

## Diplôme de conservateur de bibliothèque

**Lucien Herr bibliothécaire**

**Anne-Cécile Grandmougin**

Sous la direction d'Anne-Marie Bertrand  
Directrice de l'Enssib



## **Remerciements**

*Je tiens à remercier Mme Anne-Marie Bertrand, directrice de l'Enssib, pour ses encouragements et ses conseils pendant l'élaboration de ce travail.*

*Mes remerciements vont aussi à Mme Evelyne Cohen, professeure à l'Enssib, qui m'a suggéré d'intéressantes et de fructueuses pistes de réflexion.*

*Toute ma gratitude va à Mme Dominique Parcollet, responsable des Archives contemporaines au Centre d'Histoire de Sciences Po, pour sa gentillesse, sa disponibilité, ainsi qu'à M. Philippe Marcerou, aujourd'hui directeur de la Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne Paris 1, mais qui fut aussi directeur de la bibliothèque de l'INRP pendant de longues années. Le temps qu'il a bien voulu me consacrer m'a été très utile pour donner à mon travail de précieuses orientations.*

*Je remercie également Mme Françoise Dauphagne, responsable des fonds patrimoniaux à la Bibliothèque de lettres de l'Ecole Normale Supérieure, qui m'a été d'un grand secours pour me familiariser avec les archives de la Bibliothèque.*

## **Résumé :**

*Lucien Herr est célèbre pour avoir été le directeur de la bibliothèque de l'Ecole Normale Supérieure de 1888 à 1926, dont il enrichit considérablement les collections dans tous les domaines, et où il fut un guide pour les jeunes générations. Intellectuel engagé lors de l’Affaire Dreyfus, il participa activement au mouvement socialiste et influença les grands leaders de l’époque que sont Jean Jaurès et Léon Blum. Il fut aussi pendant dix ans directeur du Musée pédagogique, institution très originale où il développa des principes pionniers dans le monde des bibliothèques. Il préféra rester bibliothécaire plutôt que de devenir maître de conférences et avoir une carrière pleine d’honneurs. La bibliothèque est pour lui le cœur d’une conception démocratique du progrès intellectuel et de l’affranchissement de l’humanité.*

## *Descripteurs :*

*Herr, Lucien (1864-1926) – Pensée politique et sociale*

*Herr, Lucien (1864-1926) -- Biographies – Sources*

*Ecole normale supérieure (Paris ; 1794-1985). Bibliothèque*

*Musée pédagogique (Paris)*

*Intellectuels – Activité politique – France – 1870-1914*

## **Abstract :**

*Lucien Herr is famous because he was the director of the Ecole Normale Supérieure Library from 1888 to 1926. He improved very much the collections in all areas of general culture, and he was a guide for all young generations. As an intellectual actor, he took part to the Dreyfus Affaire, and to the socialist movement. He influenced the main socialiste leaders, like Jean Jaures or Leon Blum. He managed also the Musée pédagogique, which was a very original institution, and where he was an inovator for the libraries world. He preferred*

*remain a librarian instead of being a professor, and pursuing a career full of privileges. According to him, the library is the heart of a democratic conception of the intellectual progress and the freeing of humanity.*

*Keywords :*

*Herr, Lucien (1864-1926) – Political and social views*

*Herr, Lucien (1864-1926) – Biography – Sources*

*Ecole normale supérieure (Paris; 1794-1985). Bibliothèque*

*Musée pédagogique (Paris)*

*Intellectuels – Political Activity*

### ***Droits d'auteurs***



Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

**Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 2.0 France**

disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.



# Sommaire

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>9</b>
<b>LUCIEN HERR BIBLIOTHECAIRE .....</b>	<b>13</b>
<b>Les fondements d'un engagement .....</b>	<b>13</b>
<i>Contexte.....</i>	<i>13</i>
La polarisation intellectuelle de la société .....	13
La situation à l'Ecole Normale Supérieure.....	14
<i>Le socialisme.....</i>	<i>15</i>
<i>Le hégélianisme.....</i>	<i>16</i>
<b>la bibliothèque de l'école normale supérieure.....</b>	<b>18</b>
<i>Une institution en évolution .....</i>	<i>18</i>
<i>Un exercice très personnel de la fonction.....</i>	<i>19</i>
Une curiosité vorace .....	20
Les lecteurs de la Bibliothèque.....	22
Les entrées de la Bibliothèque.....	23
<i>Favoriser l'esprit nouveau.....</i>	<i>25</i>
Une bibliothèque de recherche .....	25
La citadelle dreyfusisme .....	26
Le recruteur du socialisme ?.....	28
<b>Des difficultés de gestion .....</b>	<b>30</b>
<i>Des déficits récurrents.....</i>	<i>30</i>
<i>Deux modèles récurrents .....</i>	<i>32</i>
<i>La tragédie du bibliothécaire.....</i>	<i>33</i>
<b>LUCIEN HERR BIBLIOGRAPHE .....</b>	<b>37</b>
<b>Les critiques de Herr .....</b>	<b>37</b>
<i>Définition du corpus.....</i>	<i>37</i>
<i>Le bibliothécaire bibliographe.....</i>	<i>39</i>
<b>Définition d'une démarche critique .....</b>	<b>40</b>
<i>Le développement de l'esprit critique.....</i>	<i>40</i>
<i>La critique contextuelle .....</i>	<i>41</i>
<b>le conseiller .....</b>	<b>43</b>
<i>Le secrétaire de rédaction .....</i>	<i>43</i>
<i>Le lecteur conseiller.....</i>	<i>44</i>
<b>LUCIEN MEDIATHECAIRE ?.....</b>	<b>47</b>
<b>Contexte.....</b>	<b>47</b>
<i>Herr, directeur du Musée pédagogique .....</i>	<i>47</i>
<i>Naissance et évolution du Musée pédagogique .....</i>	<i>48</i>
<i>Le problème des sources.....</i>	<i>49</i>
<i>Un instrument du progrès social.....</i>	<i>50</i>
<b>vers un nouveau modèle ?.....</b>	<b>51</b>
<i>La Bibliothèque .....</i>	<i>51</i>
La Bibliothèque générale .....	52
La Bibliothèque circulante. ....	53
<i>L'Office de documentation.....</i>	<i>54</i>
L'âge d'or de la documentation .....	54
Herr documentaliste .....	55
<i>Le Service des Vues et des Films.....</i>	<i>56</i>

Le Service des Vues sur verre .....	57
Le Cinématographe de l'Ecole .....	59
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>65</b>
<b>SOURCES .....</b>	<b>67</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>69</b>
<b>TABLE DES ANNEXES .....</b>	<b>73</b>



# Introduction

---

« Tout mon rêve, toute mon ambition, c'est la bibliothèque de l'école... C'est la seule chose que je désire, mais celle-là, je la rêve et je la désire depuis des années. ... Je ne considérerais pas cette situation comme transitoire, mais bien comme définitive... Y a-t-il d'autres conditions que vous considériez comme nécessaires ? J'y souscris d'avance : je suis prêt à tout ».

C'est en ces termes étranges que Lucien Herr soumet à Georges Perrot, directeur de l'Ecole Normale Supérieure, sa candidature au poste de bibliothécaire, le 11 décembre 1887<sup>1</sup>. Le ton, anxieux et pressant, ne laisse pas de doute sur l'importance cruciale qu'il attache à cette fonction. Herr est alors un jeune agrégé de philosophie, qui rentre d'Allemagne où il a été envoyé, comme chaque année les meilleurs Normaliens de leur promotion, pour rédiger un rapport sur la situation de la philosophie à l'université. Charles Andler, l'ami le plus intime de Herr, socialiste comme lui, et qui lui a consacré une biographie peu de temps après sa mort, raconte qu'à son retour, Lucien Herr vit une sorte de crise mystique de plusieurs mois, au cours de laquelle il lit beaucoup, et rompt avec ses amis. C'est à l'issue de cette période mystérieuse qu'il prend la décision de consacrer sa vie à la Bibliothèque de l'Ecole.

Paradoxalement, c'est précisément la ferveur de cette « vocation bibliothécaire » qui vaudra à Herr un premier refus. Dans une lettre datée d'avril 1888, Perrot confie à Joseph Bédier, lui aussi candidat au poste, qu'il conçoit la place de bibliothécaire comme une commodité provisoire, permettant à un agrégé de « profiter du traitement et des loisirs qu'elle assure pour terminer une thèse ou un livre »<sup>2</sup>. Tout le contraire en somme du projet de vie affirmé par Herr. Andler raconte qu'il faudra l'intervention personnelle de Louis Liard, alors Directeur de l'Enseignement supérieur, pour que Herr soit nommé à ce poste.

De fait, contrairement à ses prédécesseurs, Jules Chantepie de Dézert, et Alfred Rébelliau, tous deux agrégés, qui quittèrent la Bibliothèque après quelques années pour briguer, respectivement, l'Inspection générale des Bibliothèques universitaires, et la chaire de littérature française de l'Université de Rennes, Herr refusa la plupart des postes qui lui seront proposés. Il n'acceptera que le poste de directeur du Musée pédagogique, établissement polymorphe où il sera nommé en 1916. Il cumulera cette fonction avec la bibliothèque de la rue d'Ulm. Nommé à l'Ecole en novembre 1888, il y restera 34 ans, jusqu'à sa mort, le 18 mai 1926. « Je compte rester fidèle jusqu'au bout à ma vieille tâche de l'Ecole » déclare-t-il à Andler dans une lettre datée du 20 mai 1925<sup>3</sup>. L'Ecole se souvient de ce long magistère : le buste de Lucien Herr, inauguré en 1928, trône toujours dans la salle de lecture de la Bibliothèque de Lettres.

Pourtant, peu de traces demeurent, et dessiner le portrait de Herr bibliothécaire relève du défi. La quasi-absence de sources primaires concernant directement la bibliothèque, ou pire encore, le Musée pédagogique, rend la reconstitution de la carrière de Herr extrêmement malaisée. Quatre fonds d'archives<sup>4</sup> auraient été susceptibles de contenir des informations. Le fonds administratif conservé à la Bibliothèque de la rue d'Ulm, les archives de l'Ecole et le fonds du

---

<sup>1</sup> Cette lettre se trouve dans le fonds conservé aux Archives nationales. Elle est reproduite intégralement en annexe 1.

<sup>2</sup> Lettre à Joseph Bédier, citée par Charles Andler, *La Vie de Lucien Herr*, François Maspero, Paris, 1977, p. 71

<sup>3</sup> Fonds Lucien Herr à Sciences Po, LH2, dossier 4.

<sup>4</sup> Le contenu de ces fonds est détaillé dans l'état des sources.

Musée pédagogique versés aux Archives nationales, et le fonds Lucien Herr au Centre d'Histoire de Sciences-Po.

On trouve dans ces fonds essentiellement des registres d'acquisitions et de prêt, des catalogues, des factures. Les documents dans lesquels Herr parle de son activité à la bibliothèque ou au Musée, et où il exprime sa vision pour ces deux établissements dont il a la charge, sont rares. Il s'agit essentiellement de rapports, adressés par Herr au directeur de l'Ecole normale, ou au Ministre de l'Instruction publique. Quelques rares lettres nous permettent aussi de cerner l'ambition de Herr pour ces deux instruments de diffusion de la culture. Concernant l'Ecole, ce sont à ces documents que l'immense majorité des commentateurs, Andler compris, se réfèrent pour parler de Herr à la Bibliothèque. Quant aux rapports du Musée pédagogique, ils n'ont pas été exploités, à notre connaissance en tous cas, dans l'optique de reconstituer l'activité de Herr dans l'institution<sup>5</sup>.

Une autre difficulté méthodologique vient de la pratique très particulière que Herr avait de l'écriture, qui est tournée presque exclusivement vers la correspondance, la recension d'ouvrages, la correction d'épreuves, les fragments de réflexion politique. Lucien Herr ne cherche pas à fixer, pour lui-même ou pour la profession des bibliothécaires, les fondements ou les grands principes d'une pratique, qui l'a pourtant occupé toute sa vie. Dans la biographie qu'il consacre à son ami, Andler regrette d'avoir vu un esprit si puissant demeurer stérile, tout occupé à lire, orienter, et classer les ouvrages des autres, et cette déploration revient comme un leitmotiv. Seuls des fragments, rassemblés en 1932 par Mario Roques (1875-1961), professeur d'histoire, ami de Herr et dreyfusard de la première heure, sous le titre de *Choix d'écrits I et II* sont signés de Lucien Herr. On n'y trouve aucun développement sur la Bibliothèque comme institution. Il faut mentionner aussi la terrible sévérité de Herr sur ses propres travaux : ayant traduit la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, il détruit cette traduction, la jugeant insatisfaisante<sup>6</sup>.

D'autre part, les travaux qui lui ont été consacrés sont assez peu nombreux. Deux monographies seulement : la biographie-hommage de Andler, qui réalise une cartographie à la fois très renseignée, et très affective, des différents aspects de la vie de Herr. Le livre de Daniel Lindenberg et de Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le Socialisme et son destin*<sup>7</sup>, qui revient sur son engagement politique, socialiste, pacifiste et dreyfusard. Ajoutons qu'Antoinette Blum a édité la *Correspondance Charles Andler-Lucien Herr*<sup>8</sup>, dans laquelle une large part est faite aux commentaires sur la vie universitaire : concours de l'agrégation, nominations, enseignements, publications... Des articles, des chapitres de monographies, des allusions fréquentes dans plusieurs *Histoire des Intellectuels* attestent de son influence, mais aussi des lacunes qui nous coupent de l'analyse précise et globale de sa vie.

Enfin, un vaste corpus de témoignages, constitué de souvenirs, de lettres, de nécrologies et de discours prononcés après sa mort, nous parle de Lucien Herr à l'Ecole normale supérieure. Mais ces discours, très teintés de subjectivité, de politique, ou de convenances sociales, sont à manier avec précaution. Ils ont, le plus souvent, une tonalité nettement hagiographique. Herr semble avoir suscité des attachements passionnels, des reconnaissances et des admirations débordantes. Parfois, mais plus rarement, pointent une défiance et une amertume liées à son influence sur les jeunes esprits.

On peut donc dire que si le « Herr socialiste » est assez bien connu, le « Herr Bibliothécaire » en revanche est une personnalité centrale mais mal connue, qui acquiert ainsi une dimension presque romanesque, de héros mystérieux à la science inouïe, sachant toutes les langues,

<sup>5</sup> Vu la rareté des sources directes sur les activités de Herr à la bibliothèque, nous avons choisi de reproduire en annexes plusieurs de ces documents.

<sup>6</sup> Etienne VERLEY, « Lucien Herr et le positivisme », *Romantisme*, n°21-22, p. 221

<sup>7</sup> Daniel LINDENBERG et Pierre-André MEYER : *Lucien Herr, le Socialisme et son destin*, Calmann-Lévy, Paris, 1977

<sup>8</sup> Antoinette BLUM : *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr 1891-1926*, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, 1992.

ayant lu tous les livres, ayant renoncé à la brillante carrière universitaire à laquelle tout le destinait pour se consacrer à son obscure besogne,. C'est une figure paradoxale qui se dessine, à la fois curieusement amnésique, et érigée en mythe par une mémoire fourmillante de témoignages.

Travailler sur le Bibliothécaire nécessite donc d'adopter des parti pris méthodologiques rigoureux, précaution obligatoire quand on fait dialoguer entre elles les sources de statuts différents. Les discours portés sur Herr sont intéressants pour mesurer son influence sur les générations qui l'ont suivi, et rendent compte du « mythe » Herr, qui appartient aussi à sa légende. Ils peuvent surtout s'avérer féconds quand on les fait dialoguer avec les propres écrits de Herr, qui, même éclatés, constituent un corpus sûr et de première main. Au premier chef, ses recensions d'ouvrages forment un ensemble intègre, complet et cohérent. Les fragments philosophiques réunis dans ses *Choix d'écrits* sous le titre *Le Progrès et l'Affranchissement* sont une source importante pour comprendre le fondement proprement métaphysique de son engagement bibliothécaire. Les rapports annuels concernant le Musée pédagogique, écrits de la main de Herr, et conservés aux Archives nationales, fournissent d'utiles indications sur le développement d'activités nouvelles dans le monde des bibliothèques. Sa correspondance aussi contient parfois des indications précieuses. Cette matière mouvante et polymorphe recèle des indices, des lacunes, des brusques prises de positions et des silences. Une confrontation systématique de ces sources entre elles, et aussi avec les documents d'histoire dont on peut disposer, permet de faire entendre des échos, et de faire émerger par petites touches des pans entiers d'un parcours bibliothécaire tout à fait cohérent et réfléchi. En se gardant de la surinterprétation, il s'agira donc de tisser un réseau de correspondances, capables de faire sortir de l'amnésie une part au moins du bibliothécaire que fut Lucien Herr.

A procéder ainsi, ce qu'on mettra au jour, c'est moins l'aspect pratique de la gestion de la bibliothèque, le métier vu de l'intérieur et porteur d'objectifs nettement déterminés, comme ce peut être le cas à la même époque grâce à des personnalités comme Ernest Coyecque pour la lecture publique, ou Paul Otlet pour la documentation. C'est bien plus une certaine idée, très personnelle, de l'activité bibliothécaire, qui étend ses prolongements au-delà des murs couverts de livres de la bibliothèque. Si Herr en a si fiévreusement réclamé la direction, c'est qu'il concevait sa bibliothèque comme le cœur vivant d'une certaine conception de la société. La vie « si ramifiée, si secrète, si profonde » décrite par Andler a son point focal dans ce lieu stratégique où s'élabore le progrès de l'esprit commun.



## LES FONDEMENTS D'UN ENGAGEMENT

On est justifié avec Lucien Herr de parler « d'engagement bibliothécaire » au sens fort du terme, tant l'exercice de cette tâche a la forme d'un sacerdoce, d'un don de soi complet à une œuvre. Tracer un portrait intellectuel et idéologique de Herr permet d'en éclairer les motifs. La bibliothèque herrienne est le centre d'une société en mutation.

### Contexte

#### La polarisation intellectuelle de la société

Les deux dernières décennies du 19<sup>ème</sup> siècle sont marquées par une forte polarisation du monde de la pensée. Du point de vue philosophique, comme du point de vue politique, la géographie qui persistera pour plusieurs décennies entre la droite et la gauche, entre un élan réformateur, et des valeurs conservatrices, est en train de se mettre en place.

Il est intéressant de constater que trois grands historiens de l'histoire intellectuelle, Michel Winock, Pascal Ory et Jean-François Sirenelli, trouvent dans le roman de Barrès (1862-1923), *Les Déracinés*, premier volume de la trilogie du *Roman de l'Energie nationale*, l'illustration du clivage en train de se constituer<sup>9</sup>. Le personnage principal de ce roman figure les valeurs qui s'opposent au tournant du siècle. Paul Bouteiller est un professeur de philosophie, boursier, provincial, qui emmène avec lui à Paris certains de ses élèves. Son secret espoir est d'y devenir député. Il est le prototype de l'intellectuel républicain, qui annonce l'espèce, honnie par Barrès, de l'agrégé entré en politique et acteur de premier plan de la « République des professeurs », revendiquant l'ascension sociale par le mérite, le savoir et le diplôme. Pacifiste et universaliste, défenseur des valeurs républicaines, son opportunisme se dévoile dans sa course pour entrer à la Chambre, où il se retrouve finalement éclaboussé par les scandales d'une classe parlementaire corrompue. Face à lui, la pureté du moralisme de l'auteur, affirme un nationalisme attaché aux racines, à la terre natale, à l'armée.

Jusqu'à la fin du siècle, et son engagement comme chef de file du camp antidreyfusard fin 1897, Barrès jouit d'un formidable prestige auprès de la classe intellectuelle. Son anticonformisme et l'exaltation de ses romans de la fin des années 1880 en font le maître à penser des jeunes esprits, soulevés contre les normes imposés par la tradition. Blum lui-même ira consulter le « maître » pour tenter de rassembler autour de lui les dreyfusards. Ce sera le moment de la rupture, et de la radicalisation. Mais c'est dire assez l'influence de Barrès, et sa capacité à incarner, sur le terrain des idées, le côté droit de la France intellectuelle.

Parallèlement, sur le terrain politique, le boulangisme sert de catalyseur aux adversaires de la Troisième République. Le général Boulanger, ou « Général Revanche » est un fer de lance de l'antiparlementarisme. Ses soutiens voient en lui l'occasion d'engager de profondes révisions constitutionnelles, voire de renverser la République par un coup d'état. Son bellicisme militaire nourrit les déçus de l'immobilisme parlementaire après

---

<sup>9</sup> Voir à ce sujet les premiers chapitres de : WINOCK, Michel : *Le Siècle des Intellectuels*, Seuil, Paris, 1999, et de ORY, Pascal et SIRENELLI, Jean-François : *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Perrin, 1987

le traumatisme de la défaite de 1871, qui rêvent de voir la France prendre sa revanche sur l'Allemagne.

## La situation à l'Ecole Normale Supérieure

Lucien Herr entre à l'Ecole normale supérieure en 1883. Agrégé à 22 ans, il prend la direction de la bibliothèque deux ans plus tard, en 1888. C'est pour l'Ecole, et pour l'enseignement supérieur en général, une période charnière. Louis Liard (1846-1917), normalien agrégé de philosophie, qui devient directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique en 1884, attribue la défaite de 1871 au retard intellectuel de la France sur l'Allemagne. Il écrit dans son *Histoire de l'enseignement* faut s'atteler au « relèvement de l'enseignement supérieur, car la force d'une nation ne réside pas seulement dans ses armées, mais aussi dans ses écoles savantes »<sup>10</sup>.

Le positivisme, qui gagne la jeune génération des intellectuels, est encouragé. De grands intellectuels progressistes, comme Paul Vidal de la Blache (1845-1918), normalien agrégé d'histoire et de géographie, et Gabriel Monod (1844-1912), agrégé d'histoire, font leur entrée. Ils deviennent professeurs à l'Ecole respectivement en 1877 et 1879. Ils cherchent à introduire dans leur enseignement de l'histoire les méthodes critiques et scientifiques appliquées dans les universités allemandes. L'effort de rénovation se heurte cependant à la réaction anti-scientiste. Reflet de la polarisation de la société, un conflit entre Anciens et Modernes se joue à l'Ecole dans les dernières décennies du 19<sup>ème</sup> siècle. Quand Herr arrive à l'Ecole, les humanités classiques se taillent toujours la part du lion dans les enseignements. Les programmes des conférences de 1883 pour les lettres, reproduits par Lindenberg<sup>11</sup> en témoignent. Le français, le latin et le grec occupent 18 heures de cours sur les 25 ou 26 hebdomadaires en première et en deuxième année. Les cours de philosophie, 3 heures par semaine, sont assurés par Léon Ollé-Laprune, farouche défenseur de l'Eglise, catholique militant et réactionnaire. Il privilégie un enseignement classique, sur la ligne Platon-Descartes-Leibniz-Kant et la tradition spiritualiste française, et ignore la philosophie anglaise et allemande du 19<sup>ème</sup> siècle (comme le hégélianisme). L'histoire se limite à l'histoire ancienne, avec trois heures de cours par semaine également. La grammaire et la géographie sont considérées comme des sciences auxiliaires, et ne font pas l'objet d'une conférence spéciale. Les langues et les sciences sociales ne sont pas étudiées.

Herr rejoindra dès l'Ecole le camp des positivistes. Parmi les élèves, une nouvelle génération est en train d'émerger. Leur libéralisme politique se confirme lorsque, pendant la crise boulangiste, ils votent les manifestations contre le Général. Nourris de philosophie allemande et de rationalisme, ils rejettent le spiritualisme d'un Ollé-Laprune, et le mysticisme égotique de l'auteur du *Culte du Moi*. Herr est parmi les plus farouches défenseurs du rationalisme. Au début de son texte *Le progrès et l'Affranchissement*, il fustige le « sentimentalisme mystique », et renvoie dos à dos les « sentimentaux » et les « intellectualistes ». L'esprit nouveau, « l'état nouveau de la pensée » doit être : « immanence, rationalisme, autonomie »<sup>12</sup>.

C'est dans cette perspective que Herr, alors qu'il sera bibliothécaire, fera son possible pour donner droit de cité aux sciences sociales à l'Ecole, et surtout, l'ouvrir sur le monde contemporain. Que le savant soit aux prises avec le réel c'est le cœur de la conception herrienne de l'intellectuel.

<sup>10</sup> Louis LIARD, *Histoire de l'enseignement supérieur*, 1888-1894, tome 2, p. 337, cité par Daniel LINDENBERG, *op.cit.*, p. 29.

<sup>11</sup> Daniel LINDENBERG, *op.cit.*, p.36

<sup>12</sup> Lucien HERR, *Choix d'écrits II, Philosophie, Histoire, Philologie*, Rieder, Paris, 1932, p.11



## Le socialisme

L'engagement politique de Herr nous intéresse dans la mesure où il permet d'éclairer sa vocation bibliothécaire. Le socialisme de Herr, teinté de la confiance positiviste dans les vertus progressistes de la science, laisse en effet une large place au rôle du clerc, qui doit se mettre au service de la connaissance et du progrès universels. La primauté de la science et de l'esprit critique contre les dogmes crée les conditions de l'affranchissement de l'esprit, préalable indispensable à toute autre forme d'affranchissement.

La dispersion des courants socialistes avant l'unification de 1905 au Congrès du Globe rend difficilement lisible la cartographie des différents courants. Charles Andler estime que Herr est venu au socialisme « très tôt, au plus tard en 1889 »<sup>13</sup>. C'est cette année là en tous cas qu'il rejoint le parti socialiste « possibiliste » de Brousse et d'Allemane, le FTSF (Fédération des Travailleurs socialistes de France). La scission de ce parti en 1890 entraînera Herr et Andler dans le sillage de Allemane, qui fonde alors le POSR (Parti ouvrier socialiste révolutionnaire). Le POSR est un parti ouvrieriste d'action syndicale, qui prône la grève générale comme moyen d'action efficace. Le choix de ce parti peut paraître paradoxal de la part de Herr : les allémanistes sont en effet très méfiants envers les intellectuels socialistes, sur lesquels pèsent toujours le soupçon de « distinction » : chercher à s'élever au-dessus de la condition commune, pour briguer des mandats électoraux, en laissant au prolétariat l'exclusivité de la besogne matérielle. On se méfie de leurs ambitions électoralistes, et on surveille avec intransigeance les élus municipaux. Mais cette exigence de rester en retrait sied à l'homme de l'ombre qu'est Lucien Herr. Michel Winock justifie cette adhésion par sa « phobie de l'exhibition, son refus de la carrière, son goût du travail obscur »<sup>14</sup>. Tout au long de sa vie, son engagement se caractérisera par un « refus de parvenir » et une modestie que tous ont salué. Andler rapporte qu'en 1920, au moment de publier le premier volume de son *Nietzsche*, il souhaitait indiquer comme second auteur le nom de son ami sur la couverture, car Herr avait considérablement œuvré à l'élaboration de l'ouvrage. Après plusieurs refus, le livre ne comporte qu'une mention de remerciement dans ses premières pages<sup>15</sup>.

Du point de vue de la pensée théorique, qui pour Herr doit nécessairement compléter l'engagement « pratique » dans un parti, Georges Lefranc a retracé, dans son livre sur le socialisme intellectuel<sup>16</sup>, une filiation idéologique forte entre Herr et Pierre Lavrov. Lavrov est un grand représentant du mouvement révolutionnaire russe des années 1870-1900. Leur proximité tient en grande partie au rôle qui est assigné à l'intellectuel dans le progrès social. Lavrov accorde une importance majeure à la critique et à la pensée rationnelle, seuls moteurs historiques capables de faire accéder l'humanité à la liberté. Capables de faire jaillir des idées neuves, ils sont les fers de lance du combat contre le dogmatisme.

Cette importance accordée au rôle des intellectuels, ou plutôt de la capacité intellectuelle elle-même, du degré d'esprit présent en chacun, fonde un partage des tâches au sein de la société. Comme Lavrov, Herr classe les individus en catégories définies selon le degré d'intellectualisme et de rationalisme. Trois catégories dans *Le Progrès intellectuel et l'Affranchissement*. La première englobe tous ceux chez qui le stock des préjugés reste indemne. « Les idées neuves se sont assises au sommet de l'édifice mental, sans l'entamer »<sup>17</sup>. La seconde est celle où « l'idée neuve se fait une

<sup>13</sup> Charles Andler, *op.cit.*, p. 117

<sup>14</sup> Michel WINOCK, in *Mélanges d'histoire sociale offerts à J. Maitron*, Editions ouvrières, 1976, p. 276

<sup>15</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 196

<sup>16</sup> Georges LEFRANC : *Jaurès et le socialisme des intellectuels*, Aubier, 1968, pp 87 et sq.

<sup>17</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 14

place et organise dans une certaine mesure une part contenu mental ». Pour la troisième : « ceux qui osent aller jusqu'au bout de leurs idées ».

Cette segmentation cognitive par facultés des esprits est une manière d'estimer la part que chaque membre peut prendre à la libération de l'esprit, et, partant, au progrès général. En effet, si c'est par l'esprit individuel que « l'idée neuve » peut jaillir, l'organisation réfléchie des talents individuels fait avancer l'esprit collectif.

Mais à cela rien de naturel, au sens où l'on ferait partie, une fois pour toutes, de l'une ou l'autre de ces catégories. La confiance positiviste dans la marche générale du progrès humain grâce à la science encourage l'amélioration de ses facultés par le travail, par un apprentissage bien guidé, par des conseils judicieux. En ce sens, ce classement des cerveaux a une valeur de projet : décrire, au sens propre, « l'état d'esprit » à atteindre, pour que le plus grand nombre soit en mesure de participer au changement, et soit disposé à fonder une société socialiste.

Car ces « beaux esprits » doivent être tout entiers tournés vers la réalité sociale. « Je n'appelle intellectuels, écrit Lavrov, que ceux qui servent le développement de la solidarité humaine, quelle que soit l'étendue de leurs connaissances et le métier où ils se trouvent. Un ouvrier qui tend à mieux comprendre, à servir son idéal social, a beaucoup plus droit au titre d'intellectuel qu'un professeur, auteur d'ouvrages multiples, qui reste étranger à toutes les questions de son temps »<sup>18</sup>. Herr dira aussi le mépris qu'il porte à « la débauche d'érudition sans but ». En ces matières dit-il, il faut se garder du « joli », pour se consacrer à « l'utile »<sup>19</sup>. « Mon esprit et mon cœur ne sont plus là, écrit-il à Andler à l'automne 1902, je ne m'intéresse plus assez aux choses qui sont purement spéculatives ; je ne suis plus capable d'intérêt passionné que pour ce qui aboutit à de la pratique, à de l'élargissement intellectuel et social »<sup>20</sup>.

L'engagement bibliothécaire de Herr a la forme d'une mission : faire sortir la bibliothèque de l'élégante érudition pour la tourner vers le monde.

## **Le hégélianisme**

Le grand projet de Herr, dont Andler regrette tant qu'il n'ait jamais vu le jour, est un *Hegel* en trois volumes. Ecrasé par ses nombreuses besognes, court-circuité lors de son voyage en Allemagne par les ayant-droits de Hegel qui refusent de le laisser accéder aux manuscrits inédits du maître<sup>21</sup>, Herr n'écrira à ce sujet que l'article « Hegel » de la Grande Encyclopédie<sup>22</sup>. S'y ajoutent des fragments « deux liasses inégales », qui portent le titre *Le progrès intellectuel et l'affranchissement* avec le sous-titre *Le progrès en conscience et en liberté*. Retrouvés par Andler, ainsi qu'il le raconte lui-même dans sa biographie<sup>23</sup>, ils sont ensuite publiés, à titre posthume, par Mario Roques dans les *Choix d'écrits* de Lucien Herr<sup>24</sup>. Très teintés de hégélianisme, ils constitueraient, selon Andler, l'ébauche d'une œuvre mystérieuse, plus personnelle, dont Herr aurait parlé à un petit

<sup>18</sup> Cité par Georges LEFRANC, *op.cit.*, p. 81

<sup>19</sup> Fragments réunis sous le titre *La Révolution sociale*, fonds d'archives du Centre d'Histoire de Sciences Po, carton LH5, dossier 1, p. 113

<sup>20</sup> Antoinette BLUM, *op.cit.*, lettre 10, p. 64. Cette lettre est fondamentale pour comprendre le sens de l'engagement bibliothécaire de Herr. Sa partie la plus importante est reproduite en annexe 4.

<sup>21</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 64-65

<sup>22</sup> Marcellin BERTHELOT (dir.), *La Grande Encyclopédie, Inventaire raisonné des sciences, lettres et des arts*, Article «Hegel», Société anonyme de la Grande Encyclopédie, Paris, 1886-1902. Cet article est intégralement reproduits dans Lucien Herr, *Choix d'écrits II*, *op.cit.*, p. 109-146

<sup>23</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 91

<sup>24</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 9 à 47



nombre d'amis, et dont le *Hegel* aurait dû être une introduction. Andler en date l'écriture des années 1888-1890.

Le hégélianisme de Herr élève le progrès de l'esprit au rang moteur historique. Si cette conception est habitée par l'idéal socialiste de libération du prolétariat, elle a aussi une dimension encore plus essentielle de véritable philosophie de l'histoire, de compréhension de la marche des civilisations vers leur accomplissement.

Ce texte, d'une trentaine de pages, alterne aphorismes et développements plus longs (n'excédant pas toutefois deux ou trois pages). C'est une source précieuse pour comprendre la philosophie de l'histoire de Herr, et sa conception du progrès de l'esprit humain.

Le texte commence par une déclaration éminemment hégélienne, qui nous installe dans une philosophie du progrès, et de l'immanence :

« Il n'y a point de vérité. Il n'y a pas d'idéal réalisé hors de nous, et vers lequel nous gravitons par approximations successives ; il n'y a pas une vérité que nos moyens de connaître puissent et doivent atteindre et s'approprier, lambeau par lambeau. Il n'y a pour l'homme qu'une vérité, la vérité humaine »<sup>25</sup>.

Cette phrase nous inscrit d'emblée dans un rationalisme qui refuse toute transcendance. La science en effet ne vise pas au dévoilement d'une vérité qui nous serait jusque là demeurée inaccessible, en raison de l'insuffisance de notre connaissance. L'esprit humain évolue, par moment successifs, mais pas vers un but qui lui préexisterait et qui lui serait supérieur. Il suit sa loi propre, et construit progressivement sa propre vérité.

Ce préalable est explicité par ce très beau passage sur la libération de l'esprit :

« [Le Progrès] c'est en réalité le sentiment critique, devenant, devenu l'esprit critique, la conscience maîtresse. C'est l'assurance souveraine de l'esprit sachant enfin, comme autant de moments abolis et dépassés, les étapes qu'il a dû franchir, les contraintes qu'il a subies et qu'il s'est imposées, les dogmes dans lesquels il s'est momentanément reposé, les puissances qu'il a dressées en face de lui-même, et devant lesquelles il s'est incliné. C'est ... l'esprit maître enfin de lui-même, et se jouant des fantômes qu'il s'est donnés à lui-même et dont il a eu peur »<sup>26</sup>.

L'instrument de conquête de cette vérité est la critique, qui permet à l'esprit de s'affranchir des dogmes, et de prendre conscience de sa propre libération, de sa marche vers la conscience de lui-même. C'est le mécanisme du Progrès. S'il est désirable, c'est qu'il nous fait la vie meilleure :

« La vie est bonne, et la vie que les progrès de l'esprit nous ont faite est la meilleure et la plus précieuse qu'on ait encore vécue »<sup>27</sup>.

A échelle humaine, c'est en générations que le progrès se mesure, la condition du progrès étant « d'augmenter l'indépendance de chaque génération nouvelle »<sup>28</sup>.

La vérité humaine dont parle Herr, et vers lequel l'esprit progresse, c'est le mouvement par lequel il se défait, en conscience, des mensonges historiques, et accomplit, en se connaissant lui-même, son propre affranchissement.

Ces duperies, ces fantômes, quelles sont-ils ? Les doctrines, la religion, ce qui pour Herr signifie : les systèmes de pensée qui expliquent les faits accomplis, qui les justifient, et qui les présentent comme naturels. Autrement dit, une doctrine « constate un état et le systématise, l'explique métaphysiquement. C'est donc un mensonge »<sup>29</sup>. La doctrine, comme la religion,

<sup>25</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 13

<sup>26</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 17

<sup>27</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 16

<sup>28</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 27

<sup>29</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 28

se donnent comme des organisations harmonieuses du réel, dans lesquelles chaque élément s'ordonne. En progressant, l'esprit doit prendre conscience que ces ordonnancements ne sont pas des états de choses naturels, mais des constructions, politiques et sociales, qui servent les intérêts de quelques uns, des « habiles ».

Le Progrès se manifeste par le surgissement « d'idées neuves », qui sont le signe que l'esprit se dégage de l'inertie du passé et actualise son énergie. La source de ce jaillissement est assez mystérieux : c'est en quelques sortes la défaite des anciennes croyances qui rend ce jaillissement possible. Un curieux vitalisme entoure la description de cette manifestation de la vie de l'esprit :

« Les idées neuves agissent... à la façon de centres lumineux, de points de tension, de motifs impulsifs autour desquels la conduite, c'est à dire les sentiments et les idées s'agrègeront et s'organiseront graduellement, par le processus naturel de la vie psychologique »<sup>30</sup>.

Un double fonctionnement, individuel et collectif, se fait jour ici. Si la genèse psychologique de l'idée neuve ne peut être explicitée autrement qu'en recourant à des motifs « impulsifs », le point crucial est surtout de repérer cette idée lorsqu'elle se manifeste dans le réel, hors de l'esprit individuel, quand elle est en quelques sortes « publiée ». Car c'est de son agrégation progressive avec d'autres idées neuves, et de son organisation avec elles, que le progrès collectif procède.

C'est, enfin, en s'exerçant comme esprit critique que l'esprit se manifeste comme libre et conscient de lui-même. « L'insurrection, la révolte de l'esprit, c'est à dire, en langage simple, l'examen et la critique, est un devoir non seulement dans les cas exceptionnels et graves, mais toujours », s'écrit Herr<sup>31</sup>, et cette phrase sonne comme le manifeste d'une mission intellectuelle historique. Si Herr a réclamé la Bibliothèque avec tant de ferveur, c'est parce que c'est le lieu d'où il pouvait assurer sa « mission » avec le plus d'efficacité : au contact des jeunes esprits, de la science en train de s'inventer. La Bibliothèque occupe une place cruciale, stratégique dans son projet intellectuel, qui peut se dire d'un mot : libération, ou affranchissement. Apprendre à l'esprit à être critique, pour qu'il progresse. Affranchissement d'un ordre ancien, marche de l'esprit humain vers la liberté. Une besogne de l'ombre, pour une ambition démesurée.

## **LA BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE NORMALE SUPERIEURE**

### **Une institution en évolution**

L'existence d'une Bibliothèque spécifiquement attachée à l'Ecole normale supérieure ne va pas de soi dès le début. En 1810, 15 ans après la création de l'Ecole, le statut portant sur son administration contient bien un article relatif à la Bibliothèque : il fixe les modalités du prêt, alors réservé aux fonctionnaires de la maison et aux élèves. Mais en réalité, élèves et professeurs s'approvisionnent en livres à la Bibliothèque de l'Université qui est à leur disposition, dans les bâtiments du Lycée impérial (Louis le Grand). La Bibliothèque de l'Ecole est encore toute à créer. Les plus simples

---

<sup>30</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 34

<sup>31</sup> Lucien HERR, *op.cit.*, p. 27

instruments de travail y font défaut. Un premier fonds est composé, qui contient surtout des lexiques, des textes classiques, et quelques ouvrages de sciences, de philosophie. Les acquisitions sont extrêmement réduites, et la Bibliothèque ne reçoit pas de dons.

En 1814, l'Ecole déménage. Elle quitte l'ancien collège du Plessis, rue Saint Jacques, pour s'installer dans les bâtiments de la Congrégation du Saint Esprit, rue des Postes (actuelle rue Lhomond). L'insuffisance de cet embryon de bibliothèque se fait sentir de plus en plus. Le Conseil de l'Instruction publique recommande de faire transférer dans ces locaux la Bibliothèque de l'Université, que les élèves de l'Ecole partageront avec ceux de la Sorbonne. C'est finalement le directeur d'alors de l'Ecole, M. Guéneau de Mussy, favorable à la constitution d'une bibliothèque propre pour l'Ecole, qui a gain de cause. Quatre ans plus tard, la Bibliothèque bénéficie d'une réelle reconnaissance, en se voyant attribuer, en propre, une somme d'argent annuelle. La Bibliothèque de l'Université l'aide à accroître ses collections en lui donnant ses doubles.

A partir de ce moment, la Bibliothèque connaîtra des périodes d'expansion notable (période de la révolution de juillet 1830), et de ralentissement (1851). Mais les collections se développent à mesure que les études se diversifient à l'Ecole, en histoire et en littérature française notamment. De plus, la Bibliothèque commence à se voir attribuer des fonds de chercheurs décédés, ou à recevoir des dons. En 1832, l'Etat récupère la Bibliothèque Cuvier à la mort du scientifique ; il partage les collections entre différents établissements, dont l'Ecole. En 1887, un an avant l'arrivée de Lucien Herr, l'historien Charles Caboché lègue à la Bibliothèque une collection de 2500 volumes, riche en littérature et en mémoires historiques. Le nombre d'ouvrages conservés augmente rapidement : de 20 000 volumes en 1845, on passe à 60 000 en 1878, 77 000 en 1882, plus de 100 000 en 1895.

Les principes d'acquisition font de la Bibliothèque de l'Ecole une bibliothèque faite pour l'étude. La bibliothèque s'interdit les acquisitions de pure curiosité, et évite les ouvrages de simple vulgarisation. Fustel de Coulanges (1830-1889), directeur de l'Ecole de 1880 à 1883, juste avant l'arrivée de Herr à l'Ecole comme élève, est réputé veiller attentivement et sévèrement au contrôle des achats<sup>32</sup>.

## **Un exercice très personnel de la fonction**

S'il est difficile de restituer précisément les réalisations bibliothéconomiques de Herr rue d'Ulm, une chose, toutefois, est assurée : son magistère bibliothécaire aura été éminemment personnel, et son empreinte va marquer les collections. Son buste, qui trône dans l'actuelle salle de la Bibliothèque de Lettres à l'ENS témoigne de son statut de créateur, ou de « créateur ». Georges Canguilhem, entré à l'ENS en 1924, et reçu à l'agrégation de philosophie en 1927 – soit un an après la mort de Herr – parlera de cette étrange personnalisation de la fonction de bibliothécaire :

« Qu'une fonction ait pu à ce point se vider de son anonymat d'institution, pour se confondre avec une des plus fortes individualités qu'on ait vu, c'est un moment dans l'histoire que rien n'abolira. Herr dans sa bibliothèque ce n'était pas l'administrateur, c'était le souverain, ce n'était pas le conservateur, c'était le créateur ! »<sup>33</sup>

<sup>32</sup> Paul VIDAL DE LA BLACHE, « La Bibliothèque de l'Ecole », in *Le centenaire de l'ENS 1795-1895*, Ecole Normale Supérieure, Paris, 1895, p. 447-453,

<sup>33</sup> Georges CANGUILHEM, in *Bulletin de la société des amis de l'ENS*, n°138, mars 1977, p. 25

## Une curiosité vorace

Même si Herr n'a pas formalisé, ou n'a pas laissé derrière lui de document formalisé concernant sa « politique documentaire » pour la Bibliothèque de la rue d'Ulm, on peut néanmoins en reconstituer le fonctionnement, et les grands principes.

C'est Herr lui-même, qui qualifie sa pratique frénétique de la lecture, et d'étude, de « curiosité vorace »<sup>34</sup>. On pourrait aussi parler d'une incroyable science encyclopédique, ou d'encyclopédie vivante, comme Hubert Bourgin, cadet de Herr de dix ans et compagnon dreyfusiste de la première heure, le dit à son propos. Non content de savoir l'allemand, l'anglais, le latin et le grec, Herr a appris l'italien, plusieurs langues slaves dont le russe, ainsi que plusieurs langues celtiques : le gallois, appris scientifiquement, l'irlandais ancien et le breton. Il connaissait ces langues suffisamment pour pouvoir écrire sur elles des articles de recherche et prendre part aux débats philologiques contemporains extrêmement pointus<sup>35</sup>. Ses « spécialités » disciplinaires sont innombrables. Ainsi, en philosophie, il couvre aussi bien la philosophie hégélienne que platonicienne. Il avait en effet projeté d'écrire une somme bibliographique contenant toutes les interprétations menée sur Platon depuis les origines, et de faire de cette glose colossale une présentation systématique. L'ouvrage devait s'appeler *Bibliotheca Platonica*. On trouve d'ailleurs dans ses archives environ 200 fiches bibliographiques manuscrites, qui concernent les commentateurs platoniciens de la Renaissance et de la Réforme, qui sont sans doute l'ébauche d'un état des lieux de la littérature platonicienne pour cette période<sup>36</sup>. Ses articles de recension d'ouvrages, parfois très longs, attestent plus largement, d'une grande maîtrise de Rousseau, de l'idéalisme allemand, du libéralisme anglais, de la science économique en générale, de la philosophie antique, de la géographie en train d'émerger en tant que telle, de l'histoire politique des pays européens... L'étendue des connaissances de Herr est réellement inouïe. Cette constatation stupéfaite se retrouve dans l'immense majorité des témoignages portés sur lui.

Cette « qualité » intellectuelle de s'intéresser à tout se double d'une capacité de lecture étonnante, et ce dès son entrée à l'Ecole. Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer ont dressé une liste des lectures de Herr, à partir des registres de prêt aux élèves conservés à la Bibliothèque de l'Ecole. La liste des emprunts de Herr est si longue qu'aux gros registres il a fallu rajouter pour lui des feuillets supplémentaires. Ainsi, sur l'année 1885-1886, Herr a emprunté : novembre : 106 documents ; décembre : 28 ; janvier : 18 ; février : 16 ; mars : 10 ; avril : 2 ; mai : 58 ; juin : 37 ; juillet : 12 ; août : 11. Les lectures de Herr sont essentiellement allemandes. Herr lit les œuvres de Hegel bien sûr, celles de ses disciples (Feuerbach, Rosenkrantz), ainsi que Fichte, Goethe, Schelling, Schlegel, Leibniz et Kant. Les philosophes allemands contemporains sont présents également dans les collections de la bibliothèque, et dans ses emprunts (Schopenhauer, Duhring, Hartmann). L'influence du positivisme se voit dans les nombreux emprunts de Darwin (*Origine des espèces*, *Descendance de l'homme*), ou Stuart Mill (*Le positivisme logique*). Parmi les philosophes français, Herr s'intéresse aux Lumières, en particulier à Rousseau et à Diderot, mais aussi à Condorcet. Le 19<sup>ème</sup> siècle français est représenté par Tocqueville, Comte, Renan, ou Taine. Herr emprunte aussi Fouillée (*La Science sociale contemporaine*, *Critique des systèmes de morale : Propriété sociale et démocratie*, *l'Idée moderne de droit*), Renouvier (*Logique*, *Essais de critique*).

<sup>34</sup> Voir l'importante lettre adressée à Andler le 25 septembre 1905, reproduite en annexe 4.

<sup>35</sup> Voir par exemple l'article « De la transcription des noms slaves » in *Annales de géographie*, 1921, n° 166, reproduit dans Lucien HERR, *op.cit.*, p. 159-167

<sup>36</sup> Fonds Lucien Herr, Centre d'histoire de Sciences Po, LH5 D4

Ces lectures attestent d'un intérêt pour la science allemande d'une part, pour le positivisme, et les sciences sociales et humaines d'autre part. Les œuvres socialistes ne sont pas encore disponibles à l'Ecole. Le *Kapital* de Marx (1867) sera acheté par Herr lui-même, en 1890<sup>37</sup>.

Cette capacité de lecture démesurée sera son premier outil de travail. Un intéressant témoignage de Charles Andler, dont l'intimité avec Herr s'est resserrée depuis leur entrée commune « en socialisme » en 1889, nous donne un portrait vivant du bibliothécaire au travail. Nous choisissons de reproduire ce témoignage en entier, malgré sa longueur, car la finesse de son analyse nous donne des détails précieux, et trop rares, sur la pratique que Herr avait de son métier au quotidien :

« Sa Bibliothèque, il l'aimait. C'est pourquoi il y est toujours resté attaché. Expliquons-nous cet amour, à qui il a tout donné de sa vie. Le matin, quand il s'installe à son grand bureau, il trouve les ballots volumineux de livres envoyés par les libraires français ou par les entrepositaires de livres étrangers de toute langue. Il les ouvre, fait un premier choix. Pas un livre ne lui passe sous les yeux, sans qu'il l'ait dépouillé sommairement. Les plus importants, les plus coûteux, il les examinera à fond. Ce sera toujours le cas des périodiques nouveaux, dont les abonnements engageront des dépenses annuelles pour longtemps. A d'autres jours, afflueront les thèses de doctorat étrangères, par centaines à la fois. Il n'y aurait qu'à les classer, puisque le service en est fait d'office à l'Ecole, en vertu de conventions d'échanges internationales. Herr les parcourt, prend note de ce qui peut intéresser quelque camarade, qu'il sait occupé d'un sujet analogue. Il réserve une lecture approfondie pour les livres vraiment novateurs, ceux des savants déjà notables, ceux surtout des maîtres de demain.

Il a de ces nouveautés intellectuelles en toute matière une « curiosité vorace » (le mot est de lui). Il a aussi, ne cachons pas ce trait de caractère, le besoin impérieux d'être le premier, et souvent le seul à savoir, d'être imbattable dans tous les records de l'information rapide, immédiate, en toute discipline importante. Il ne tolère pas qu'un autre sache plus que lui, avant lui. Nous ne lui disputons pas cet avantage ou cette gloire. Nous gagnions trop à cette ambition qu'il avait. Nous trouvions tout triés les livres excellents, alors que nous les cherchions encore dans les catalogues hebdomadaires ou annuels, ou dans les bibliographies des Revues. L'art qu'il a eu de lire vite et avec discernement, et de retenir avec précision, défie toute comparaison. La mémoire de Herr, dans ses jeunes années, a été un prodige.

Il est arrivé ainsi à connaître sa Bibliothèque par le dedans, comme aucun de ses devanciers. Il ne savait pas seulement vous indiquer les volumes dont il disposait en chaque discipline, mais les chapitres des volumes, les articles des revues. Les nouveaux venus, il les menait droit au rayon, où ils étaient sûrs de trouver le renseignement cherché »<sup>38</sup>.

On trouve dans ce passage les premiers éléments constitutifs de sa pratique bibliothéconomique des acquisitions, liée à sa pratique de la lecture : rapide, massive, et critique. Il en résulte, semble-t-il, un exercice solitaire des achats. A lire Andler, Herr travaille dans un rapport direct au livre, dès l'office du libraire. Les sources manquent pour savoir s'il se sert lui-même d'outils professionnels comme des catalogues des éditeurs ou des recensions d'ouvrages. On ne sait pas non plus s'il tenait compte des

<sup>37</sup> Daniel LINDENBERG et Pierre-André MEYER, *op.cit.*, p. 211

<sup>38</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 105-106



collections conservées dans les bibliothèques voisines, au premier chef celle de la Sorbonne, dans un souci de complémentarité. Ce qui est sûr en tous cas, et qui correspond à ce qu'on sait déjà de lui, c'est qu'il est à l'affût de la nouveauté éditoriale : une obsession à repérer, au plus vite, toute avancée de la science, à saisir son mouvement en marche.

## Les lecteurs de la Bibliothèque

Mais Herr semble avant tout tourné vers les usagers de la bibliothèque. La prise de notes à la lecture atteste que le conseil bibliographique, l'orientation du lecteur en somme, est le cœur de sa conception du métier de bibliothécaire. Le tri et la sélection des ouvrages ne se fait pas qu'en fonction de leurs qualités intrinsèques ; mais aussi en fonction de la lecture qui pourra en être faite, de l'usage qu'il prévoit que les élèves en auront. C'est une conception « utilitaire », qui est défendue ici, non dans le sens péjoratif, mais dans le sens de l'utilité intellectuelle et sociale que ces livres pourront avoir.

Une excellente connaissance des élèves rend possible ce repérage. Andler rappelle que le bibliothécaire est plus proche des élèves que ne le sont les professeurs. Emile Gau, un ancien élève de l'école devenu directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-arts en Tunisie en 1930, raconte :

« Il quittait sa Bibliothèque un peu avant midi et venait, dans le réfectoire des « archicubes » prendre la place qui lui était réservée ; le petit bout de la longue table, d'où il voyait tout le monde. Je crois que là vraiment il se détendait un peu ; il vivait véritablement de notre vie de jeunes gens, s'intéressant à tout, à nos amusements comme à nos travaux, nous guidant dans nos recherches, nous signalant des publications et se renseignant en même temps par nous sur leur contenu... Plus tard il m'a dit qu'il trouvait lui-même profit à ce contact permanent avec « les jeunes » qui, tous, travaillaient à des recherches originales »<sup>39</sup>.

Hubert Bourgin ne dit pas autre chose quand il détaille le mécanisme du conseil donné par Herr :

« Cet homme là, qui vous interroge avec sa curiosité pressante et pourtant réservée, avec une nette et incisive discrétion, qui paraît divinatrice, il sait tout d'une science totale, dont chacun de ses mots résume les bibliographies, les références et les fiches, d'une science écrasante, qui étouffe les incertitudes, les indécisions, les maladroits tâtonnements. Il sait la science déposée dans tous les livres et la science en gestation dans les esprits de tous ses contemporains. Quoi que vous fassiez, quelque travail que vous ayez entrepris, il connaît les tenants et les aboutissants ».<sup>40</sup>

L'excellente connaissance que Herr semble avoir à la fois de ses lecteurs et de ses fonds rend possible un conseil éclairé, « personnalisé » pourrait-on dire si l'on ne craignait pas l'anachronisme, en tous cas susceptible de faire du bibliothécaire l'interlocuteur incontournable, central, de tout travail de recherche. Si Herr mène les nouveaux venus « droit au rayon où ils étaient sûrs de trouver le renseignement recherché », il encourage aussi le libre accès aux ouvrages. Il donnait aux élèves « le droit de muser eux-mêmes le long des rayons, d'explorer les fonds volume par volume, d'acquérir par eux-mêmes l'expérience des livres »<sup>41</sup>.

<sup>39</sup> Lettre datée du 29 décembre 1930 de Emile GAU à Mme Lucien Herr, LH8 dossier 1.

<sup>40</sup> Hubert BOURGIN, *De Jaurès à Léon Blum, l'Ecole normale et la politique*, Fayard, Paris, 1938, p. 109

<sup>41</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 106

Les dossiers de son fonds d'archives regorgent de billets portant l'en-tête de la Bibliothèque, adressés à des élèves, mais aussi à des professeurs, à des amis, qui dispensent des conseils bibliographiques. En 1899, il écrit à Célestin Bouglé qui prépare une étude sur le régime des castes (qui ne sera publié qu'en 1908)<sup>42</sup> :

« Mon cher ami, un mot pour vous signaler un livre nouveau du jésuite Joseph Dahlmann, qui est, comme vous savez, spécialiste en matière indianiste, surtout pour le Maha-Bhârata : *Das altindische Volkstum und seine Bedeutung für die Gesellschaftskunde*, Köln, Bachen, 2,25 marks (140p. in 8°). Le livre n'est pas, je crois, très neuf, mais il porte tout entier sur les castes et les corporations, et comme il connaît bien la littérature du sujet, il pourra vous être utile. Je le fais venir à tout hasard pour vous. Si, après examen, il ne vous dit rien, vous me le retournerez, et je le garderai pour moi »<sup>43</sup>.

Et, quelques mois plus tard :

« Mon cher ami, j'aurai vos renseignements, dont l'un au moins est difficile à trouver avec mes seules ressources, le livre ayant été publié à Calcutta ou à Bombay... Je verrai encore. Vous savez, ce ne sont pas que des mots, usez de nous, je vous en prie (j'entends de notre bonne volonté bibliographique) »<sup>44</sup>.

Herr considère que cette veille documentaire, particulièrement attentive et précise, fait partie intégrante de son métier de bibliothécaire. Son public, ou sa « clientèle » comme il appelle curieusement les lecteurs de la bibliothèque et, plus tard, du Musée pédagogique, forme autour de lui un cercle qu'il dessert le mieux possible, de multiples manières. Écoutons pour finir Hubert Bourgin décrire le bibliothécaire au milieu de ses lecteurs :

« Ses fusées de joie, son rire homérique qui éclate, soudain, le secoue et le fait pleurer, ses bourrasques d'impatience où retentissent les jurons en chapelet, feraient trembler les vitres, s'il y en avait, des armoires grillagées, et elles surprennent le lecteur, proche ou lointain, s'il n'est initié. Mais les initiés sont nombreux, et de tout rang : élèves, anciens élèves de tout âge, professeurs, érudits, étrangers de tout pays »<sup>45</sup>.

Ce témoignage vivant des cercles d'habitues formés à la bibliothèque permet du même coup de saisir la coloration si affective de très nombreuses évocations de Lucien Herr. Le portrait de Herr en géant moustachu et tonitruant s'écrit souvent avec des mots romanesques, épiques, si bien qu'on croit parfois avoir à faire à un personnage, croisé au cœur d'un récit du Paris intellectuel du début du 20<sup>ème</sup> siècle. Cette dimension légendaire qui entoure la littérature « herrienne » permet de se faire une idée de la fascination, réelle et profonde, qu'il a exercée depuis la Bibliothèque, au sein de laquelle il a laissé une empreinte si personnelle.

## Les entrées de la Bibliothèque

Les crédits accordés à la Bibliothèque sont, on le verra, trop restreints pour suffire à l'ambition bibliothéconomique de Herr. Une partie de son activité consiste donc à compléter ses acquisitions onéreuses par divers approvisionnements, au gré ses activités

<sup>42</sup> Célestin BOUGLE, *Essai sur le régime des castes*, Paris, Alcan, 1908

<sup>43</sup> Lettre de 1899 de Lucien Herr à Célestin Bouglé, LH3 dossier 4

<sup>44</sup> Lettre datée du 12 février 1900 de Lucien Herr à Célestin Bouglé, LH3 dossier 4.

<sup>45</sup> Hubert BOURGIN, *op.cit.*, p. 109

« extra-bibliothèque ». Une entrée constante est d'ores et déjà fournie par le Ministère de l'Instruction publique. Depuis un « arrangement » conclu en 1882, le ministère met à la disposition de la bibliothèque les publications universitaires de l'étranger, qu'elle reçoit en échange des thèses françaises de doctorat. De plus, les Ministères des Travaux publics, du Commerce, de l'Agriculture, de l'Intérieur, des Finances, des Affaires étrangères, des Colonies, la Ville de Paris, la Préfecture de la Seine, lui envoient gracieusement leurs principales publications<sup>46</sup>.

Andler note par ailleurs que

« Herr a su, comme personne diriger sur la Bibliothèque des dons de toute sorte. Les familles des universitaires décédés lui permettaient souvent de choisir dans leurs bibliothèques les livres les plus précieux. Beaucoup lui remettaient de leur vivant des volumes rares. Combien de volumes de sa propre bibliothèque achetés à grands frais jadis, Herr n'a-t-il pas donnés ? »<sup>47</sup>.

On sait en effet que la bibliothèque reçoit d'un M. Lerambert, maître de conférence en anglais mort en 1890, une collection de 3000 volumes d'histoire, de géographie, d'économie politique et de littératures étrangères<sup>48</sup>. Mais on ne sait pas s'il faut attribuer ce don à l'action directe de Herr. Trois ans plus tôt, la bibliothèque recevait, sous la direction de M. Rébelliau, un autre don important d'un professeur de l'Ecole. Par contre, sa collaboration à des revues, en particulier à la *Revue critique d'histoire et de littérature* du germaniste de l'Ecole, Arthur Chuquet, lui permet de récolter d'importantes ressources. Il y travaille de 1888 à 1893. Pendant ses cinq années, il conclut un arrangement avec Chuquet pour que celui-ci donne à l'Ecole toutes les revues allemandes reçues à la Revue. Mais, à la suite de sa nomination au Collège de France, en 1893, le directeur Georges Perrot prie Chuquet de quitter l'Ecole. Ce dernier cesse alors ses dons à la bibliothèque. Herr quitte alors la revue, et conçoit envers Chuquet un long ressentiment. Il revient sur l'affaire, près de dix ans plus tard, dans son rapport de 1902 :

« Pour ne pas oublier un fait accidentel dont les conséquences furent assez lourdes pour la bibliothèque, le départ de M. Chuquet, qui nous retira, en partant, le service gratuit de périodiques dont le prix d'abonnement annuel était d'au moins un millier de francs, et dont plus de la moitié étaient d'importance considérable, et furent désormais à la charge de notre budget »<sup>49</sup>.

Cependant, la collaboration aux revues lui permet aussi souvent de se voir donner les livres pour lesquels il écrit des recensions.

Par ailleurs, les nombreux conseils de rédaction qu'il prodigue aux auteurs lui valent souvent des dons, qu'il n'hésite d'ailleurs pas à réclamer. La correspondance entre Lucien Herr et Xavier Léon, aux prises avec son *Fichte*<sup>50</sup>, en témoigne :

« Je suis sûr que vous avez pensé de vous-mêmes à faire envoyer un exemplaire à la bibliothèque de l'Ecole, et je vous en remercie par avance. Vous savez que pour ma pauvre Bibliothèque je mendie sans vergogne »<sup>51</sup>.

L'étude des registres d'acquisition de la bibliothèque font également état d'achats d'occasion, pas si nombreux, mais dont la présence récurrente mérite qu'on les signale. On ne dispose pas malheureusement de beaucoup d'indications pour savoir d'où viennent ces ouvrages achetés à un prix inférieur au marché.

<sup>46</sup> Paul VIDAL DE LA BLACHE, *op.cit.*, p. 451

<sup>47</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 107-108

<sup>48</sup> Paul VIDAL DE LA BLACHE, *op.cit.*, p. 448

<sup>49</sup> Rapport daté du 25 octobre 1902 de Lucien Herr au Directeur de l'Ecole sur la situation financière de la Bibliothèque. Ce document est intégralement reproduit en annexe 3. Il se trouve aux Archives nationales sous la cote 61 AP/157

<sup>50</sup> Xavier LEON, *Fichte et son temps*, publié entre 1922 et 1927, Armand Colin, Paris.

<sup>51</sup> Lettre non datée de Lucien HERR à Xavier LEON, LH3 dossier 2



La guerre interrompt les relations avec les éditeurs allemands, même pour des abonnements à certains périodiques, payés d'avance pour une année au début 1914. Cette interruption dure six années, et désorganise complètement la collection de la bibliothèque.

En raison de ses bonnes relations et de sa connaissance du monde intellectuel allemand, Herr est chargé par la Direction de l'Enseignement Supérieur, après la guerre, de renouer avec les éditeurs allemands pour rattraper l'immense retard des collections, et de mener les négociations pour toutes les bibliothèques de France. Une lettre du Ministre de l'Instruction publique, datée du 6 décembre 1921, remercie Herr de ses efforts pour les deux wagons pleins de livres, envoyés par l'Allemagne à titre de réparation<sup>52</sup>. L'on ne connaît malheureusement pas le détail de ces tractations et Andler lui-même est assez rapide quand il relate l'épisode<sup>53</sup>. C'est le témoignage toutefois du pacifisme et des efforts de Herr pour favoriser l'échange des biens intellectuels et pour relancer la coopération entre la France et l'Allemagne après-guerre.

## **Favoriser l'esprit nouveau**

### **Une bibliothèque de recherche**

Dans son rapport daté de 1902, Herr expose l'ambition qu'il a pour la Bibliothèque de l'Ecole, et qui lui sert de principe pour œuvrer à son développement. Une double fonction s'y affirme : la bibliothèque doit être d'abord une bibliothèque d'apprentissage, et fournir les outils nécessaires pour permettre aux élèves de suivre leurs cours. L'ouverture de nouvelles sections enseignées à l'Ecole a entraîné un développement considérable de la bibliothèque, qui a dû créer, de toutes pièces, des nouveaux fonds.

Je ne veux que rappeler les créations et les innovations qui firent indispensables la constitution ou l'accroissement rapide, presque immédiat, de catégories de livres qui n'existaient qu'à peine, ou étaient fort mal représentées. Ce fut d'abord l'organisation à l'Ecole de l'enseignement et de l'étude des sciences naturelles... Ce fut ensuite la création de sections de langues vivantes, qui, tout à fait dépourvues au début d'instruments de travail, durent être outillées très rapidement, en profitant d'occasions pour combler les lacunes trop graves, en constituant sans délai le premier stock indispensable de textes classiques et de livres d'études, etc...Ce fut ensuite le développement très rapide des études d'histoire contemporaine, qui rendit nécessaire l'acquisition rapide d'un assez grand nombre d'ouvrages entièrement absents de la bibliothèque. ce fut le développement continu des études géographiques, qui exigea l'enrichissement coûteux d'une section très pauvrement représentée lorsque je fus appelé à la bibliothèque »<sup>54</sup>.

Ces matières témoignent de la volonté de l'Ecole de prendre enfin le virage de la modernité, en accordant à la science en train de se créer la place qu'elle mérite. Herr lui-même est un farouche partisan des nouvelles sciences sociales, et il leur accorde dans son budget, on le verra, une priorité particulière.

Mais la bibliothèque doit être aussi une bibliothèque de recherche, le lieu où l'esprit doit trouver les conditions requises pour élaborer des idées neuves. Ainsi :

<sup>52</sup> Ces documents se trouvent dans le carton LH2 dossier 3

<sup>53</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 312

<sup>54</sup> Rapport de 1902, voir annexe 3

« J'ai considéré cette bibliothèque comme un organisme vivant, qu'il fallait fortifier et développer avec méthode. J'ai toujours pensé qu'elle devait guider, éclairer, solliciter le travail, et non pas seulement le suivre. Les directions nouvelles du travail des élèves, l'élargissement de leur curiosité scientifique, les travaux d'histoire, en particulier d'histoire contemporaine, de philosophie, de géographie, de sociologie, qui sont dès à présent l'honneur de l'Ecole, tous ces travaux, il eût été impossible de les entreprendre même avec les ressources dont notre bibliothèque disposait il y a quinze ans, et j'y trouve en quelque sorte une reconnaissance et une récompense de mon effort »<sup>55</sup>.

« Guider éclairer, solliciter » : la bibliothèque herrienne est active, ce n'est pas un entrepôt où l'on conserve la mémoire de la science déposée dans les livres. C'est au contraire un réservoir dans lequel le bibliothécaire, qui connaît ses fonds, et ce qu'ils contiennent, est capable de les faire vivre, de faire dialoguer entre eux ses textes, pour susciter des dialogues, faire émerger des questionnements, indiquer des pistes à suivre. Il est le médiateur qui crée entre ses lecteurs et ses livres des passerelles d'accès pour rendre possible la diffusion du savoir. La « méthode » qui préside à cette constitution des fonds est, avant tout, une exigence permanente d'actualisation, que la bibliothèque se « tienne au courant » de ce qui se fait dans tous les domaines de la connaissance, et en particulier dans ces nouvelles disciplines qui sont en train de changer le visage de la science française, et de donner de plus en plus de place aux sciences sociales. Les périodiques y occupent une place de choix.

C'est aussi un choix éclairé parmi la production scientifique ; l'idée n'est pas, d'une part, de tout avoir, ni, comme Vidal de la Blache le décrivait déjà, de privilégier l'érudition spéciale, les monographies sur des sujets très pointus. La bibliothèque, telle que Herr la conçoit, est plutôt un aiguillon, qui excitera la curiosité des jeunes chercheurs. Ainsi :

« Je n'ai procédé ni en bibliomane, ni en collectionneur maniaque, mais j'ai donné tous mes soins à ce que pour tous les travaux, aujourd'hui plus différenciés et plus variés que jamais, que l'on entreprend à l'Ecole, il y eût là les premiers, les meilleurs instruments indispensables. Je savais qu'il serait toujours impossible qu'on achevât un travail d'érudition spéciale avec nos seules ressources, mais je pensais qu'il devait être possible d'entreprendre et d'ébaucher, avec nos ressources, tout travail »

La composition des collections doit réaliser ce tour de force d'offrir une représentation extensive de la connaissance en maintenant une complémentarité entre les ressources (« tout travail »). Il est frappant de voir que Herr emploie souvent des termes comme instruments, outils : le bibliothécaire est celui qui travaille cette matière première, et qui la rend disponible pour l'usage.

## **La citadelle dreyfusisme**

Depuis 1888 Herr est donc devenu socialiste. Autour de lui, et de la bibliothèque, une vaste prise de conscience politique va s'organiser. Son influence est très grande parmi les jeunes Normaliens, qui, souvent issus de la bourgeoisie républicaine, auraient eu plutôt tendance à se tourner vers quelqu'un comme Clémenceau. Ils rencontrent à la Bibliothèque de l'Ecole un intellectuel d'un genre entièrement nouveau, un personnage

---

<sup>55</sup> Rapport de 1902

inédit pour qui le socialisme, la science et le désintéressement sont complètement liés. Une sorte de pureté d'esprit, un refus de parvenir, qui a réclamé une carrière sans gloire pour se consacrer tout entier à la collectivité.

Les témoignages des « anciens » s'accordent à dire que c'est à partir de la promotion de 1892 que l'influence de Herr devient effective. Avant le début de la bataille dreyfusarde, Herr est le maître à penser<sup>56</sup> d'un petit groupe de normaliens socialistes. C'est à partir de cette date que se multiplient les élèves venus au socialisme par son action. On lui doit deux « conversions » historiques : Jaurès et Blum. Ce trio qui jouit d'un prestige particulier va être une force de frappe considérable pendant l'Affaire Dreyfus.

C'est à la bibliothèque de l'Ecole, fin 1889, que Herr fait la connaissance de Jean Jaurès. Ce dernier vient d'être battu aux élections du Tarn. Il profite de cette pause forcée dans sa carrière politique pour reprendre la préparation de ses thèses de doctorat. Il vient à la bibliothèque pour s'approvisionner en livres. L'influence que Herr a eue sur la conversion de Jaurès du républicanisme au socialisme est avérée. Pendant deux ans Jaurès fréquente assidument la bibliothèque, et est en contact fréquent avec Herr, de cinq ans son cadet. Dans ses *Souvenirs sur l'Affaire*, Blum écrira que, plutôt que de parler d'une « conversion » de Jaurès au socialisme par Herr, il est plus exact de dire que c'est Herr qui a amené Jaurès à prendre conscience qu'il était socialiste<sup>57</sup>.

Léon Blum, lui aussi, a rencontré Herr à la Bibliothèque de l'Ecole. Une célèbre anecdote raconte qu'un jour de 1893, les deux hommes se rencontrent par hasard place de la Concorde. Blum a relaté cet épisode, où Herr a aussi le rôle d'accoucheur, qui fait se révéler en son interlocuteur la conviction socialiste :

« Un jour, en 1893, je l'ai rencontré, place de la Concorde. Il allait à la *Revue de Paris*. Nous nous sommes promenés deux heures dans les Champs-Élysées. Notre amitié se transforma en intimité. C'est Herr, déjà mêlé à toute la vie socialiste, inscrit chez les allémanistes, qui a cristallisé toutes les tendances diffuses en moi, et a opéré le revirement de mon esprit individualiste et anarchiste vers le socialisme »<sup>58</sup>.

C'est par Lucien Herr, qui lui rendait chaque jour visite à vélo à son domicile de vacances dans les environs de Paris que, courant septembre 1897, Léon Blum sut que Dreyfus était innocent. Son analyse de l'influence que Herr pouvait avoir sur les esprits est intéressante, puisqu'elle réfute l'argument du prosélytisme ou de la domination intellectuelle, pour parler d'une force de conviction toute méthodique, qui laisse à l'interlocuteur sa liberté :

« La force de Herr, sa force incroyable et vraiment unique, car je ne l'ai jamais constatée au même degré chez personne, tenait essentiellement à ceci : en lui, la conviction devenait évidence. La vérité était conçue par lui avec une puissance si complète, si tranquille, qu'elle se communiquait sans effort et comme de plain-pied à son interlocuteur. De tout son être émanait cette assurance : « Oui, je pense ceci, je crois cela », et l'on s'apercevait qu'en effet, on pensait, on croyait comme lui ; on avait même l'impression, ou l'illusion, d'avoir toujours porté secrètement cette même pensée, ou cette même croyance. On ne savait plus s'il vous avait persuadé ou révélé à vous-même... Tel était l'homme qui m'avait affirmé à brûle-pourpoint, pendant que nous marchions ensemble dans une allée du jardin

<sup>56</sup> Daniel LINDENBERG et Pierre-André MEYER, *op.cit.*, p. 138

<sup>57</sup> Léon BLUM, *Souvenirs sur l'Affaire*, Gallimard, Paris, 1935, p. 28

<sup>58</sup> Louis LEVY, *Comment ils sont devenus socialistes*, cité par Daniel LINDENBERG, *op.cit.*, p. 138

« Dreyfus est innocent » et qui me voyant saisi et déjà presque conquis par sa voix, m'énonçait alors l'un après l'autre les faits, les arguments, les preuves »<sup>59</sup>.

Jusque là, la plupart de ceux qui ont été les dreyfusards « de la première heure » n'avaient réellement pris au sérieux les révélations de Bernard Lazare, écrivain ami de la famille Dreyfus, qui avait publié un article sensationnel titré « Une erreur judiciaire. La vérité sur l'Affaire Dreyfus. Grâce à son amitié avec l'ancien normalien Lévy-Bruhl, cousin du capitaine, Herr a très tôt accès à des éléments clés de l'Affaire. C'est lui qui, à la fin de 1897, alors que l'Affaire n'a pas encore été portée devant l'opinion, a l'idée de lancer une pétition d'intellectuels en faveur de la révision du procès. Ce n'est pas sans émotion que l'on découvre dans ses papiers la première version de la « liste des intellectuels à contacter »<sup>60</sup> car susceptibles d'être signataires.

L'action mobilisatrice de Herr, parmi les professeurs comme parmi les élèves, place l'Ecole en pointe du combat dreyfusard. C'est parmi eux que les premiers signataires sont recrutés : Gabriel Monod, l'historien positiviste, fait partie des tout premiers à rallier la cause. Jules Tannery, sous-directeur de l'Ecole (section sciences), Charles Andler, maître de conférences d'allemand, Gustave Bloch, maître de conférences d'histoire, Gustave Lanson, suppléant de Brunetière et futur directeur de l'Ecole. Parmi les élèves, la recrue la plus importante de Herr est Péguy, qui « amène » à Herr ses jeunes camarades : François Simiand arrive parmi les premiers, avec Célestin Bouglé et Maurice Halbwachs, décidément convaincus par le ralliement de Durkheim. Parmi les plus jeunes, Mario Roques, Désiré Roustan, Paul Langevin, Hubert Bourgin, terminent leur cursus à l'Ecole au moment où l'Affaire commence.

Lorsque Barrès écrit dans *L'Echo de Paris* le texte qui tourne en dérision le manifeste des intellectuels paru dans la *Revue Blanche*, c'est Lucien Herr qui lui répond, au nom des intellectuels ayant signé la protestation. Son article « A Maurice Barrès » paraît dans la revue le 15 février 1898 :

« Je suis l'un quelconque des ces « intellectuels » dont la protestation vous a si fort diverti »<sup>61</sup>.

On ne relatera pas la suite de l'Affaire, qui est désormais enclenchée. Qu'on se contente de dire qu'à ce moment si fondateur pour toute l'histoire des idées et l'histoire sociale de la France, la bibliothèque aura été, grâce à Herr, comme le point central où la nouvelle classe des intellectuels s'est inventée.

## Le recruteur du socialisme ?

Dans la « littérature » consacrée à Herr, deux interprétations s'opposent sur la dimension politique de sa position de bibliothécaire de la rue d'Ulm. Son engagement bibliothécaire a-t-il une dimension stratégique ? Tous conviendront que oui. Herr était-il un recruteur du socialisme ? C'est ce point qui fait problème.

Précisons d'abord que jusqu'en 1898-1899, socialisme et dreyfusisme ne coïncident pas. Les ténors du socialisme parlementaire, comme Jaurès ou Millerand, les leaders socialistes, Guesde ou Vaillant, ont refusé d'engager le prolétariat dans une affaire qui ne le concerne pas. Ajoutons que la majorité des témoignages concordent pour dire que Herr ne s'ouvrait des ses idées socialistes qu'après être sûr des convictions de son interlocuteur.

---

<sup>59</sup> Léon BLUM, *op.cit.*, p. 519

<sup>60</sup> Cette liste se trouve dans le carton LH2 dossier 1

<sup>61</sup> Texte reproduit dans Lucien HERR, *Choix d'écrits 1, Politique*, Rieder, Paris, 1932, p. 39

Hubert Bourgin, ancien compagnon, socialiste déçu passé au nationalisme, défend la thèse du recruteur socialiste. Dans son livre *L'Ecole normale et la politique*, il explique combien il était difficile aux élèves des « années Herr » de résister à l'influence des enseignements conjugués de Herr et de Andler, et de ne pas devenir socialistes. Il n'attribue pas les nombreuses « conversions » à une propagande active de la part des deux amis, mais plutôt à un « magnétisme dont ils connaissaient l'ampleur », et à une organisation délibérément complémentaire des discours. Ainsi, « comment aurions-nous échappé à la conclusion implicite de tout cet enseignement ? Tout passait, tout était admis et devenait consubstantiel à notre pensée... Le magicien [Andler] achevait l'œuvre du Titan de la bibliothèque »<sup>62</sup>. Ainsi, « l'action de Herr se prolongeait au dehors, par celle d'un nombre croissant de jeunes hommes qu'il avait rendus socialistes »<sup>63</sup>.

Le texte de Bourgin à propos de Herr est étonnant et paradoxal. S'il soutient la thèse d'un certain embrigadement des esprits de l'Ecole, il est aussi un des contemporains de Herr qui nous a laissé à son sujet les pages les plus intéressantes et les plus détaillées. Peut-être la défiance qu'il éprouva, à 60 ans passés, à l'encontre du légendaire bibliothécaire de la rue d'Ulm, fut-elle à la mesure de son admiration passée. Peut-être aussi faut-il y lire, comme le suggèrent Lindenberg et Meyer, des motifs peu avouables, dans la mesure où *L'Ecole normale et la politique* a été publié en 1938<sup>64</sup>.

Il est inutile de prétendre trancher le débat à partir de sources qui sont pour la plus grande part de seconde main. On peut cependant mettre en perspective plusieurs éléments. Dans son article déjà cité, Robert John Smith estime que « l'influence du bibliothécaire fut plus culturel que politique. Il fut plutôt un savant qui se donna à développer la bibliothèque et à conseiller d'autres jeunes savants. Les élèves, qui rejetaient ses opinions politiques cherchèrent et apprécièrent quand même ses conseils universitaires, car son..., sa dévotion et sa droiture furent respectées »<sup>65</sup>.

De nombreux témoignages corroborent cette interprétation. Raoul Blanchard, géographe élève de Vidal de la Blache à partir de 1897, ami de Péguy, mais guère socialiste, raconte :

« Je ne puis le revoir que dans sa bibliothèque, siégeant derrière un haut comptoir où s'entassaient les livres et les catalogues, immense front et long visage déjà sabrés de rides vigoureuses, un aspect un peu rude qui inquiétait les nouveaux venus, mais son obligeance, disons sa bonté, se révélait vite à travers ses manières brusques. Il lui importait de renseigner les pauvres garçons qui ne savaient pas, car lui, Lucien Herr, savait, et son érudition était immense. Cette complaisance, cette science, et jusqu'à son allure lui valait nos sympathies : il était très populaire parmi nous... Nous l'aimions et il nous aimait ; mais nous ne le suivions pas »<sup>66</sup>.

Ernest Tonnelat (1877-1948), normalien germaniste et historien, recruté par Péguy au moment de l'Affaire, écrit en 1928 :

« J'ai été frappé dès ce début de voir avec quelle réserve il ménageait les pensées et les âmes. Bien des fois par la suite j'ai entendu dire ou j'ai lu que Herr avait pratiqué une sorte de recrutement des jeunes, qu'il les avait endoctrinés, qu'il était une sorte de chef occulte. Je me rappelais alors la discrétion, le véritable respect intellectuel qu'il avait toujours eu pour ceux de nos camarades qui, comme moi, essayaient timidement de l'approcher. L'accuser de chercher à dominer, c'était une

<sup>62</sup> Hubert BOURGIN, op.cit., p. 140

<sup>63</sup> Hubert BOURGIN, op.cit., p. 105

<sup>64</sup> Daniel LINDENBERG, op.cit., p. 59

<sup>65</sup> Robert JOHN SMITH, « L'atmosphère politique à l'ENS à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1973, n°20, p. 251

<sup>66</sup> Raoul BLANCHARD, *Sous l'aile de Péguy*, Paris : Arthème Fayard, 1961. p. 191

vraie calomnie. On allait spontanément à lui, comme à une source vivifiante. Si quelqu'un avait alors le souci d'enrégimenter, c'était Péguy. Herr se laissait approcher, mais semblait mettre un point d'honneur à n'exercer sur personne rien qui ressemblât à une contrainte morale... J'ai vu dans Lucien Herr un maître doué d'une grande vertu : celle d'enseigner aux gens à être eux-mêmes »<sup>67</sup>.

De son côté, Andler raconte que Herr ne lui a appris sa sensibilité socialiste qu'après que lui-même se soit déclaré. On peut, bien sûr mettre en doute, et doublement, ce témoignage : d'abord parce qu'il vient d'un ami, qui cherche à rendre hommage à un grand homme injustement oublié, et ensuite parce qu'il vient d'un socialiste, lui-même partie prenante dans la diffusion de ces idées à l'Ecole normale. Cependant, Andler s'explique assez longuement sur le cas de conscience qui s'est posé à Herr et à lui, quant à la compatibilité entre leur obligation de neutralité liée à leur statut de fonctionnaire, et leur engagement politique<sup>68</sup>. « Nous pensions qu'en dehors du service nous avions le droit de professer telle opinion politique et sociale qui nous paraissait vraie », s'explique-t-il. C'est d'ailleurs dans le souci de discrétion et de cloisonnement entre ces deux activités que Lucien Herr écrira dans le *Parti ouvrier*, organe du POSR, sous le pseudonyme de Pierre Breton.

Ajoutons enfin que la correspondance de Herr à de jeunes gens qui lui demandent conseil est un argument de sa bonne foi et de sa neutralité. A une jeune fille de sa famille qui sollicite ses conseils sur son engagement politique, Herr répond, avec beaucoup de douceur et de bienveillance :

« En ces matières, on ne dicte pas une solution et une formule toute faite à un autre que soi. Je te l'ai déjà dit, personne n'a le droit d'empiéter sur toi, d'user de son ascendant, de son âge, de son autorité extérieure, pour exercer sur toi une pression ou une direction. Il faut qu'en toi les choses se classent et s'éclaircissent par ton propre effort »<sup>69</sup>.

De manière éclatante, Herr montre à un jeune esprit le chemin de la critique et de la liberté, qui sont au fondement même de sa pensée.

Si Herr a consacré une grande partie de sa vie à l'action socialiste, la portée stratégique de sa place à la rue d'Ulm est plus large que le seul engagement partisan. En d'autres termes, c'est plutôt la conception globale que Herr a du progrès collectif qui contient le socialisme, que le contraire. Le socialisme est vu comme une réalisation concrète possible de cet idéal. Mais la notion d'affranchissement ne concerne pas que le prolétariat. Elle est le ressort d'une conception plus essentielle de l'histoire.

## DES DIFFICULTES DE GESTION

### Des déficits récurrents

Herr s'affirme donc comme le maître en sa Bibliothèque. Mais cela ne va pas sans peine.

---

<sup>67</sup> Lettre datée d'octobre 1928 d'Ernest TONNELAT à Charles ANDLER, LH3 dossier 6

<sup>68</sup> HERR, p. 119

<sup>69</sup> Lettre du 19 février 1915, citée par ANDLER, p. 340



Les trois principaux documents qui nous permettent de comprendre la conception que Herr avait de son rôle à la Bibliothèque sont reproduits en annexe. Le premier, un rapport daté du 22 novembre 1890 adressé au Directeur de l'Ecole, fait état des graves difficultés financières de la bibliothèque. Le second rapport, daté du 15 octobre 1902 insiste encore, douze ans après, sur la pauvreté des ressources. Ces deux lettres ont une nette tonalité de justification. Andler l'explique par l'exercice quelque peu « autocratique », le mot est de lui, de la direction de Herr, qui est peut-être la contrepartie nécessaire de celui qui sait si bien manier « l'art de l'achat opportun du bibliothécaire », mais qui lui vaudra de nombreux rappels à l'ordre de la part des bureaux du ministère<sup>70</sup>.

Le rapport de 1890 est un des premiers que Herr ait écrit. Nommé bibliothécaire en août 1888, il découvre peu à peu le fonctionnement des crédits qui lui sont attribués. A un budget fixe, d'environ 8.000 francs, une somme variable, prise sur le reliquat du budget général de l'Ecole, s'ajouter en fin d'exercice. Depuis une dizaine d'années, les dépenses annuelles de la Bibliothèque sont égales, ou supérieures le plus souvent, à 12.000 francs. Pour sa première année d'exercice, 1888, Herr indique qu'il est parvenu à respecter cette moyenne : avec un débit de 12.000 francs, il est parvenu à faire face à la dépense.

Dès la deuxième année de son exercice, le bibliothécaire se trouve face à un déficit qu'il ne sait comment juguler : la baisse du crédit complémentaire, qui n'est pas compensée par un relèvement de l'attribution fixe, menace les comptes des années à venir. Les efforts d'économie, de « laderie » même, évoqués par Herr, portent d'abord sur le traitement physique destiné à la conservation des documents, en particulier la reliure. La priorité de Herr est de consacrer un maximum d'agent aux achats. Herr en appelle à la générosité du directeur Perrot pour augmenter la dotation de la bibliothèque.

Ce crédit complémentaire est un problème majeur : son attribution en fin d'année ne correspond pas au rythme naturel des acquisitions en bibliothèque, qui se calque, surtout pour quelqu'un comme Herr si attaché à l'actualité, sur le calendrier de la production éditoriale pour la publication des monographies ; sur celui des abonnements, souvent à honorer en une seule fois au début ou à la fin de l'année ; sur celui des suites d'ouvrages qui rendent captifs, d'année en année, une partie des fonds. Le bibliothécaire dispose de peu de marge de manœuvre, et se refuse à sacrifier les acquisitions récentes, qui constituent précisément le cœur de la politique documentaire qu'il s'est lui-même fixé.

Le rapport de 1902 a un ton encore plus pressant. Pendant ces douze années d'exercice, et malgré les demandes répétées de Herr, la bibliothèque n'a pas obtenu de crédits supplémentaires. La dotation fixe est restée aux alentours de 8.000 francs, et le crédit extraordinaire continue de baisser. La bibliothèque se trouve alors dans un état alarmant : le déficit s'est énormément creusé et atteint environ 12.000 francs. Son énormité tient au choix stratégique fait par Herr, qui préfère étaler sur plusieurs années la dette correspondant à la constitution des nouvelles collections, créées de toutes pièces, pour ne pas immobiliser à cette seule fin le budget de la bibliothèque. Il n'en demeure pas moins que les reports successifs des déficits sur l'année suivante, et que la lourdeur des frais consacrés aux nouveaux fonds auxquels Herr donne la priorité, nécessiteraient une augmentation des ressources pour être couverts. Mais les crédits tendent au contraire à être diminués.

La lecture de ces rapports nous apprend que Herr est le contraire d'un gestionnaire, au sens où on l'entend aujourd'hui. S'il tient ses comptes consciencieusement, la logique qui prévaut n'est pas celle de l'équilibre des fonds, mais celle de la veille de la production scientifique. Herr est d'abord un savant, pour lequel il est tout bonnement

<sup>70</sup> Charles ANDLER, *op. cit.*, p. 107

impossible de ne pas acheter, ou même simplement d'ajourner l'achat de certains titres nouveaux considérés comme indispensables, tels que « les trois volumes des « *Corpus grecs et latin*, et plusieurs volumes coûteux des *Monuments Germanica historica* ». De même, « il est impossible de prévoir à date fixe quand paraîtront les très chers volumes de la Faune du Golfe de Naples, ou des Monuments antichi »<sup>71</sup>.

La conséquence de cette logique, c'est qu'il est inévitable que les crédits consacrés aux livres soient régulièrement dépassés. L'intérêt d'une bibliothèque bien organisée est souverain. C'est donc tout à fait délibérément que Herr prend les commandes de la bibliothèque :

« Je sais, et je savais qu'il eût été plus prudent de ma part de ne prendre aucune initiative, d'exécuter les achats requis par les professeurs dans les limites des ressources budgétaires, et de m'en tenir là. Si j'ai procédé autrement, c'est délibérément, c'est par dévouement passionné à l'œuvre »<sup>72</sup>.

Ce choix assumé lui vaut, semble-t-il, de nombreuses rancunes. « Je me suis cuirassé contre les récriminations et les injures, qui comme vous le savez, n'ont point manqué »<sup>73</sup> dit-il à Georges Perrot dès 1890, et encore en 1902 : « Je n'ai pas cédé aveuglément aux demandes des professeurs ou des élèves »<sup>74</sup>. Les suggestions d'achat, les bibliographies de cours sont-elles ignorées, ou du moins peu suivies ? Trop peu d'éléments nous permettent de l'affirmer. Mais ces indices, ainsi que le témoignage, délicat mais embarrassé de Andler qui concède « qu'il a aussi, ne cachons pas ce trait de caractère, le besoin impérieux d'être le premier, et souvent le seul à savoir, d'être imbattable dans tous les records de l'information rapide, immédiate, en toute discipline importante. Il ne tolère pas qu'un autre sache plus que lui, avant lui », laissent affleurer l'autoritarisme bibliographique de Herr dans sa bibliothèque. Finissons sur un nouveau souvenir de Hubert Bourgin, qui décrit l'ascendant moral et autoritaire que Herr cultive dans ce temple du savoir :

« Il y a des domaines qu'il condamne et qu'il méprise : avouer qu'on s'y est aventuré et qu'on s'y plaît, ce serait avouer qu'on est un sot. Il y a des domaines recommandés et sacrés, philosophie, sociologie, germanisme, éruditions spéciales ; mais il faut être digne d'y pénétrer. Et à quelles épreuves doit exposer la prétention qu'on croit posséder cette dignité ! Lucien Herr est juge des hommes aussi bien que des choses, de leurs capacités actuelles et éventuelles comme des travaux faits et à faire. Juge universel, juge universellement compétent. Mais juge partial et passionné. On sait, on dit qu'il est violent, qu'il a, pour des raisons, non personnelles, car il est parfaitement désintéressé, mais scientifiques et politiques, des colères énormes, non furieuses, car il est maître de lui et domine toute situation, mais gigantesques comme lui et comme son érudition... Gare à qui s'y frotte ! »<sup>75</sup>.

## **Deux modèles récurrents**

Un dernier document, un brouillon de lettre, non daté, et dont le destinataire n'est pas connu, qui contient une vive protestation sur les méthodes d'acquisition de la Bibliothèque nationale, nous fournit un utile contrepoint pour tenter de cerner encore

---

<sup>71</sup> Rapport de 1902

<sup>72</sup> Rapport de 1902

<sup>73</sup> Rapport de 1890

<sup>74</sup> Rapport de 1902

<sup>75</sup> Hubert BOURGIN, *op.cit.*, p. 109-110



mieux les principes qui président à l'activité de Herr<sup>76</sup>. Ce dernier s'insurge violemment contre le déséquilibre des ressources entre les bibliothèques de recherche et la Bibliothèque Nationale, et les méthodes d'achats fantaisistes de cette dernière, en particulier pour ce qui concerne les livres allemands (domaine qui ne rentre donc pas dans le cadre du dépôt légal). A cet égard, la Nationale semble faire preuve d'une grande désinvolture, doublée d'une méconnaissance à peu près complète, dans la sélection de ses achats.

« Le scandale par excellence, c'est la bibliothèque nationale. Il y a plus de trente ans que je parcours avec stupeur la liste de ses acquisitions. Je ne me faisais une idée précise ni de sa richesse, ni de l'absurdité de cette richesse, ni de l'incroyable gravité de ses lacunes... Elle est hantée par l'idée – chimérique, mais raisonnable jusqu'à un certain point en ce qui concerne la production française – que l'idéal serait de tout avoir. Ne pouvant tout avoir, elle prendre du moins de tout un peu, le plus possible, sans critique, sans le moindre souci de l'utilité ni des besoins de la recherche et de l'étude, et puis, une fois ses crédits dépensés, elle s'arrête, attend l'année suivante, et recommence... Sur 1500 périodiques allemands qu'elle reçoit, j'ai l'entière certitude que 1000 au moins se trouvent pas un lecteur par an. Et, comme il est plus aisé de persévérer dans ce qu'on a une fois commencé, et que les bibliothécaires se résignent rarement à interrompre une série, il en résulte qu'on continue imperturbablement de recevoir une masse de périodiques surannés, et qu'il ne reste pas un sou pour des périodiques jeunes et vivants. Quant aux achats de livres nouveaux, la médiocre portion de crédit qui y est consacrée paraît être dépensée au hasard, au gré de ce qui est fortuitement offert, ou sur la demande de je ne sais quel maniaques curieux de singularités bizarres ».

L'attaque est vive. Qu'elle soit ou non justifiée, elle permet en tous cas de poser clairement deux modèles bibliothéconomiques opposés dans l'esprit de Herr : une pratique patrimoniale mal comprise, conduite par une exhaustivité illusoire : « prendre de tout, un peu », et surtout « sans critique, sans le moindre souci de l'utilité ». Et une politique de choix sévère, tournée vers l'actualité.

Cette sélection drastique s'impose de toutes façons à la rue d'Ulm pour des raisons financières. Le bibliothécaire doit alors aiguïser son regard pour n'acheter que le meilleur. Mais elle est aussi un élément fondamental pour la composition d'une bibliothèque de qualité, et surtout, qui soit tournée vers ses usagers. L'important pour Herr est de rendre sa bibliothèque vivante, c'est à dire utilisable et accessible.

## **La tragédie du bibliothécaire**

Au cœur de la pratique bibliothécaire de Herr : le choix. Et le refus de s'en tenir aux demandes des professeurs et à la poursuite des abonnements déjà engagés. Ce qui implique de se forger des critères discriminants pour juger, retenir ou rejeter, sur un fonds de 100.000 ouvrages que l'on gère seul avec un garçon de bibliothèque.

On commence à voir en quoi le métier de bibliothécaire peut relever d'une vocation impérieuse, de l'investissement de tous les instants, d'un engagement opiniâtre : « J'ai fait ce que j'ai pu pour me mettre moi-même en mesure d'apprécier les instruments de travail nécessaires » dit Herr dans le rapport de 1902. Ce qui signifie : devenir un spécialiste de tout, pour être légitime à juger de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas.

<sup>76</sup> Cette lettre se trouve dans le Fonds Sciences Po, LH1 dossier 6. Le texte en est reproduit en annexe 4.

Ce projet colossal ne peut être que le projet fou d'une vie entière. Et de fait, une lettre écrite à Andler en 1905<sup>77</sup>, une lettre superbe et poignante, expose, si l'on peut dire, la tragédie du bibliothécaire : tiraillé entre l'appel de la recherche et de l'érudition et l'abnégation au service de la collectivité, Herr aura poussé loin son propre apprentissage mis au service des autres, mais sans jamais rien fixer, sans jamais rien produire d'original, en un mot, sans jamais rien écrire. On a dit combien Andler le regrettait. Il semble que dans certains moments de doutes Herr regrette aussi ce que sa fidélité à la cause de l'esprit collectif lui a fait manquer. Nous citons cette lettre au moment où Herr cherche à persuader Andler de publier ses notes de cours :

« Il faut absolument que tu mettes à la disposition d'un grand public ce travail énorme d'orientation et de compréhension qui n'est pas fait uniquement pour tes étudiants...

C'est ce qui me désole le plus, dans ma vie manquée. Je sais bien les services que j'ai rendus, et je n'ai pas besoin d'être consolé, mais je sais aussi tout ce que j'ai, vraiment, appris, su et compris – au moins à ma manière – de choses, et combien il est absurde que la collectivité ne puisse pas profiter de ces longues années de travail, et que d'autres soient obligés de les refaire. Que sera ma vie, si j'arrive à la réorganiser, – et me laissera-t-elle le loisir et le goût de reprendre en mains, une à une, les choses que j'ai sues, et de les pousser davantage et de les fixer, – et parviendrai-je à en tirer quelque chose qui soit communicable et qui vaille d'être communiquée ? Je n'en sais rien, et j'en doute. (...)

Sur chacun des sujets, gros ou petits, auxquels je touchais, par un besoin irrésistible, et par une curiosité vorace, je me suis vu chaque fois entraîné à pousser l'étude aussi loin que possible, à ne pas me contenter des choses toutes faites, à reprendre en mains les documents et à refaire le travail critique. J'ai, en cours de route, trouvé sur des points assez nombreux (notamment en patristique, en histoire religieuse, en celtisme), des choses qui ont été depuis découvertes par d'autres, pour mon plus grand plaisir ; mais je ne m'en suis jamais beaucoup soucié.

J'ai fait diverses spécialités, mais je n'ai jamais été spécialiste, et je me suis toujours tenu pour satisfait lorsque j'ai eu compris (ou cru comprendre) l'ensemble ou le détail qui m'avait arrêté ou séduit (...)

Tu sais tout cela aussi bien que moi. Cela est vrai même des deux gros sujets auxquels j'avais, il y a vingt ans, rêvé de consacrer une partie de ma vie, l'histoire de l'hégélianisme, et l'histoire du platonisme. Que trouverai-je lorsque je remuerai vraiment toutes ces cendres depuis si longtemps éteintes et oubliées ? Sans doute bien peu de choses. – Et puis, mon esprit et mon cœur ne sont plus là, je ne m'intéresse plus assez aux choses qui sont purement spéculatives, je ne suis plus capable d'intérêt passionné que pour ce qui aboutit à de la pratique, à de l'élargissement intellectuel et social... ».

La citation est longue, mais permet de se rendre compte de la grandeur de ce renoncement. Alors même qu'il encourage son ami à fixer ses propres œuvres, il réaffirme sa fidélité à « l'élargissement intellectuel et social », au bien commun. Le ton

---

<sup>77</sup> Lettre datée du 25 septembre 1905 de Lucien HERR à Charles Andler, reproduite dans Antoinette BLUM, op.cit., lettre 10. Cette lettre qui dit avec tant de précision et d'émotion la « condition bibliothécaire » est reproduite en annexe 5.

si passionné, même lorsqu'il s'agit de déplorer sa « vie manquée » fait écho à la fiévreuse lettre de candidature qu'il avait envoyée à Perrot, 18 ans plus tôt. Faut-il lire ici un regret amer d'avoir sacrifié une carrière qui aurait pu être brillante un poste qu'il l'obligea à œuvrer pour les autres ? La déploration est bien plutôt de n'avoir pas pu faire progresser suffisamment la science, faire profiter la collectivité de ses connaissances accumulées, en fixant dans des livres toutes ses découvertes, aujourd'hui perdues, recouvertes par le poids de cent nouvelles lectures.

Le bibliothécaire Herr aborde les contrées inexplorées, puis il passe le relais : il est un passeur entre les idées et le monde, qui officie entre les murs couverts de livres de sa bibliothèque.



# Lucien Herr bibliographe

---

Dans son livre sur *L'Ecole normale et la politique*, Bourgin appelle Herr le « bibliothécaire bibliographe consultant » de la rue d'Ulm<sup>78</sup>. Cette plaisante appellation résume bien la forme que Herr a donné à sa fonction de bibliothécaire, enrichie d'activités complémentaires prenant tout leur sens lorsqu'elles convergent vers le foyer lumineux de la bibliothèque. La vocation bibliographique qui s'exprime dans les recensions d'ouvrages que Herr donne à la *Revue critique d'histoire et de littérature* et à la *Revue universitaire* pendant six ans est en quelques sortes la version formalisée de la pratique que l'on vient d'évoquer. La bibliographie transforme la vision profane de l'activité bibliothéconomique ordinaire – enrichir le fonds à partir des recommandations des professeurs – et rend au bibliothécaire toute sa légitimité pour constituer lui-même la bibliothèque idéale. La recension d'ouvrages donne le modèle d'une pratique qui organise la description du contenu des nouvelles parutions, et favorise l'émergence d'un esprit nouveau.

## LES CRITIQUES DE HERR

### Définition du corpus

D'avril 1888 à mai 1893, Lucien Herr a collaboré à plusieurs revues. En avril 1888, Arthur Chuquet, le germaniste de la rue d'Ulm, le recrute pour faire des recensions d'ouvrages dans sa *Revue critique d'histoire et de littérature*. Il quitte la revue cinq ans plus tard, en mai 1893, après le vif désaccord que l'on sait avec Chuquet.

Depuis janvier 1893, Herr est chargé d'une rubrique analogue à la *Revue universitaire*, fondée par le normalien, docteur ès lettres, Paul Crouzet. Herr soutient ce travail jusqu'en juillet 1894.

Ernest Lavisse l'a recruté entretemps, le 1<sup>er</sup> janvier 1894, comme secrétaire de rédaction cette fois, à la *Revue de Paris*. Aucun article de cette revue ne porte la signature de Herr. Il y restera dix ans, jusqu'au 30 janvier 1904.

L'activité de journaliste de Herr<sup>79</sup> ne s'est pas limitée à ces journaux de recherche scientifique. Il a aussi une intense activité de journaliste politique. Collaborateur, sous le nom de Pierre Breton, au *Parti ouvrier*, l'organe quotidien du parti allémaniste, chroniqueur du « Journal de l'Etranger » à *La Volonté*, quotidien socialiste fondé par Franklin-Bouillon, un jeune journaliste, en 1898, il est également l'un des principaux artisans et un rédacteur attitré de *L'Humanité* de 1904. Pendant un an, il donne régulièrement en page deux des articles sur la politique extérieure.

Des années plus tard, alors qu'il est devenu directeur du Musée pédagogique, il donne au *Journal de psychologie normale et pathologique* une dizaine d'articles de recension d'ouvrages, très courts, entre 1925 et 1926.

On a choisi de limiter notre corpus d'articles aux recensions de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, et de la *Revue universitaire*. Les articles partisans, les commentaires de réunions socialistes ou de politique internationale ne nous intéressent

---

<sup>78</sup> BOURGIN, *op.cit.*, p. 137

<sup>79</sup> Voir à ce sujet l'article de Simone FRAISSE, « Lucien Herr, journaliste 1888-1905 », *Le Mouvement social*, n°92, juillet-septembre 1975

pas directement. Herr lui-même, comme on l'a vu, a choisi de séparer ces deux aspects de sa vie. Les quelques 200 pages dont nous disposons forment ainsi un corpus cohérent et clos, un des seuls qui échappe à la fragmentation herrienne. A ce titre, il constitue en lui-même un objet digne d'étude. De plus, ainsi que Andler le fait remarquer, et tel que l'on peut s'en rendre compte à la lecture simultanée des deux « textes », ou ensembles de textes, les thèmes, le style, sont proches de ce qu'on peut lire dans *Le Progrès et l'Affranchissement*. L'écriture en est d'ailleurs contemporaine. Un va et vient se crée assez naturellement entre les deux textes ; le *Progrès* et les recensions s'éclairent mutuellement, et permettent de préciser encore les contours du projet bibliographique et bibliothécaire.

Que nous révèlent donc ces articles ? D'abord, le dépouillement des textes de critiques permet de se confirmer, « sur pièces » si l'on peut dire, la fabuleuse compétence encyclopédique de Herr, et son étonnante capacité de lecture. Les ouvrages recensés sont écrits en français, en anglais, en allemand, en latin, en grec, en italien ou en russe, sur des thèmes extrêmement nombreux, aussi divers que : l'histoire, qu'elle soit antique ou moderne, byzantine ou occidentale ; la philosophie : allemande ou anglaise ; antique ou contemporaine ; analytique, cartésienne, ou rousseauiste ; la musique ; l'archéologie ; l'épigraphie ; la géographie ; la pédagogie ; la philologie ; l'histoire littéraire ; l'histoire religieuse ; l'économie ; la sociologie.

Le dépouillement systématique de ces articles nous fait mesurer l'immense travail effectué par Herr pour ses lecteurs. Entre janvier et mai 1893, période où sa collaboration aux deux revues se chevauchent, les compte-rendu se multiplient. 49 titres sont recensés pour le seul mois de janvier, 229 entre janvier et mai, très peu de titres se retrouvant d'une revue à l'autre. De juin 1893 à juillet 1894, 208 recensions de la main de Herr sont publiées dans la seule *Revue universitaire*.

Ce qui frappe, c'est aussi la différence de ton entre les deux revues, les recensions n'ayant pas, de l'une à l'autre, le même objectif. Dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, les articles sont souvent plus sévères, parfois franchement cassants. On est d'ailleurs étonné d'une telle liberté de jugement chez un homme si jeune. Herr n'a que 24 ans en 1888, quand commence sa collaboration à la revue. Dans cette revue, entre 10 et 20 articles par semestre s'étendent sur plusieurs pages, sur des ouvrages méticuleusement analysés.

Dans la *Revue universitaire*, les articles sont plus courts, mais plus nombreux. Herr définit lui-même les modalités de sa critique en janvier 1893 :

« Il ne sera fait mention ici ni des manuels scolaires, qui vont d'eux-mêmes à leur public, ni de livres de simple vulgarisation, ni des ouvrages tout à fait mauvais, ni des travaux relatifs à de très petits points d'érudition, dont les intéressés cherchent et savent trouver l'indication dans les périodiques spéciaux. On se propose pour idéal de signaler dans chaque numéro de la *Revue* les plus importants des travaux historiques, philologiques et philosophiques parus au cours du mois précédent. Les titres d'ouvrages seront accompagnés, lorsqu'on le jugera utile, de quelques lignes destinées à en dire sommairement le contenu, et parfois les lacunes »<sup>80</sup>.

Herr se positionne dans une démarche de diffusion du savoir et de conseil, mais aussi d'usage : informer ses lecteurs des nouveautés, de l'avancée de la production scientifique, et trier les « bonnes lectures », c'est à dire à la fois les lectures de haute qualité, et, on le verra, « utilisables », c'est à dire susceptibles d'enrichir un travail scientifique.

---

<sup>80</sup> *Revue universitaire*, janvier 1893, n°6, p. 51

On trouve dans cette déclaration des échos avec la politique d'acquisition décrite plus haut par Vidal de la Blache pour la Bibliothèque de l'Ecole normale, et également avec la lettre de 1905 où Herr exprime ses principes de gestion de la bibliothèque. De plus, les lecteurs visés par ces recensions ne sont ni les scolaires, ni le public habituel de la vulgarisation, fût-elle de bon niveau, ni les érudits très spécialisés. Ce sont donc les élèves de l'Ecole, les étudiants, et les chercheurs. L'activité du bibliographe semble directement orientée vers la bibliothèque de la rue d'Ulm.

## **Le bibliothécaire bibliographe**

Pour confirmer cette intuition de solidarité étroite entre les deux fonctions, on a effectué, pour l'année 1893, une comparaison systématique entre les articles des deux revues, et les titres figurant dans le registre d'acquisitions des archives de la bibliothèque de l'ENS. 1893, on l'a vu, ayant été la période la plus intense de production journalistique de Herr.

Cette confrontation a montré qu'une corrélation bien réelle semble exister entre les recensions et les acquisitions. Environ cent ouvrages achetés en 1893 par la Bibliothèque avaient fait l'objet d'une critique positive de Herr la même année. L'approximation quant au nombre d'ouvrages achetés tient au doute qui subsiste pour certains cas : Herr avait semble-t-il l'habitude d'user des abréviations pour tenir le compte de ses entrées. Les ouvrages d'épigraphie écrits en latin, ou d'histoire écrits en allemands ont souvent des titres très proches les uns des autres : « Inscript. Lat. » pour « Inscriptiones latinae » ou « Gesch. » pour « Geschichte ». La notation en abrégé ajoute à la confusion.

A la lecture des articles, on a cherché à attribuer à chaque ouvrage une valeur correspondant à l'appréciation de Herr : « excellent », « très bon », « bon », « aucune mention », ou « à éviter ». Si ce classement manque de barème objectif, il permet toutefois d'établir que l'immense majorité des livres achetés par la bibliothèque après recension ont reçu une très bonne critique : c'est le cas de 53 d'entre eux (excellente ou très bonne critique) ; 27 ont été jugés « bons », et, pour 20 ouvrages, seule la parution est mentionnée, sans plus de précisions. Aucun n'a de critique négative. Constatons aussi que certains ouvrages, dont Herr reconnaît l'intérêt scientifique, les mérites méthodologiques, la clarté de l'expression, mais pour lesquels il dit clairement son désaccord interprétatif ou idéologique, sont achetés. C'est le cas par exemple de d'un livre allemand de pédagogie, *Deutschlands Höheres Schulwesen im 19 Jahrhundert*, d'un certain Rethwisch, acheté en mai, qui prône une éducation qui suive strictement les principes catholiques. Un argument supplémentaire pour dire que Herr ne tente pas de faire de la bibliothèque de l'Ecole un repaire du socialisme.

Ajoutons enfin qu'il est presque certain que certaines entrées n'apparaissent pas sur le registre, mais entrent par don de la revue, ou des auteurs, après la critique faite par Herr. A partir de 1890 en effet, le registre des acquisitions n'indique plus que les ouvrages entrés dans les collections à titre onéreux, alors que le début du registre (1888) indiquait les documents entrés par dons, d'auteurs ou d'institutions. Les différents volumes de *L'Histoire générale, du IV siècle à nos jours* dont la publication (1892-1901) a été dirigée par Lavis, et à la correction desquels Herr a d'ailleurs activement collaboré<sup>81</sup>, reçoivent une excellente critique lors de leur parution. Ils figurent dans le catalogue topographique, mais sans mention de date d'entrée. Ces recoupements renforcent

<sup>81</sup> Des épreuves corrigées de la main de Herr sont consultables dans le carton LH1 dossier 8 dans le fonds Lucien Herr du Centre d'Histoire de Sciences Po.



l'hypothèse d'une étroite solidarité entre les deux activités. Mais le bénéfice des bonnes lectures ne s'arrête pas pour autant sur les rayonnages de la bibliothèque.

## DEFINITION D'UNE DEMARCHE CRITIQUE

Herr est trop modeste quand il annonce en janvier 1893 que « les titres d'ouvrages seront accompagnés, lorsqu'on le jugera utile, de quelques lignes destinées à en dire sommairement le contenu ». Même dans la *Revue critiques*, les articles parfois substantiels et engageant de véritables discussions polémiques, sur un pied d'égalité avec leurs auteurs. La lecture des textes de recension permet de faire émerger les grandes lignes d'une démarche critique, capables de discriminer entre les bons et les mauvais ouvrages, et recelant des résonances très claires avec les fragments du *Progrès*. D'une certaine manière, la rédaction des articles semble être une application concrète du projet d'esprit critique contenu dans le *Progrès*. Il est donc particulièrement fécond d'en mener une lecture conjointe, pour faire surgir la pensée du bibliothécaire-bibliographe.

### Le développement de l'esprit critique

On s'aperçoit rapidement à la lecture les critères de Herr pour juger qu'un livre est bon ou mauvais. Presque tous reviennent à considérer le sérieux de l'auteur, pour évaluer la fiabilité des informations données ou des thèses défendues. En premier lieu, les coquetteries de style sont souvent relevées et critiquées. Herr se méfie de la préciosité du langage, qui sert souvent à masquer une érudition vaine ou un grand manque de rigueur. L'ironie sévère sanctionne souvent la vacuité dissimulée derrière le « joli », pour reprendre le terme en usage dans *Le Progrès et l'Affranchissement* : « La forme est misérablement plate, et la forme boursouflée et grandiloquente »<sup>82</sup>. Ou encore : « Une remarquable banalité d'esprit s'énonce en un langage insupportablement ambitieux et affecté »<sup>83</sup>.

D'autre part, l'exigence de la précision bibliographique, de la fiabilité des sources, et de leur approche critique, est très élevée chez ce bibliographe professionnel. La rigueur méthodologique des ouvrages est de ce point de vue très souvent vérifiée et analysée :

« Ce qui fait la valeur durable, et en quelques sortes définitive du livre de M. Baeumker, c'est l'usage prudent qui y est fait des textes et de tous les textes. M. B. s'est donné pour tâche de recueillir, de classer, de critiquer, avec une précision qui ne laisse rien à désirer, les renseignements de toute provenance que nous possédons sur les théories de la matière des philosophes anciens... Il n'y a plus à refaire ce qu'il a fait »<sup>84</sup>.

Le relevé des erreurs ou lacunes bibliographiques est fait avec une extrême minutie. Ainsi cette surprenante, mais non pas rare, mention :

« Les références bibliographiques sont excellentes et très exactes (sauf p. 18, n.1 qui n'existe pas) »<sup>85</sup>.

<sup>82</sup> A propos de Bruno WILLE : *Philosophie der Befreiung durch des reine Mittel*, Berlin, 1894, in *Revue universitaire*, juin 1894, n°15, p. 186

<sup>83</sup> A propos de Charles BENOIST, *L'Etat et l'Eglise*, in *Revue critique d'histoire et de littérature*, mars 1893, p. 358

<sup>84</sup> A propos de Clemens BAEUMKER, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, Bonn, 1891, in *Revue critique*, mai 1892, p. 152

<sup>85</sup> A propos de George Adam SMITH, *The historical geography of the Holy land*, London, 1893, in *Revue universitaire*, juin 1894, p. 179



C'est en effet cette inscription dans un univers bibliographique avéré, et vérifiable, qui est un gage de sérieux, de scientificité de l'ouvrage.

Enfin, la méthode d'exposition du texte, et son organisation analytique, sont regardés avec minutie.

« Un recueil de ce genre serait utile s'il était commode. Or, celui de M. T. ne l'est pas. La disposition matérielle de l'ouvrage est d'une complication qui en rend l'usage fort difficile »<sup>86</sup>.

Ce qui est visible ici, c'est le souci de l'usage qui sera fait du livre en question. Les index, glossaires, sommaires, rendent-ils l'ouvrage commode, réellement utilisable ? qu'ils soient composés en vue de l'usage : c'est l'indice que les livres ne sont pas considérés comme entités finies, closes sur elles-mêmes, mais au contraire comme des œuvres ouvertes sur leur propre dépassement, aptes à se prêter, de bonne foi pourrait-on dire, à leur propre critique ou à leur propre enrichissement. Autrement dit, les livres réussis sont ceux qui s'inscrivent dans le processus toujours en marche du Progrès.

## **La critique contextuelle**

Le commentaire de la composition interne des ouvrages est donc un exercice d'esprit critique : il apprend au lecteur à exercer sur ses propres lectures un regard scientifique, pour évaluer la fiabilité de l'auteur. C'est là le premier enseignement du bibliographe.

Le second, qui requiert une formidable compétence encyclopédique propre au bibliothécaire, est celui de la contextualisation. Une manière de formuler la question à laquelle Herr répond dans ses critiques serait : comment ce livre se positionne-t-il dans la bibliographie universelle ? Autrement dit, de quel progrès de la connaissance est-il porteur ?

On se souvient de l'importance revêtue par « l'idée neuve » dans le système herrien, et hégélien, du *Progrès*. C'est le signe de l'affranchissement de la pensée, et de son acheminement vers l'esprit nouveau. C'est donc au repérage de la nouveauté que Herr se livre méthodiquement, dans un grand nombre de ces critiques. C'est un des principaux critères qui vont décider de la qualité d'un livre :

« Le livre de M. P. Souriau est très riche d'idées précises et neuves, présentées avec une méthode singulièrement ingénieuse et claire... Certains chapitres sont tout à fait nouveaux et parfaits »<sup>87</sup>.

« ... Surtout, certains chapitres, celui sur Herder, celui sur Fichte, celui sur Frédéric Schlegel, sont neufs et parfaits »<sup>88</sup>.

Mais pour repérer le nouveau, le progrès accompli, encore faut-il connaître l'ancien, pour mesurer le chemin parcouru. C'est là que l'encyclopédisme de Herr va être si précieux. Le bibliothécaire connaît le contenu de ses livres. Il sait où en est chaque discipline. Il fait ainsi souvent référence à une sorte d'état général des collections d'une bibliothèque universelle :

« Le livre de M. Alfred Weber est la meilleure histoire de la philosophie que nous possédions en langue française »<sup>89</sup>

<sup>86</sup> A propose de TROOST, *Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae fundamentum*, 1892, in *Revue critique*, mai 1892, p. 153

<sup>87</sup> A propos de Paul SOURIAU, *L'esthétique du mouvement*, Paris, Alcan, 1889, in *Revue critique*, septembre 1890, p. 517

<sup>88</sup> A propos de Richard FESTER, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, 1890, in *Revue critique*, janvier 1892, p. 32

<sup>89</sup> A propos de Alfred WEBER, *Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1892, in *Revue critique*, mars 1892, p. 115

Une fois le nouveau identifié, il faut le contextualiser, pour savoir comment il va pouvoir prendre place dans l'édifice collectif du progrès. Car l'idée neuve, on s'en souvient, n'est pas progrès en soi. Centre lumineux du progrès en marche, elle doit agréger et organiser son propre développement dans la bonne direction. Le bibliographe oriente donc la marche du progrès. Il met au jour les ramifications de la pensée en train de s'élaborer et de s'étendre. Pour un livre nouvellement paru, il commence par identifier précisément à quel domaine de la recherche il appartient ; puis il rappelle les interprétations concurrentes qui l'ont précédé ; et, en se gardant prudemment de trancher autoritairement, il donne un conseil, pour l'usage qui pourrait être fait de cet ouvrage, en se prononçant en faveur de l'un des deux, en laissant toutefois au lecteur la possibilité de choisir lui-même.

« Voici une nouvelle édition et un nouveau commentaire des textes coptes du papyrus Bruce, qui intéressent à un si haut point l'histoire du gnosticisme et l'histoire du néo-platonisme de Syrie et d'Égypte. Le malheur, c'est que l'interprétation qu'en donne M. Schmidt diffère assez de celle qu'en a donnée récemment M. Amelineau, et sur des points essentiels, pour embarrasser fort les non-coptisants qui voudront puiser à ces sources... Il est permis de penser que l'abondant commentaire explicatif de M. Schmidt, qui dénote une solide connaissance du gnosticisme, fonde une présomption en sa faveur »<sup>90</sup>.

Cette manière de procéder découpe et classe la production scientifique pour la rendre intelligible. Les recensions ne se contentent pas d'élaborer un catalogue pour faciliter les acquisitions en bibliothèque ; elles organisent l'accès au sens, en faisant dialoguer les ouvrages les uns entre les autres.

Le bibliographe fait aussi œuvre prospective. Son travail d'inventaire et de recension lui permet aussi de signaler les lacunes, pour susciter de nouveaux travaux. Il en appelle ainsi à la communauté intellectuelle :

« Il est incontestable qu'à l'heure qu'il est notre connaissance de la philosophie du moyen-âge ne peut plus progresser que par une association de bonnes volontés nombreuses et agissantes. La description d'ensemble en est aujourd'hui achevée. L'exécution du détail est à peu près toute entière à faire. Nous n'avons aucun des instruments de travail qui seraient nécessaires : les travaux critiques manquent, les attributions restent à examiner, la chronologie des œuvres reste à établir, les éditions elles-mêmes restent à faire ou à refaire. La masse des œuvres encore inconnues, ou à peine explorées, qui dorment dans les bibliothèques, est infinie »<sup>91</sup>.

Cette bibliographie appliquée est la concrétisation du projet contenue dans le *Progrès intellectuel et l'affranchissement*. La bibliographie s'affirme comme la meilleure arme de la critique, et ce au-delà du choix des livres. Car elle est ce qui permet à l'esprit de n'être pas dupe des constructions sociales dressées devant lui, de ne pas les considérer comme des choses naturelles, mais comme des systèmes humains élaborés dans un but de domination. L'analyse systématique de la genèse des faits sociaux permet de les combattre, et, au premier titre, la religion. « Nous avons sous les yeux la genèse complète d'une religion » dit Herr dans *Le Progrès*. En d'autres termes :

« Nous en savons exactement les origines littéraires et philosophiques, les motifs diplomatiques, politiques »<sup>92</sup>.

<sup>90</sup> A propos de Carl SCHMIDT, *Gnostische Schriften in koptischer Sprache*, Leipzig, 1892, in *Revue universitaire*, janvier 1893, p. 57

<sup>91</sup> A propos de Paul CORRENS, *Die dem Boethius faelschlich zugeschriebene*, in *Revue critique*, mai 1892, p. 133

<sup>92</sup> Lucien Herr, *op.cit.*, p. 20

Que faut-il entendre ici sinon que l'on peut reconstituer d'une manière bibliographique, c'est à dire en allant chercher dans les textes qui nous précèdent, ce qui a fait l'état actuel de la religion. Faire ce travail génétique, c'est contextualiser les textes, dévoiler leur véritable statut, et, au besoin, être capable de les dénoncer comme escroquerie. En ce sens, c'est bien dans la bibliothèque que se trouvent les instruments nécessaires à l'affranchissement de l'humanité. Le bibliothécaire assume son rôle au sein de la communauté des intellectuels. Compagnon de route du Progrès humain, il recense, classe, rend disponible et compréhensible la production scientifique déposée dans les livres. Par la bibliographie, il est celui qui rend l'esprit conscient de lui-même, de son passé, de ses progrès, des duperies qu'il a vaincues, et lui indique les nouvelles directions où se développer encore.

## LE CONSEILLER

### Le secrétaire de rédaction

De 1894 à 1904 Lucien Herr est collaborateur à la *Revue de Paris*. Nouvellement fondée par la librairie Calmann-Lévy, la Revue fait appel en 1893 à Ernest Lavisse pour remplacer son directeur scientifique. Celui-ci exige alors un secrétaire de rédaction de choix. Il impose Lucien Herr, dont il a remarqué les comptes-rendus vigoureux dans la *Revue universitaire* et la *Revue critique*. La *Revue de Paris* s'affirme alors comme une concurrente de la conservatrice *Revue des deux Mondes*, dirigée depuis 1893 par Brunetière. La *Revue de Paris* n'est pas révolutionnaire, elle laisse place aux idées neuves et libérales. Elle est toutefois un élément du cercle mondain de la bourgeoisie intellectuelle.

La position de Herr à la bibliothèque de l'Ecole, au contact des jeunes esprits, le désigne tout particulièrement pour reconnaître, parmi les jeunes talents, ceux qui comptent. Informé de tous les travaux en train de naître, son rôle est d'établir un lien entre Ernest Lavisse et les jeunes savants qui allaient bientôt représenter la science française. Cette position permet à Herr de se situer en amont de la production scientifique, pour lui assurer une diffusion dans les cercles intellectuels. Herr publie Renan, les historiens Gabriel Monod et Alphonse Aulard. Il introduit Anatole Le Braz (1859-1925), écrivain et folkloriste de langue bretonne, avec lequel il a entretenu une correspondance assidue<sup>93</sup> au moment où il apprend le breton et s'intéresse aux différences entre les langues celtiques ; Daniel Halévy (1872-1962), historien et politiste, qui deviendra ensuite directeur de collection chez Grasset, membre de l'Académie des sciences morales et politiques ; Emile Mâle (1862-1954), historien, normalien de la même promotion que Herr, ou encore Victor Bérard (1864-1931), normalien lui aussi, spécialiste de la chose grecque et chroniqueur politique, qui donne à la revue des articles sur l'histoire et la situation politique en Angleterre. Herr amène aussi Romain Rolland (1866-1944), alors jeune talent, qui donne à la revue quelques uns de ses premiers drames.

Pour autant, la collaboration n'est pas sans nuages, et Herr, malgré sa force de conviction et l'autorité que lui confère sa situation reconnue par tous au sein de l'Ecole,

<sup>93</sup> Fonds Lucien Herr au Centre d'Histoire de Sciences Po, LH1 Dossier 4

n'a pas toujours le dernier mot. Ainsi, en 1903, il presse un auteur<sup>94</sup> de lui soumettre un article, en l'assurant de la bienveillance de l'équipe dirigeante :

« Mon cher ami, il est très opportun de proposer l'article dont vous parlez, et c'est fait, et Lavissee l'attend, très sympathiquement. Dites-moi quelques temps à l'avance vers quelle date l'article sera prêt, et à quelle date environ il sera opportun qu'il paraisse »<sup>95</sup>.

Quelques temps plus tard pourtant, Herr doit trouver les mots pour prévenir la déception de l'auteur :

« Mon cher ami, les mauvaises nouvelles vont par troupes. J'ai, moi, la bonne fortune d'être celui qui les transmet, et à qui on en veut de les avoir transmises... Lavissee n'est pas content de votre article. Il le trouve flou et mou, abandonné, pas net, pas assez étudié... Cela vous fera de la peine, et j'en ai à vous l'écrire »<sup>96</sup>.

Les désaccords, plus politiques que scientifiques, avaient déjà commencé lors de l'Affaire Dreyfus, dans laquelle Herr est si engagé. On ne trouve nulle trace de l'événement dans la revue. Ce silence, ni Herr ni Lavissee n'ont pu le rompre contre l'avis de la maison Calmann.

Herr aura cherché à faire entendre d'autres voix. Avant des élections générales, Jaurès est invité à s'y exprimer, à côté des autres grands chefs de partis. Pourtant, Herr se heurte au refus de la revue quand il cherche à publier des extraits de l'*Histoire de la Révolution* de Jaurès. Ce grave désaccord déclenche son départ, à la toute fin janvier 1894. Il a à peine le temps d'écrire à Célestin Bouglé une ultime lettre :

« Lorsque l'article sera terminé, envoyez-le ici, à la Revue, à Lavissee lui-même, ou à Victor Bérard. Je quitte la Revue dans huit jours. J'ai engagé ma vie, dix ans durant, dans quelque chose qui pourrait devenir définitivement une impasse. Je suis trop vieux pour continuer de dépenser autant de travail et d'activité à une chose qui est trop démesurément distante de mes idées, de mes préoccupations, de ma manière personnelle d'envisager l'action utile. Je ne veux pas m'épuiser trop longtemps en des besognes qui, somme toute, seraient vaines... Je m'en vais donc, le cœur gros, bien entendu, mais content tout de même que Lavissee m'ait enfin rendu ma liberté »<sup>97</sup>.

## **Le lecteur conseiller**

Malgré cette fin malheureuse, qui, aux dires d'Andler, affecta beaucoup Herr<sup>98</sup>, la participation à la revue aura eu ceci de bénéfique qu'elle aura créé ou renforcé des liens entre Herr et des chercheurs qu'il n'aurait pas eu l'occasion de rencontrer à l'Ecole normale supérieure. Pour certaines collaborations, la revue aura été un tremplin.

C'est le cas de Sébastien Charléty (1867-1945), agrégé d'histoire non normalien, spécialiste du saint-simonisme, qui, après avoir exercé comme professeur de la faculté de Lettres de Lyon devient directeur de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à Tunis. L'abondante correspondance<sup>99</sup> entre Herr et Charléty commence en janvier 1902, et ne se termine qu'en 1926, à la mort de Herr.

<sup>94</sup> L'auteur n'a pas pu être identifié. Les deux lettres en question se trouvent dans le dossier 4 du carton LH3, censé contenir la correspondance avec Célestin Bouglé. Mais le ton, et les informations contenues dans ces lettres ne semblent pas convenir au contenu habituel de la correspondance entre Herr et Bouglé.

<sup>95</sup> Lettre de 1903, LH3 dossier 4

<sup>96</sup> Lettre de 1903, LH3 dossier 4

<sup>97</sup> Lettre du 23 janvier 1904 à Célestin Bouglé, LH3 dossier 4.

<sup>98</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 138

<sup>99</sup> LH3 dossier 1

Tout commence en 1902, quand Herr demande à Charléty le manuscrit de son article, réclamé par Lavis. La fin de cette courte lettre indique que les deux hommes n'ont pas encore noué de relations véritables : Herr assure l'historien qu'il « conserve toujours l'espoir et le désir de faire un jour [sa] connaissance personnelle ».

Quelques années plus tard, les deux hommes semblent devenus des amis. Herr écrit à Charléty de très longues lettres, et le conseille sur la rédaction de son ouvrage sur *L'histoire du saint-simonisme*<sup>100</sup>. Quand Charléty répond à Herr, on sent son admiration et sa gratitude pour l'ampleur et la précision du travail effectué par ce dernier.

« Votre travail m'inspire du respect... Personne ne me lira jamais comme vous m'avez lu »<sup>101</sup>.

Herr en effet lit deux fois le texte qu'on lui soumet : « J'ai terminé, en seconde lecture, votre premier volume »<sup>102</sup>, avant de soumettre, en notes, ses observations :

« J'ai noté, au courant de ma lecture, et à mesure qu'elles s'offraient à moi, toutes les observations que me suggéraient votre texte. Je vous envoie directement tout ce dossier. Vous le jugerez volumineux ».

A voir la minutie extrême avec laquelle Herr s'acquittait de ses recensions, on peut aisément imaginer l'ampleur des observations renvoyées à l'auteur. Qu'on juge aussi de sa rapidité, déjà évoquée à propos des recensions : à peine un mois plus tard, le 30 janvier 1914, un deuxième pli recommandé est envoyé à Charléty :

« J'ai terminé la lecture de votre deuxième volume. Vous recevrez peut-être en même temps que le manuscrit les remarques que j'ai notées au cours de ma lecture »<sup>103</sup>.

L'intérêt de cette correspondance, que l'on peut suivre sur plusieurs années, est de montrer un Herr qui participe pleinement à l'écriture des livres. Si les volumes corrigés ne se trouvent pas dans le fonds Lucien Herr, les lettres résument bien les orientations que ce dernier souhaite voir prendre à l'ouvrage en train de s'élaborer. Ces observations ne sont pas anecdotiques ; elles réclament des parties entières encore manquantes, disent les lacunes de mise en perspective de plusieurs phénomènes, suggèrent des éléments d'interprétation.

« D'une manière générale, ce qui m'a le plus frappé (comme lacune) c'est la brièveté avec laquelle sont indiquées les affaires et l'histoire de l'Europe, durant notre époque. Non seulement le cours de l'histoire française requérant je crois une lumière de l'histoire – tracée à grands traits – des mouvements parallèles, des développements contemporains, des échanges d'influence, du progrès de l'opinion européenne – mais je crois que les affaires extérieures de la France en recevraient des éclaircissements, et apparaîtraient un peu moins sèches et difficiles à suivre ».

S'il n'est pas lui-même l'auteur d'ouvrages scientifiques, Herr participe à mettre en forme une pensée, à la rendre la plus pénétrante, la plus neuve, possible. Il l'incite à défricher les ramifications encore inexplorées du réel. Les encouragements qu'il écrits à Charléty reprennent les mêmes termes, et les mêmes thèmes, que l'on trouvait dans le *Progrès* et dans les critiques :

<sup>100</sup> Sébastien CHARLETY, *Histoire du saint-simonisme*, Hachette, 1931, à partir d'une thèse *Essai sur l'Histoire du saint-simonisme* également publiée par Hachette en 1896.

<sup>101</sup> Lettre du 26 décembre 1913 à Lucien Herr, LH3 dossier 1

<sup>102</sup> Lettre du 23 décembre 1913 à Sébastien Charléty, LH3 dossier 1

<sup>103</sup> Lettre du 30 janvier 1914 à Sébastien Charléty, LH3 dossier 1

« J'aurais voulu pouvoir noter tout ce qui me plaisait, tout ce qui m'apparaissait comme fort, comme neuf, comme lucide, comme excellent..., mais ce n'est pas ce que vous attendez de moi »<sup>104</sup>.

Et, pour le deuxième volume :

« J'ai lu avec un grand intérêt tout ce qu'il y a là, surtout dans les parties économiques et sociales, de nouveauté, de renseignements non encore groupés et mis en lumière, qui mettent en un relief saisissant ce qu'on croyait savoir et qu'on ne savait que vaguement, et qui donnent l'intelligence de ce dont on n'avait qu'une représentation superficielle et inexacte »<sup>105</sup>.

On a dans ce passage le sens et la valeur que Herr donne au « nouveau » dans le champ de l'intellect. On retrouve l'image de l'idée neuve comme « point de tension lumineux » qui réorganise autour de lui la connaissance, et la rend plus claire. Il s'agit en somme de reclasser les informations, que l'on possède peut-être déjà, mais sans vraiment les dominer à cause de leur mauvais agencement. L'idée neuve, c'est aussi une nouvelle manière de classer et d'organiser. Le classement, et l'intelligence du classement, rend les choses intelligibles.

Il serait fécond sans doute de pouvoir mener une étude systématique de génétique intellectuelle sur les conseils de lecture que Lucien Herr a largement dispensés à ses amis. Car il s'agit bien plus que de conseils méthodologiques. La question sous-jacente à laquelle Herr semble répondre n'est pas « comment rendre ce chapitre plus clair ? », mais « comment augmenter la puissance de penser qui se trouve ici à l'œuvre ? ». Andler l'a souligné plusieurs fois : Herr est véritablement coauteur d'un grand nombre d'ouvrages parus au début du siècle, même si sa timidité et sa réserve naturelles, tant de fois évoquées, lui ont fait refuser les hommages publics. Un tel chantier permettrait d'éclairer les modalités si particulières d'une co-écriture scientifique, et nous ferait voir, de l'intérieur, l'esprit en marche du philosophe bibliothécaire.

---

<sup>104</sup> Lettre du 23 décembre 1913 à Sébastien Charléty, LH3 dossier 1

<sup>105</sup> Lettre du 30 janvier 1914 à Sébastien Charléty, LH3 dossier 1



## Lucien médiathécaire ?

---

En 1916, tout en restant bibliothécaire de la rue d'Ulm, Lucien Herr devient directeur du Musée pédagogique. Il y restera jusqu'à sa mort en 1926. Pendant ces dix années, il cumule les deux fonctions, où il a en charge deux bibliothèques de genre tout à fait différents. Si la rue d'Ulm est une bibliothèque de recherche somme toute assez classique, le Musée pédagogique est une institution multiforme, une sorte de laboratoire où une bibliothèque d'un genre nouveau est en train de s'inventer.

### CONTEXTE

#### **Herr, directeur du Musée pédagogique**

En 1916, Jules Coulet, directeur du Musée pédagogique, est nommé recteur de l'Académie de Grenoble. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique (1915-1917) prie alors Ernest Lavisse de pressentir Lucien Herr pour sa succession. Herr a déjà refusé, et refusera encore, de nombreux postes prestigieux, qui lui auraient permis de sortir de la gêne financière décrite par Andler, en améliorant son modeste traitement de 4.000 francs par an de bibliothécaire de l'Ecole<sup>106</sup> : l'Inspection générale des Bibliothèques et Archives, qu'on lui a offerte longtemps avant la guerre ; le poste de conservateur de la Bibliothèque nationale ; celui de la direction de l'Institut de coopération Intellectuelle ; celui enfin de la Bibliothèque de l'Université, pour lequel il est longuement pressenti, et qu'il décline en 1925 après proposition du ministre. Cette lettre, écrite au directeur de l'Ecole qui est alors Gustave Lanson depuis 1919, témoigne de sa détermination :

« J'ai vu le ministre ce matin. C'était bien ce que j'avais pensé. Il m'a fait une proposition ferme. Ma décision était prise, pour des raisons graves devant lesquelles il s'est incliné, mais à contrecœur : tout son édifice m'a-t-il dit était par terre...Il s'est incliné finalement de bonne grâce devant ma fidélité à l'Ecole. Je vous reste donc fidèle, à vous et à ma tâche, et j'en ai une joie sincère<sup>107</sup> ».

Herr accepte pourtant le poste de directeur du Musée pédagogique. Andler souligne que la proximité géographique du Musée, alors situé rue Gay Lussac, rendait possible le cumul des deux fonctions. Herr aurait-il aussi été motivé par la perspective d'un appoint non négligeable ? La guerre, en effet, a entraîné un appauvrissement général, et son deuxième enfant lui est né en 1915.

Il est malaisé de savoir les motifs qui l'ont poussé à accepter, en 1916, un surcroît de travail considérable, qui condamnait pour toujours toute idée de création scientifique. En 1920 par contre, après quatre années de service, la chose est sûre : Herr a pour le Musée pédagogique une véritable vision. Une fois encore, la portée stratégique de l'aventure ne fait pas de doute. A la direction du Musée, Herr occupe une place au centre des débats qui agitent le temps, aussi bien dans le monde de l'éducation, que dans le monde, plus restreint mais tout aussi bouillonnant, des bibliothèques.

---

<sup>106</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 281

<sup>107</sup> Archives Nationales, carton 61 AJ/157



## **Naissance et évolution du Musée pédagogique**

L'idée de constituer en France un « Musée scolaire », ou un « Musée pédagogique » est dans de nombreux esprits depuis le deuxième tiers du 19<sup>ème</sup> siècle. Les programmes qui se succèdent sont vastes, mais un peu confus. Tous ont en commun le projet de constituer un lieu dédié à l'histoire de l'éducation en France, avec une partie musée, rassemblant des objets d'école (tableaux, outils, matériel pédagogique), des manuels, des enquêtes, des livres de référence sur la question, ainsi qu'une sorte d'institut dédié à la recherche et à la comparaison des méthodes d'enseignement dans les différents pays, dans l'optique d'améliorer le système français. L'impulsion décisive est donnée par Jules Simon, ministre de l'Instruction publique en 1871. Une première collection de livres, de tableaux et d'appareils à l'usage des écoles, comprenant en outre les livres et instruments scolaires en usage dans les pays étrangers, est constituée. Les recteurs sont invités à faire relever, dans les bibliothèques publiques placées sous leur autorité, la liste des ouvrages, des monographies locales, des règlements, des statistiques, se rapportant aux écoles primaires. Mais brusquement, tout est abandonné. Le départ du ministre en mai 1873 marque un coup d'arrêt pour l'entreprise.

Cinq ans plus tard, Ferdinand Buisson, qui dirige alors au Ministère de l'Instruction publique le service de la statistique et de l'enseignement primaire, étudie le fonctionnement des musées d'éducation à l'étranger, et propose la création en France d'un musée analogue. Le Musée pédagogique est créé par décret, sous le ministère Ferry, le 13 mai 1879. La disposition essentielle du décret stipule que :

« Il est créé au ministère de l'instruction publique un Musée pédagogique et une Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire, comprenant des collections diverses de matériel scolaire, des documents historiques et statistiques et des livres de classe provenant de la France et de l'étranger »<sup>108</sup>.

Est associée au Musée pédagogique la Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire qui est chargée notamment de la collecte des statistiques scolaires.

Au démarrage, le Musée comprend donc quatre sections : 1° Matériel scolaire ; 2° Appareils d'enseignement ; 3° Bibliothèque centrale (livres pour les maîtres, livres pour les élèves, bibliothèques scolaires, bibliothèques populaires) ; 4° Documents relatifs à l'histoire de l'éducation.

Au cours de son histoire, le Musée pédagogique connaît de nombreuses mutations. Une première période de croissance, jusqu'au début des années 30, voit ses services se multiplier. Le Musée diversifie ses activités pour être présent sur tous les fronts, pour s'adapter à tous les besoins de la communauté éducative en profonde réflexion sur elle-même.

- 1882 : création de la « Bibliothèque circulante », assimilable à un service de prêt à distance.
- 1885 : publication de travaux ou de documents intéressant l'instruction publique, sous le titre de *Mémoires et documents scolaires*. Faute de crédits, la série de publications s'interrompt en 1892.
- 1886 : Ferdinand Buisson souhaite que le Musée soit aussi un centre d'enseignement oral, pour faire connaître au public français l'état des institutions scolaires dans les différents pays d'Europe. On institue finalement des séances de préparation à l'examen du certificat d'aptitude pédagogique (créé en 1886), et à l'examen du professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures.

---

<sup>108</sup> Texte reproduit dans la *Revue pédagogique*, premier semestre 1879

Au temps de Herr, la proximité avec l'Ecole normale supérieure permit d'organiser au Musée des conférences de préparation à l'agrégation.

- 1891 : le Musée devient un lieu d'expositions, permanentes et provisoires. La première exposition permanente, voulue par le Ministre, montre des cahiers d'élèves de toutes les régions de France, pour une année scolaire unique. Cette exposition, sorte de coup d'œil sur la vie scolaire du pays, présente aux visiteurs les programmes et les méthodes de travail des enfants et des maîtres.
- 1896 : Création du Service des Vues et des Projections lumineuses.
- 1903 : par le décret du 31 mars 1903, le Musée pédagogique et la Bibliothèque centrale de l'Enseignement primaire fusionnent avec l'Office d'information et d'études, créé en 1901. Le Musée prend alors le nom de « Musée pédagogique, bibliothèque, office et musée de l'enseignement public ». Le même décret élargit les compétences du Musée, qui s'intéresse désormais à tous les degrés de l'enseignement public (primaire, secondaire, supérieur), et cesse d'être exclusivement au service de l'enseignement primaire.
- 1904 : l'Office se dote du service des « assistants », qui organise des échanges d'assistants, ou de répétiteurs, entre les établissements d'enseignement français et étrangers. Les échanges se font majoritairement avec l'Angleterre, l'Autriche, l'Ecosse, l'Italie ; après guerre, les relations sont lentement renouées avec l'Allemagne, et commencent avec les Etats-Unis.
- 1919 : Service des Vues fixes
- 1920 : Service du Cinématographe de l'Ecole.

A partir des années 30, les crédits d'acquisition diminuent. Le musée déménage rue d'Ulm. Des travaux de réforme aboutissent à la constitution, en 1932, du Centre national de documentation pédagogique, sous l'impulsion duquel la recherche pédagogique progressa dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale.

Après le rattachement du Centre international d'Etudes pédagogiques et du Centre national d'enseignement par correspondance, l'institution prend en 1956 le nom d'Institut pédagogique national (IPN). L'IPN rassemble les collections historiques, et est également un organisme d'information et de documentation au service des enseignants.

En 1970, l'IPN est divisé en deux organismes : l'INRDP (Institut National de la Recherche et de la Documentation Pédagogique), et l'OFRATEME (Office Français des Techniques Modernes d'Education).

En 1976, c'est la naissance de l'INRP (Institut National de Recherche Pédagogique), qui recueille le double héritage, de lieu d'accueil et de développement de la recherche, et de centre de ressources documentaires en éducation.

La scission de 1980 aboutit à la situation que l'on connaît aujourd'hui. Les documents à caractère muséographique, regroupant des livres, des objets, des images, sont attribués au Musée de l'Histoire de l'Education, à Rouen. Les livres et les périodiques sont à la Bibliothèque de l'INRP, installée à Lyon depuis 2005. Enfin, les documents à caractère plus archivistique sont dévolus aux Archives nationales.

## **Le problème des sources**

Paradoxalement, le Musée pédagogique est une institution particulièrement amnésique, et, par malheur, en particulier pour la période (1916-1926) qui nous concerne<sup>109</sup>. Le

<sup>109</sup> Voir à ce sujet Nelly KUNTZMANN, *Des images pour le dire, des mots pour le voir. Prémisses de la culture audiovisuelle, éducation et bibliothèque, 1895-1940*, Mémoire DCB, ENSSIB, 1995, p. 84

court texte de présentation qui ouvre l'inventaire du fonds dans l'état général des fonds des Archives Nationales pointe lui-même l'état très lacunaire de ces archives. Dans cette situation à la fois de foisonnement des activités, et de manque de sources, il est difficile de cerner l'influence qu'aura eue la direction de Herr au Musée. On peut toutefois essayer, à partir de sources restreintes, et du contexte du temps, de restituer les orientations que sa direction aura données à cet établissement multiforme, et les promesses que ce grand vaisseau lui semblent pouvoir tenir.

Comme sources primaires, on dispose de six rapports internes à l'institution. Les documents rédigés de la main de Herr sont : un compte rendu pour 1920, une note datée du 8 mars de la même année qui concerne les Vues sur verre, un compte rendu pour 1924, ainsi qu'une « Note sur le service des Vues et des Films » datée du 31 octobre 1924, et un rapport pour l'exercice 1925. Nous disposons également d'un compte-rendu 1926-1927, signé de Lebrun, le successeur de Herr. Ce dernier rapport offre un intéressant contrepoint aux documents précédents, et permet de préciser le positionnement de Herr.<sup>110</sup> Une lettre de 1920 adressée à Charles Andler nous fournit aussi des éléments précieux. Contre son successeur, partisan d'un recentrement du Musée autour de quelques activités « classiques » (Musée et bibliothèque), Herr défend une conception multiforme de l'institution par « l'extension souhaitable des différents services »<sup>111</sup>. Son désir est de maintenir ensemble les différents services, qui correspondent tous à une fonction différente d'une bibliothèque idéale : livres de référence pour une bibliothèque d'étude (bibliothèque centrale), aspect de conservation (dépôt légal), diffusion élargie par le prêt à distance (bibliothèque circulante), documentation et information (Office), promotion des nouveaux supports (services des Vues et du cinématographe), affirmation du Musée comme chef de file d'une régionalisation d'un nouveau modèle de bibliothèque.

## **Un instrument du progrès social**

La lettre où Herr expose à Andler son programme pour le Musée date du 27 octobre 1920<sup>112</sup>. L'allusion est courte ; s'agit-il d'un réel projet, ou du rêve d'une institution idéale ? Il est difficile de se prononcer. Les détails sont assez précis en tous cas pour fournir un cadre d'analyse, ou du moins des éléments d'interprétation, à son activité de directeur :

« Le grave défaut du Collège de France, tu le sais comme moi, c'est la rupture fatale avec les jeunes gens. Tu te créeras un public, mais il sera d'amateurs, de quelques spécialistes, de badauds et d'étrangers. Sera-ce un champ d'action véritable, – nul ne peut le prévoir. Et ce sont des matières où il faut que l'action utile soit prochaine, immédiate. Le mieux serait qu'un institut de pédagogie, libre de ses mouvements, assez souple et indépendant pour grouper des hommes de toutes classes sociales, et de tous ordres d'enseignement, fût annexé à la Sorbonne, comme un laboratoire d'études pour les réformes et les rénovations nécessaires. Ce serait le germe autour duquel se ferait petit à petit l'organisation de demain... Tout cela serait parfaitement à sa place au Musée pédagogique ».

Herr suggère ici qu'il souhaite une réforme qui abattrait les cloisons entre les différents ordres de l'enseignement, obstacle à toute forme de démocratisation réelle. Le Musée

---

<sup>110</sup> Tous ces documents se trouvent dans le fonds du Musée pédagogique aux Archives nationales, dans le carton 71 AJ 2.

<sup>111</sup> Rapport du 7 mai 1920 adressé à Monsieur le Directeur de l'Enseignement primaire.

<sup>112</sup> Antoinette BLUM, *op. cit.*, lettre 76, p. 183

pédagogique serait un lieu d'étude, de documentation, de diffusion de l'information, pour mener ces réflexions. Celles-ci s'insèrent dans le grand débat des années 20 sur l'Ecole unique, et, plus largement, dans le vaste mouvement de réorganisation de l'enseignement qui débute avec la Troisième République.

Au 19<sup>ème</sup> siècle en effet, la juxtaposition de l'école des notables et de l'école du peuple traduisait une structure sociale aux frontières nettes. La Troisième République enclenche une remise en cause de la distinction tranchée qui existe alors entre les deux ordres d'enseignement, le primaire pour le peuple, et le secondaire pour les élites. Ces deux systèmes ne sont pas des degrés successifs d'un même enseignement. Chaque ordre est un système complet qui se suffit à lui-même. Depuis la loi Guizot de 1833, la « communale », comme on appelle l'école primaire, possède son EPS, pour Ecole primaire supérieure. Cet enseignement intermédiaire, qui dure trois ans, est créé à destination des classes moyennes en train d'émerger. Il prépare à des situations professionnelles intermédiaires, comme maître d'école ou ouvrier spécialisé. Cet EPS est complètement séparé de l'enseignement secondaire, payant, réservé aux élites. Celles-ci ne font pas leurs petites classes à l'école primaire, mais dans les classes élémentaires des lycées, appelées aussi « petit lycée »<sup>113</sup>. La frontière est étanche entre les deux ordres, et ce problème de structure se double d'une querelle pédagogique entre anciens et modernes. L'enseignement du latin est en effet discriminant et interdit tout passage d'un ordre à l'autre : obligatoire dans le secondaire, il n'est enseigné ni dans les écoles primaires, ni dans les EPS<sup>114</sup>.

Ce fonctionnement est aussi peu démocratique que rationnel, puisqu'elle confie des tâches analogues à des organismes différents, et favorise une sélection par l'argent des élites de la République. Le débat, qui se généralise dans l'entre deux guerres, porte à la fois sur l'unification de la scolarité par la substitution des degrés aux ordres, et sur la gratuité généralisée de l'enseignement secondaire. L'Ecole unique est défendue par le parti socialiste et le parti radical. Herr est un farouche partisan de la position la plus radicale, qui estime que tout l'enseignement obligatoire, c'est à dire alors jusqu'à 13 ans, doit être unique et gratuit. L'opposition de plusieurs conceptions inconciliables retardent la concrétisation de ce projet. En 1928, près de 50 ans après les lois Ferry qui imposent l'école primaire gratuite et obligatoire, la gratuité du secondaire est enfin décidée.

C'est dans cette perspective qu'il faut replacer l'action de Herr à la direction du Musée. On verra que sa lettre de 1920 est contemporaine de deux autres documents où il expose différents projets pour les services du Musée. On peut donc faire entrer ces visions en résonance, et penser qu'ils participent d'un même projet global de renouveau, par cet institut si particulier, et par les bibliothèques. Les documents postérieurs (1924-1926), paraissent moins optimistes. Ils ne signent pourtant pas l'échec des visions de Herr.

## VERS UN NOUVEAU MODELE ?

### La Bibliothèque

<sup>113</sup> Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France 1800-1967*, Colin, Paris, 1970, p. 405

<sup>114</sup> Pierre MERLE, *La démocratisation de l'enseignement*, La Découverte, Paris, 2009, p. 16-26

## La Bibliothèque générale

Dès sa création, la bibliothèque se trouve pourvue d'une collection assez considérable, grâce à l'acquisition du fonds Rapet. Inspecteur général honoraire de renseignement primaire, Jean-Jacques Rapet (1805-1882), qui avait consacré cinquante ans de sa vie à réunir une collection de documents sur l'instruction publique et d'ouvrages pédagogiques, décide de se défaire de sa bibliothèque. Jules Ferry fait voter, le 5 juin 1880, une loi qui autorisait l'acquisition de la bibliothèque Rapet par le Musée pédagogique. La collection est constituée d'environ 5.500 titres, et réunit, de manière quasi exhaustive, les publications relatives à l'éducation, spécialement à l'instruction primaire, parues en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre et aux Etats-Unis. Elle comprend en outre une collection unique de revues étrangères.

Hormis ce fonds de nature patrimoniale, la bibliothèque comprend statutairement, dès le décret de fondation du 13 mai 1879, des ouvrages historiques sur l'éducation, des statistiques, des manuels scolaires. Une politique d'achat de manuels scolaires et de livres de pédagogie se met en place presque immédiatement. Les ministres successifs de l'Instruction publique incitent les éditeurs scolaires à donner systématiquement au Musée pédagogique les ouvrages qu'ils publient et une politique d'échanges d'ouvrages est mise en place avec les institutions étrangères homologues du Musée pédagogique. Le fonds s'accroît régulièrement.

Les rapports présents dans les archives du Musée pédagogique nous renseignent sur l'activité de la Bibliothèque centrale en 1920, 1924 et en 1925.

Le rapport de 1920 signale que la lecture sur place est « entièrement publique, sans conditions », contrairement au prêt, réservé aux membres de l'enseignement public, ainsi qu'aux préparandiers des concours. Sans qu'il soit possible d'attribuer avec certitude l'accès libre aux ressources sur place à Herr, on peut tout de même signaler que les premiers statuts de la Bibliothèque du Musée réservent cette consultation aux seuls inscrits qui peuvent également bénéficier du prêt. L'élargissement de l'accès correspondrait à la manière dont Herr gère la bibliothèque de la rue d'Ulm, en laissant les lecteurs circuler librement dans les rayons.

Les chiffres donnés dans ces rapports nous permettent d'esquisser un portrait rapide de la bibliothèque, mais l'état lacunaire des fonds nous empêche de réellement dessiner une évolution. Pour 1920, on a par exemple le chiffre approximatif de volumes conservés à la Bibliothèque (près de 100.000). Quatre ans plus tard, pour l'exercice 1924, le rapport indique « un accroissement de 1650 ouvrages ». Le rapport 1925 ne nous renseigne pas sur le nombre d'acquisitions réalisées.

Le nombre d'inscrits reste sensiblement le même d'une année sur l'autre (1091 en 1924, 1046 en 1925), de même que le nombre de prêts, sur place (de 7.080 à 7.927) ou à domicile (12.030 à 12.274). Un très léger tassement est donc observable pour les prêts à domicile et pour le nombre d'inscrits, une hausse plus significative signalant le succès de la consultation sur place.

L'effort d'interprétation que Herr fait de l'usage des collections pour l'exercice 1924 est plus intéressant. Il dénote une réelle attention portée aux usages et aux lecteurs. Ainsi, en comparant les chiffres des prêts des différents mois de l'année, remarque-t-il des irrégularités, pour les prêts à domicile : ils culminent les mois précédant les examens d'enseignement (mars, avril, mai) et retombent pendant les vacances scolaires. Les prêts pour la consultation sur place sont plus réguliers, moins affectés par les calendriers des examens. Plusieurs usages cohabitent donc à la bibliothèque, qui « répond parfaitement à son but » de préparation aux concours et examens universitaires, et à la consultation sur place.



La grande œuvre de Herr concernant la Bibliothèque est surtout le dépôt légal des manuels scolaires. Il préconise que le dépôt légal des manuels de l'enseignement primaire soit attribué au Musée. Plusieurs rapports ont été rédigés en ce sens<sup>115</sup>. La loi du 19 novembre 1925 institue la bibliothèque centrale de l'Instruction publique comme dépositaire du dépôt légal des manuels scolaires de l'enseignement primaire. Cependant, ce n'est que par un simple accord verbal avec la bibliothèque Sainte-Geneviève que Lucien Herr, quelques jours avant sa mort (28 juin 1926), obtient que les manuels scolaires de l'enseignement secondaire, réglementairement attribués à la bibliothèque Sainte-Geneviève, soient reversés à la bibliothèque centrale de l'Instruction publique : au terme de l'accord, les manuels universitaires sont - et restent encore aujourd'hui - attribués à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

### La Bibliothèque circulante.

Créée en 1882 comme annexe de la Bibliothèque centrale, ce service du Musée pédagogique adresse gratuitement sous forme de colis postal, dans toutes les parties de la France et en Algérie, des livres en prêt pour une durée de deux mois, dans une limite de trois livres à la fois. Ce service s'adresse à quiconque se prépare à un examen pédagogique, sur présentation d'une attestation de l'inspecteur d'académie ou de l'inspecteur primaire. Le prêt peut être renouvelé indéfiniment. Divisée en trois sections, lettres, sciences et pédagogie. Le premier fonds comprend 200 ouvrages, il a atteint 700 en 1920. Sa constitution est ainsi décrite par Herr en 1920 : « des ouvrages généraux et des traités, faisant connaître l'état actuel de la science dans ses principaux domaines – des ouvrages de vulgarisation – et des ouvrages d'un caractère plus spécialement scolaire et pédagogique, destinés à permettre la préparation aux examens supérieurs de l'enseignement primaire ». Il s'agit donc d'ouvrages de concours, mais aussi de traités à destination des maîtres et maîtresses de l'enseignement supérieur « qui ont le désir de s'instruire et s'élever ». Au sein de la bibliothèque centrale, ils sont choisis parmi ceux les plus susceptibles de remplir cette double mission. A partir de 1921, un catalogue spécifique à la circulante est créé.

Herr semble particulièrement attaché à ce service, qui représente la concrétisation d'un idéal social : rendre le savoir accessible à tous. L'idéal diffusionniste dont cette Bibliothèque est porteuse le remplit d'enthousiasme. Le rapport de 1920 fait état du grand chantier de « refonte complète et d'élargissement » de cette « œuvre spéciale », pour laquelle le Musée a reçu une aide matérielle. La bibliothèque circulante est pour Herr la représentante d'un nouveau modèle, la

« première ébauche de la bibliothèque de travail modèle, vivante, souple, tenue constamment à jour, neuve et efficace, qui pourra, après quelques années d'épreuves et de perfection, devenir la bibliothèque-type, et servir d'exemple aux bibliothèques circulantes régionales, aux bibliothèques d'Ecoles normales, et jusqu'à un certain point, aux bibliothèques intercommunales »<sup>116</sup>.

<sup>115</sup> « Les manuels scolaires à l'INRP », *Dossiers ressources en histoire de l'éducation*, <http://www.inrp.fr/vst/Dossiers/Histoire/manuels.htm>. On connaît l'existence de ces rapports, mais ils n'ont pu être retrouvés.

<sup>116</sup> Rapport de 1920

Car des embryons de bibliothèques circulantes existent déjà dans certains départements français, liées en particulier aux bibliothèques scolaires<sup>117</sup>. Herr envisage pour sa propre bibliothèque un rôle pionnier, de tête de réseau pourrait-on dire, si l'on ne craignait d'être anachronique, susceptible de fournir un modèle. La bibliothèque de travail croise la bibliothèque publique dans ses préoccupations les plus contemporaines.

Les rapports de 1924 et 1925 montrent que l'aide matérielle accordée pour développer la bibliothèque n'a pas entièrement porté ses fruits. « Faute de crédits suffisants », le nombre d'exemplaires disponibles pour chaque titre pour la circulante reste en-dessous des besoins, et l'exigence d'actualisation du fonds ne peut-être accomplie. Les mêmes auteurs sont toujours demandés, et la longue durée du prêt rend difficile la rotation des ouvrages empruntés. Pour autant, les chiffres parlent d'eux-mêmes pour attester de la vitalité et du succès de la bibliothèque circulante. On ne connaît pas le nombre d'exemplaires pour ces deux années, mais si on a en tête les 700 ouvrages de 1920, les chiffres sont impressionnants : 4.785 pour 1924, 5.775 pour 1925 pour ce qui concerne les prêts ; soit environ 400 prêts par mois, avec des pics à plus de 700 pour les mois précédant les examens. Le grand nombre de demandes non encore honorées indique que le relais n'est pas encore pris en province, et que la Bibliothèque du Musée demeure la principale pourvoyeuse de documents pour les préparateurs.

## **L'Office de documentation**

### **L'âge d'or de la documentation**

En 1903, le Musée fusionne avec l'Office d'informations et d'études, créé en 1901. Cet office avait pour mission de réunir, classer, répertorier les documents officiels et les autres documents de nature à faire connaître la législation et l'administration de l'instruction publique françaises à l'étranger, et de collecter ces informations à l'étranger pour renseigner le Ministère public. Sa tâche est aussi de diriger des enquêtes sur des questions à l'ordre du jour, et d'en publier les résultats. Le monde de l'enseignement est en effet, à tous les niveaux, en profond renouvellement depuis la défaite la Révolution, puis depuis la défaite de 1870. La réforme de l'université de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle bouleverse profondément le paysage traditionnel. Elle offre aux établissements des ressources élargies, ouvre de nouvelles sections, crée de bourses d'agrégation, transforme les facultés en universités en les dotant de la personnalité civile, favorisant ainsi leur capacité d'innovation. Cela entraîne une hausse des effectifs, une diversification des publics (notamment les femmes et les étrangers), un élargissement du recrutement de l'enseignement supérieur<sup>118</sup>.. De même, les lois Ferry du primaire remplissent les classes, suscitent de nouvelles pratiques et de nouveaux parcours. Un organisme chargé de collecter l'information pour comprendre, mesurer, évaluer, la portée des différentes réformes, et en préparer de nouvelles, apparaît donc indispensable. Cette fusion fait en tous cas du Musée pédagogique un précurseur : on est en effet en plein âge d'or de la documentation.

---

<sup>117</sup> Jean HEBRARD « Les bibliothèques scolaires : l'impossible pari des bibliothèques circulantes », in Dominique VARRY (dir.) : *Histoire des bibliothèques françaises*, tome 3, *Les bibliothèques de la Révolution et du 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Cercle de la la Librairie, 2009, p. 741-745

<sup>118</sup> Christophe CHARLE, Jacques VERGER, *Histoire des universités*, PUF, Paris, 2007, p. 87-98



Une première phase d'innovation, entre 1880 et 1919<sup>119</sup>, voit les activités documentaires se multiplier et s'affirmer. Un double mouvement, dans les idées et dans les pratiques, fait émerger ce nouveau rapport à l'information. D'abord, la prise de conscience dans les milieux professionnels (industries naissantes, entreprises) et dans les institutions (administrations, universités) du besoin en information spécialisée. Les organismes se multiplient pour répondre à ce besoin, selon des modalités diverses : bibliothèques spécialisées, bureaux, offices, centres de documentation. La synthèse entre la bibliothèque du musée et l'Office crée un établissement moderne, dont les services permettent à plusieurs fonctions de se compléter.

Du côté des savants, ensuite : la formidable croissance de l'information scientifique et technique, et l'accélération de la production, entraîne des critiques de la part des scientifiques, qui voient les bibliothèques devenir des réservoirs où s'entassent les livres, sans que les voies d'accès nécessaires à leur contenu ne soient créées<sup>120</sup>. Le problème se pose avec une acuité toute particulière avec les périodiques scientifiques : les livres se font trop lentement pour rester au courant d'une science qui marche très vite. Aussi est-ce dans les périodiques qu'il faut suivre le mouvement : l'enjeu des bibliothèques sera le dépouillement et la mise à jour de l'information immédiate, pour rendre accessible la nouvelle unité scientifique, qui n'est plus la monographie, mais l'article.

Mais la représentation nouvelle de l'information naît réellement entre 1895 et 1914, sous l'impulsion de grandes figures, parmi lesquelles Paul Otlet (1868-1944) est la plus exemplaire. 1895 est l'année de la fondation de l'Institut International de bibliographie, créé à Bruxelles par Otlet et par Henri Lafontaine (1854-1943). Chargé des études théoriques et techniques concernant la coopération bibliographique internationale, le but de cet institut est l'organisation du Répertoire Bibliographique Universel (RBU).

Otlet donne une définition extensive de l'information :

« Nous entendons par le terme général d'informations les données de toute nature, faits, idées, théories nouvelles, qui, parvenus à l'intelligence humaine, constituent des notions, des éclaircissements, des directives, pour la conduite et l'action ; d'autre part, nous entendons par documentation l'ensemble des moyens propres à transmettre, à communiquer, à répandre les informations (livres, périodiques, journaux, circulaires, catalogues, textes et images, documents de toute espèce) »<sup>121</sup>.

C'est la prise de conscience que l'information est l'ensemble de la production intellectuelle mondiale, et qu'elle se diffuse sur des supports multiples. La documentation donc est l'action d'organiser l'information selon les modalités adaptées, pour la communiquer.

## Herr documentaliste

La première fonction du service de l'Office au sein du Musée, c'est donc de se tenir au courant de ce qui se fait hors de France en matière scolaire (législation, administration, programmes, réformes) pour « offrir des éclaircissements » aux administrations française et étrangères et au public. Herr tente donc d'organiser à l'Office un échange de documents entre la France et les pays étrangers, privilégiant ainsi la coopération plus

<sup>119</sup> Bruno DELMAS, « Une fonction nouvelle : genèse et développement des centres de documentation », in Martine POULAIN (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, tome 4 : *Les Bibliothèques au 20<sup>ème</sup> siècle, 1914-1990*, p. 239-261

<sup>120</sup> Sylvie FAYET-SCRIBE, *Histoire de la documentation en France*, , Culture, science et technologie de l'information 1895-1937, CNRS, Paris, 2000, p. 41

<sup>121</sup> « L'information et la documentation au service de l'industrie », *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, mai-juin 1917, p. 517-547, cité par Sylvie FAYET SCRIBE, *op. cit.*, p. 75

que l'achat de documents, qui serait de toutes façons hors de portée des maigres revenus de l'institution. Dans sa première note de mars 1920 remise la commission des Affaires étrangères à la chambre des députés, Herr pointe l'insuffisance des ressources documentaires du Musée, et réclame un versement régulier de la documentation :

« Il serait indispensable que tous les documents touchant de près ou de loin à l'enseignement (statistiques, annuaires, revues, journaux, rapports parlementaires et administratifs) nous fussent donnés régulièrement, en nombre d'exemplaires suffisants pour solliciter utilement un service d'échanges. Nous sommes à cet égard totalement démunis. Lorsqu'il arrive au Ministère anglais de nous demander quelque document officiel, nous sommes hors d'état de lui donner satisfaction ».

Le fonctionnement de ce service est crucial pour accompagner et orienter les recherches que Herr appelle de ses vœux dans la lettre à son ami. La fonction de documentation revêt une importance réellement capitale, puisqu'elle accélère la diffusion des « idées neuves ». « Plus que jamais, dit-il encore, il serait indispensable de suivre au jour le jour tout l'immense mouvement qui porte le monde entier dans la voie de la rénovation sociale de l'enseignement public ».

Mais comment organiser cette information, pour la rendre disponible ? C'est le rôle du service d'enquêtes, chargé du dépouillement des périodiques spécialisés, français et étrangers, auxquels le Musée est abonné, des livres, et des documents officiels. Le service élabore des produits documentaires, destinés à fournir un accès raisonné à cette information : les dossiers documentaires sont tenus à jour quotidiennement, des rapports sont établis sur les questions d'éducation.

Herr a conscience du haut niveau de technicité requise par cette « tâche quotidienne et incessante de lecture, de dépouillement, d'informations, de triage, de critique, et, au besoin, de rédaction et de publication rapide et sûre ». A la fin de son rapport de 1924, il insiste sur le professionnalisme de son personnel « excellent », mais souhaiterait qu'il soit plus nombreux. En effet, l'Office est géré seulement par un archiviste et un archiviste adjoint. Le musée a besoin d'un « personnel instruit et stable », stabilité qui doit être favorisée par un statut reconnu et par un traitement supérieur :

« Il est illusoire, à l'heure présente, de prétendre s'attacher des licenciés pour des postes d'archivistes-adjoint ou de bibliothécaire adjoint, alors que le traitement maximum auquel ils peuvent prétendre est inférieur de 4.500 francs à ce que leur offrirait l'enseignement dans un Collège. Si l'on ne prescrit pas les mesures dont l'urgence saute aux yeux, il y aurait lieu de prévoir, à brève échéance, que le Musée serait déserté par ses fonctionnaires et qu'un recrutement convenable serait à tout jamais une impossibilité ».

Il aura gain de cause, puisque la loi de finances du 13 juillet 1925 décide l'assimilation du personnel du Musée Pédagogique au personnel de l'Administration centrale.

## **Le Service des Vues et des Films**

Le Service des Vues et des Films naît en 1920 : dès sa création, le Service du Cinématographe de l'école est confié au Service des Vues fixes et des Projections lumineuses, qui existe au Musée depuis 1896. Ce service regroupe donc les collections audiovisuelles du Musée. L'originalité et la modernité de ce service tient bien sûr au fait qu'il s'occupe de supports encore peu développés en France, et surtout sur l'importance donnée à la diffusion de ces plaques et bobines. Les collections sont constituées, et conservées, en vue du prêt. Ce parti répond tout à fait aux missions du Musée, créé pour favoriser les initiatives pédagogiques nouvelles et être un « organe vivant de

l'instruction primaire, un instrument d'action et de progrès »<sup>122</sup>. Le dynamisme de l'institution a très largement contribué à développer la connaissance et l'usage de ces nouveaux supports dans le réseau complexe des œuvres pédagogiques (éducation populaire et écoles de tout le territoire).

## Le Service des Vues sur verre

La création de ce service est initiative ministérielle, qui souhaite encourager le développement de l'éducation populaire. Celle-ci rencontre un très grand succès dans le dernier tiers du 19<sup>ème</sup> siècle. L'action conjuguée de l'état et de multiples initiatives privées (sociétés d'instruction populaire, élus, enseignants, philanthropes) offre aux adolescents et aux adultes un complément d'éducation. En 1894, l'Etat décide de donner à ces cours une impulsion nouvelle. Un rapport est rédigé<sup>123</sup>, qui dessine un panorama de la situation de cet enseignement en France, et recommande de constituer une commission chargée d'examiner les moyens de mettre à disposition des sociétés d'instruction populaires les appareils de projections lumineuses et les collections de vues photographiques pouvant servir aux conférences populaires. Les projections lumineuses assurent en effet un grand succès à ces cours grâce à la nouveauté qu'elles représentent. Par une circulaire du 11 novembre 1896, le ministre incite les responsables locaux à redoubler d'efforts pour stimuler le développement de cours d'adultes, et les invite à avoir recours au Musée pédagogique auquel il vient de confier le service du prêt et de la diffusion sur l'ensemble du territoire des vues sur verre<sup>124</sup>. La « clientèle » de ces vues, comme Herr l'appelle dans ses rapports, ne tarde pas à se diversifier : les instituteurs font rapidement appel au Musée pour les utiliser en classe ; pendant la guerre, le Musée fournit également l'armée française, qui organise des séances éducatives dans les centres sanitaires, les hôpitaux, les foyers de soldat, et les centres d'instruction militaire.

La première collection est constituée par des dons de trois sociétés particulièrement actives dans le domaine des conférences populaires : la Ligue de l'Enseignement, la Société havraise d'enseignement par l'aspect, et la Société nationale d'enseignement populaire. Herr indique dans son rapport de 1924 qu'une collection de 11.000 vues, don du Ministère, est venue s'ajouter à ce premier fonds. Le développement du fonds n'est pas réellement précisé dans les rapports. Son principe minimal est d'obéir à une représentation encyclopédique de la connaissance. Mais la collection bénéficie aussi d'opportunités rencontrées, ou suscitées. Le rapport de 1924 fait état de deux fonds importants, bénéfice, si l'on peut dire, de la guerre, ont été recueillis par le Musée. A titre gracieux ou onéreux ? le rapport ne le dit pas. Il s'agit en tous cas d'un « bon nombre de clichés établis par la section photographique de l'armée et par le service de la propagande », ainsi que d'un « stock considérable de très beaux clichés liquidés par les services américains » (YMCA).

Le Musée organise le traitement documentaire de ces collections. Une commission spéciale des Vues est créée dès 1896. Avec l'appui du personnel des Vues (10 personnes en 1924, ce qui en fait le plus gros service du Musée), qui répertorie, conditionne, exécute le traitement physique des envois, elle sert choisir les sujets et à désigner les auteurs compétents pour la rédaction des notices.

<sup>122</sup> Jules STEEG, « Le Musée pédagogique », *Revue pédagogique*, 2<sup>ème</sup> semestre 1896, p. 42

<sup>123</sup> Edouard PETIT, « Cours d'adolescents et d'adultes. Les œuvres complémentaires de l'école, l'éducation populaire en 1895-1896, rapport adressé au ministre de l'Instruction publique », *Revue pédagogique*, 2<sup>ème</sup> semestre 1896, p. 104 et suivantes ;

<sup>124</sup> Armelle SENTILHES, « L'audiovisuel au service de l'enseignement : Projections lumineuses et cinéma scolaire, 1880-1940 », *La Gazette des Archives*, 2<sup>ème</sup> trimestre 1996, n°173, p. 165-183.

Un travail méthodique est en effet effectué sur les Vues lors de leur entrée dans les collections. Rangées par 20 ou 30 dans des boîtes spécialement prévues pour le transport, elles constituent ainsi des séries, disponibles le plus souvent en dix exemplaires (pour 1924 au moins). Elles sont réparties par sujet, ou par collection, qui sont au nombre de 1600. Le Musée comptabilise en 1924 environ 200.000 clichés, contre 32.600 en 1897. Le catalogue des vues est divisé en rubriques, organisées pour une représentation encyclopédique du savoir :

« Série A : Histoire, Beaux-arts et Littérature (240 sujets représentant 3.315 boîtes) ;

Série B : Géographie, Voyages (245 sujets représentant 2.395 boîtes) ;

Série C : Sciences (358 sujets représentant 3770 boîtes) ;

Série D : Sciences sociales

Série E : Expositions »<sup>125</sup>

En Sciences, on trouvera par exemple des séries sur : Pasteur. Les microbes. La céramique. Le lait. En Sciences sociales : La prévoyance et la mutualité. Colonies de vacances. L'assistance publique à Paris sous l'Ancien Régime. En « Histoire, Beaux-arts, Littérature » : Une visite aux Archives nationales. Les Etats généraux et la Constituante. Le Musée de Cluny.

Le catalogue est envoyé gratuitement aux membres de l'enseignement ou aux personnes qualifiées qui en font la demande. De même, grâce à un accord passé avec le Ministère des Postes, les vues sont elles aussi expédiées gratuitement.

Les notices, livrets d'une vingtaine de pages qui comportent, après une présentation générale du sujet, le commentaire de chacune des Vues, accompagnent les boîtes. Elles sont fournies au conférencier ou à l'instituteur emprunteur. Leur élaboration répond à la demande de nombreux conférenciers qui se plaignaient de l'insuffisance des indications portées sur les vues. Elles sont un outil pédagogique précieux pour l'élaboration du cours.

Les recherches de Nelly Kuntzmann ont permis d'identifier assez précisément ces auteurs. 236 contributeurs ont rédigé les 653 notices publiées entre 1898 et 1925. Ce sont le plus souvent des spécialistes des sujets traités, non des éducateurs ou des bibliothécaires. Ces derniers sont bien sûr représentés, mais dans une moindre mesure. Le gros des effectifs se composent : d'enseignants, recrutés à tous les niveaux, de l'instituteur au professeur de l'enseignement supérieur ; d'ingénieurs ; de militaires, en particulier des gradés qui ont aussi la compétence de géographes ; de médecins, pour ce qui touche à l'anatomie, l'hygiène, la santé<sup>126</sup>.

Cependant, l'enrichissement des collections se fait aussi selon les opportunités rencontrées, ou suscitées.

Nelly Kuntzmann a montré qu'une période d'intense activité marque le rythme de la production des vues entre 1898 et 1909, suivie d'une décrue brutale de la production de notices<sup>127</sup>. Imputable dans un premier temps à la guerre, le ralentissement de l'activité ne cesse pas cependant à partir de 1918. Et même, pour les années 1921-1922, aucune nouvelle vue sur verre n'a été réalisée. Nelly Kuntzmann ne donne pas dans ce document d'explication à ce phénomène. Herr n'en fait pas mention non plus dans ses

<sup>125</sup> Rapport de 1925

<sup>126</sup> Nelly KUNTZMANN, *op.cit.*, p. 44

<sup>127</sup> Nelly KUNTZMANN, *op. cit.*, p. 48

rapports. Cependant, à la lecture de ces rapports, on peut faire l'hypothèse que « l'aggravation du prix de revient, la cherté du verre et des impressions », que Herr déplore puisqu'elle « nous oppose des limites étroites et gêne tristement notre action » est peut-être responsable de cet abandon. De même, 1920 est l'année de la création au Musée du Cinématographe de l'Ecole : on peut imaginer que cette nouvelle activité accapare une partie des ressources du service.

Quoiqu'il en soit, le succès des Vues sur verre est très important pendant une vingtaine d'années. L'augmentation des prêts est constante d'année en année jusqu'au début de la guerre : 8.859 prêts pour l'exercice 1896-1897, 22.630 deux ans après seulement (1898-1899), 31.915 en 1903-1904, 36.312 pour 1913-1914. L'activité du service décroît naturellement pendant la guerre, comme Herr l'indique dans ses rapports. A partir des années 1920, Herr se félicite de la reprise de l'activité du service. Cependant, un graphique publié par le Service des Vues en 1929<sup>128</sup>, détaillant le nombre d'envois de vues et de films effectués par le Musée entre 1896 et 1928, montre une lente reprise à partir de 1918. Le nombre de prêts augmente jusqu'en 1926, mais sans jamais retrouver son niveau d'avant guerre. Herr fournit lui-même, indirectement, l'explication : faute de crédits suffisants, le fonds de vues n'a pu être « enrichi et renouvelé » comme il le nécessiterait. « Resterait à créer des séries nouvelles, à refaire les séries anciennes et mal venues, à rajeunir les séries démodées ou périmées », au risque que cet instrument de premier ordre « ne perde vite son efficacité et sa valeur »<sup>129</sup>. Le service reste cependant dynamique. Le graphique montre un facteur nouveau à partir de 1920 : l'apparition de la collection de films au Musée. Le nombre de prêts est en constante augmentation jusqu'en 1928, jusqu'à rattraper, puis dépasser les envois de Vues. Au cours de l'exercice 1927-1928, près de 44.000 films sont prêtés, contre seulement 32.000 vues. Les films s'affirment donc comme un concurrent véritable aux Vues sur verre.

## Le Cinématographe de l'Ecole

L'idée d'utiliser le cinéma à des fins d'enseignement est née avant la Grande Guerre. Dans les années 1910, quelques précurseurs commencent à faire des recommandations pour créer des organismes de conservation et de diffusion des films pédagogiques. Léon Riotor (1865-1946), vice-président du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine, exprime en 1912 le souhait d'une création d'une cinémathèque d'enseignement qui desservirait les écoles de Paris<sup>130</sup>. C'est en 1915 que l'initiative devient gouvernementale. Convaincu peut-être par le succès remporté dans les classes par les Vues sur verre, et prévoyant surtout l'immense effort que devra accomplir l'école publique au lendemain de la guerre, le Ministère institue le 23 mars 1916, en pleine guerre, une commission extra-parlementaire dite du Cinématographe de l'Ecole, chargée de rechercher les meilleurs moyens de généraliser l'utilisation du cinématographe dans les différentes branches de l'enseignement. Dans son rapport au Président de la République, le Ministre exposait avec netteté les raisons qui justifiaient cette commission et indiquait quel devait être son rôle.

<sup>128</sup> Ce graphique est reproduit dans l'article de Armelle SENTILHES, *op.cit.*

<sup>129</sup> Rapport du 7 mai 1920

<sup>130</sup> Cité par Christophe GAUTHIER, *A l'école de la mémoire, La constitution d'un réseau de cinémathèques en milieu scolaire 1899- 1928*, Mémoire DCB, ENSSIB, 1997, p. 33



« Au lendemain de La Guerre, l'Ecole nationale aura à accomplir une œuvre plus importante que par le passé. Il lui appartiendra de hâter et d'accroître le développement intellectuel et moral du pays »<sup>131</sup>.

Le rapport Bessou qui fait connaître le résultat des travaux de la commission est rendu en 1920. Il affirme la nécessité de généraliser l'assistance de l'enseignement par le cinématographe, dans des disciplines qui doivent embrasser la plupart des champs du savoir, biologie, physique, histoire, géographie... Il préconise en outre l'octroi de crédits exceptionnels destinés à soutenir l'acquisition d'appareils de projection dans les écoles de France.

C'est, semble-t-il, à l'initiative de Lucien Herr, que le Ministère décide de créer au Musée le Service du Cinématographe de l'Ecole. C'est ce qu'indique le rapport de 1926-1927 de son successeur ; ses propres rapports ultérieurs laissent penser qu'il aurait rédigé des notes en ce sens à destination du ministre, arguant de la compétence déjà grande du personnel du Service des Vues dans la conservation des images. Et, de fait, le nouveau service se développe très rapidement. Il est chargé de constituer un fonds de films et de copies destinées à être prêtées. Le graphique de 1929 nous renseigne sur l'augmentation rapide des prêts de films : 3.521 pour l'année de sa mise en service, près de 20.000 deux ans plus tard, 44.000 pour l'exercice 1927-1928. Ces chiffres attestent de sa vitalité et, on l'a dit, de la concurrence directe qu'il exerce à l'encontre des Vues.

Le succès du Musée est encore plus visible quand on ramène le chiffre des prêts au nombre de films possédés. La notice sur le Service des Vues de 1924 indique 2.182 films pour cette année là. Les rapports de Herr sont rédigés par année civile, alors que le graphique tient compte des années scolaires. On peut tout de même établir la comparaison : le graphique témoigne de 22.345 prêts pour l'exercice 1923-1924, 25.481 pour 1924-1925. Soit une moyenne légèrement supérieure à 10 prêts par films. Dans le même document, Herr ajoute :

« Si l'on tient compte que bon nombre de ces films et de ces séries de vues servent plusieurs fois dans un même établissement ou dans une circonscription scolaire avant d'être rendus, on peut aisément se rendre compte du développement constant de ce service ».

Le succès est immense. Comme pour les Vues, le prêt est gratuit grâce à la franchise postale. Le Musée est le seul établissement à offrir gratuitement ces films pédagogiques spécialisés. Le cinéma scolaire sort de l'école : de nombreuses séances extrascolaires, ou postscolaires, sont organisées par les instituteurs, dans les classes ou à la salle des fêtes, où sont conviés les membres des associations amicales, les parents, les amis de l'école. Certains directeurs d'établissements surent même élaborer de véritables séances alternatives au système commercial à l'occasion de séances hebdomadaires les jeudis, les samedis ou les dimanches<sup>132</sup>. Même si la dimension pédagogique n'est pas absente de ces séances, les pionniers du cinéma éducateur commencent à s'inquiéter de ce qu'ils voient comme une déviance vers le spectacle et le divertissement. On craint la confusion entre le cinéma scolaire et le spectacle.

Cependant, à partir de 1925 les plaintes des instituteurs se multiplient. Les bobines se dégradent, en raison de leur surexploitation, et de l'utilisation d'un matériel mal adapté. Herr est bien conscient de ce problème, qui ne peut être réglé, faute de moyens, par l'achat de nouveaux films. Les pouvoirs publics tentent d'enrayer cette usure en adaptant les critères d'obtention de subvention pour l'achat d'appareils de diffusion. La correspondance entre le Ministre de l'Agriculture, dont le ministère possède également

<sup>131</sup> Ces éléments sont indiqués en introduction de la publication du Rapport Bessou, *Rapport général sur l'emploi du cinématographe dans les différentes branches de l'enseignement*, reproduit dans la *Revue pédagogique*, premier trimestre 1920

<sup>132</sup> Christophe GAUTHIER, *op.cit.*, p.43

une cinémathèque spécialisée, et le Ministre de l'Instruction publique, reproduite dans la *Revue pédagogique*, en atteste :

« En présence de cette situation, j'ai pensé qu'il serait désormais possible de réduire sensiblement les risques de détérioration des films en rendant désormais obligatoire l'emploi d'appareils de fonctionnement irréprochable et en n'accordant de subventions qu'aux modèles agréés par nos deux administrations »<sup>133</sup>.

Depuis 1921 en effet, les écoles qui en faisaient la demande pouvaient être remboursées de tout ou partie des frais engagés dans l'équipement en projecteurs. Mais les écoles sont le plus souvent équipées en appareils recevant des bobines de 9,5mm, alors que le Musée ne fournit que des films de 17,5mm. Une harmonisation est donc engagée à partir de 1927. La commission du cinématographe est la référence pour le conseil technique.

Herr fera jouer au Cinématographe son rôle de pionnier. Dès sa note de 1920, il exprime son souhait de la régionalisation, à la fois pour soulager le Musée, mais surtout pour mieux desservir les écoles en province, et pour diffuser le plus efficacement les nouvelles méthodes d'apprentissage. Il en sera l'artisan. L'enthousiasme suscité par le film provoque de nombreuses initiatives, d'autant plus que le Musée pédagogique ne peut satisfaire à toutes les demandes. Les municipalités, conseils généraux, associations, contribuent par leurs subventions et leurs dons à la mise en place du cinéma à l'école. Des « filmathèques » scolaires voient le jour dans certains départements, comme à Lyon, où une filmathèque de plus de 700 films fonctionne dès 1922 sous la responsabilité d'un agent qui apprend aux instituteurs le maniement des appareils. Son activité s'étend sur quatre départements : Rhône, Isère, Loire, Ain. Mais cet organisme doit compléter par la location des films à titre onéreux les subventions qu'il reçoit du Ministère de l'Instruction publique. C'est en 1926, par la circulaire du 2 janvier, que le service des films décentralise ses prêts en organisant des dépôts départementaux ou régionaux, sous la responsabilité des recteurs et des inspecteurs d'académie. Cette fois, la gratuité du prêt et la franchise du port sont assurés. Au début des années 30, le cinéma éducateur a bien pénétré le territoire. Le sous-directeur du musée pédagogique, Lebrun, estime à 10.000 le nombre de projecteurs en circulation du fait du Musée pédagogique<sup>134</sup>.

Mais malgré ces nombreux relais, le Musée ne parvient pas à satisfaire le dixième des demandes. Ses collections se dégradent de plus en plus et deviennent obsolètes : le Musée manque par exemple l'adaptation au cinéma parlant. Globalement, à partir du milieu de la décennie, l'intérêt pour le cinéma éducatif se ralentit sensiblement. La cherté de la production des films scolaires et leur absence de rentabilité est aggravée par l'éclatement des formats, et le caractère inflammable du support, qui le rend peu sûr. Les tentatives pour donner une cohérence au réseau de distribution des films d'enseignement est un échec. La validité pédagogique des films commence même à être remise en cause<sup>135</sup>.

A propos du Musée pédagogique, Nelly Kuntzmann<sup>136</sup> se demandait déjà si l'on pouvait considérer cette institution comme une médiathèque avant l'heure. Il est vrai que du temps de Herr, le musée semble avoir été le lieu idéal de la cohabitation des fonctions traditionnelles des bibliothèques, et des nouveaux services en train de s'inventer : le Musée favorise l'accès le plus large possible aux documents, aussi bien sur place qu'à

<sup>133</sup> Lettre du 14 avril 1927 de M. le Ministre de l'Agriculture à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique (direction de l'Enseignement primaire) concernant les films prêtés dans les écoles, in *La Revue pédagogique*, deuxième trimestre 1927.

<sup>134</sup> Christophe GAUTHIER, *op.cit.*, p. 50

<sup>135</sup> Armelle SENTILHES, *op.cit.*, p. 178

<sup>136</sup> Nelly KUNTZMANN, *op.cit.*, p. 41



distance, s'ouvre très largement à de nouveaux supports et endosse même un rôle de tête de réseau à cet égard, il promet la gratuité de tous ses prêts, se dote d'un personnel qualifié, et cherche à atteindre un « clientèle » très large parmi le public scolaire et post-scolaire. Le militantisme diffusionniste de Herr qui rêve d'un institut permettant un accès démocratique à l'instruction va dans ce sens.

Pourtant, le Musée pédagogique ne se définit pas lui-même comme une bibliothèque publique. Son public et ses collections sont spécialisés, et, même si les séances du cinématographe s'étendent hors de l'école par la volonté de certains instituteurs, la mission première du Musée est l'instruction. C'est la raison pour laquelle d'ailleurs il bénéficie de temps d'attentions de la part du Ministère. De plus, il n'est fait nulle part mention d'un volontarisme quelconque qui vise à améliorer l'image d'un établissement culturel, qu'il s'agirait de « dépoussiérer », et de rendre plus attractif. Ces problématiques sont historiquement circonscrites aux années d'après-guerre, et même aux années 70, quand un vaste mouvement de modernisation fait évoluer le modèle des bibliothèques françaises. Le terme même de « médiathèque » a un contenu de « marketing », ou en tous cas de communication qui n'a pas lieu d'être à l'époque de Herr.

Il n'en demeure pas moins que le grand vaisseau dont Herr tient la barre pendant 10 ans est réellement un établissement hors normes, qui ressemble au vœu démocratique que Herr avait fait pour lui en 1920, et qui contient en germe un nouveau modèle. Avant que le service phare des Vues et Films ne décline inexorablement, l'exercice de sa direction aura été en quelques sortes l'apogée du projet Musée pédagogique : un laboratoire pionnier en train d'inventer une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre.





## Conclusion

---

Au tournant du siècle, Lucien Herr est la cheville ouvrière d'une révolution dans le monde des idées et de l'information. Du côté de la production des idées comme du côté de leur diffusion, il sera un représentant à la fois exemplaire et atypique des nouveaux modèles en train de se mettre en place.

Du côté de la production des idées tout d'abord : il est l'artisan de la nouvelle catégorie en train de se constituer pendant l'Affaire Dreyfus : les intellectuels. C'est dans l'affrontement entre des valeurs conservatrices et militaristes d'une part, un idéal de justice et de vérité d'autre part, que cette force sociale émerge tout à coup sur la scène publique. C'est la thèse de l'ouvrage fondateur de Pascal Ory et de Jean-François Sirinelli dans leur histoire des *Intellectuels en France, De l'Affaire Dreyfus à nos jours* : à la fin du 19<sup>ème</sup>, les intellectuels modernes font peau neuve en entrant dans le siècle. Pour ces deux auteurs, est intellectuel « cet homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie. Il s'agit d'un statut, transcendé par une volonté individuelle, tourné vers un usage collectif »<sup>137</sup>. L'Affaire Dreyfus est le moment de son émergence comme personnage social.

Herr est le type exemplaire de cette définition performative et si historiquement circonscrite : toujours il lutte contre un modèle obsolète d'érudition élégante pour défendre une conception utile de l'intelligence tournée vers le progrès collectif. Il sera celui qui constituera la première liste des pétitionnaires pour exiger la révision du procès du capitaine ; qui mettra sur pied l'armée des dreyfusards normaliens et universitaires ; qui prendra publiquement la plume contre Barrès pour reprendre fièrement à son compte, au nom de tous les autres, le qualificatif d'intellectuels : qui donnera en somme à cette nouvelle catégorie la légitimité de sa propre existence.

Il est frappant pourtant de voir combien le livre de Ory et de Sirinelli est tout à la fois prolixe et très allusif sur le cas Lucien Herr : s'il est reconnu comme personnage clé, et même comme chef de file de cette émergence, sa participation n'est que brièvement mentionnée au détour d'une phrase, qui concerne souvent un autre que lui. C'est que les interventions publiques, et les productions propres du bibliothécaire ont été très limitées. Il est moins celui qui défend une idée sur la scène publique que celui qui, dans l'ombre, lui donnera sa force, sa consistance, sa légitimité. Le bibliothécaire est en quelques sortes un intellectuel de l'ombre.

Simultanément, de nouveaux modèles de diffusion de l'information se constituent, pour devenir plus souples, plus divers, plus adaptés à la démocratisation de la pensée, et à l'alphabétisation qui se développe. On se situe là du côté technique de cet élargissement considérable du savoir commun. Ici encore, on sait que Herr est à la pointe du mouvement, qu'il tente de réaliser une synthèse encore inconnue de toutes les potentialités de la documentation, et d'en généraliser les nouvelles pratiques. La diffusion sous toutes ses formes est au cœur de sa pratique bibliothécaire. Avec un temps d'avance, il est un bibliothécaire, et un bibliographe de son temps. Même si aucune trace directe ne permet de restituer ses conceptions et ses possibles prises de position dans les débats qui agitent alors la profession.

Il y a chez Herr une tension irrésolue entre les différentes missions sociales qu'il s'est assignées : une omniprésence sur tous les fronts et un effacement perpétuel des traces de son action. C'est la contrepartie de son engagement bibliothécaire, qui exigea qu'il

---

<sup>137</sup> Pascal ORY et Jean-François SIRINELLI, *Les Intellectuels, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Perrin, Paris, 2004, p. 15

devînt lui-même une encyclopédie vivante pour accomplir cette tâche colossale : constituer la bibliothèque idéale pour faire progresser la connaissance collective. Paradoxalement, il y a chez Herr un idéalisme certain, bien qu'il ait été toute sa vie un farouche partisan du positivisme et du rationalisme. Cet idéalisme, c'est la fidélité aux grands principes qu'il a choisis un jour et desquels il ne s'est pas écarté. Dans la fameuse lettre de 1905 à Charles Andler, ne déclare-t-il pas :

« J'ai fait ce que j'ai pu pour fonder en raison le plus que j'ai pu mon système personnel de sentiments et de pensées ».

Fonder en raison : c'est à dire ne rien faire en vain, qui ne corresponde à un plan conscient et rationnel ; vivre un destin philosophique, en l'occurrence un destin hégélien, qui exige que l'individu cède devant la marche de l'Esprit commun. C'est cette interprétation philosophique, et non les motifs psychologiques qui ont parfois été évoqués pour expliquer le retrait de Herr et son renoncement à une brillante carrière universitaire, qui rend raison du parcours à la fois si obscur et si central du bibliothécaire. Herr aurait été un intellectuel « complet » pour qui les idées et la vie sont indissociables, et qui exerce sur soi-même une discipline pour mettre en conformité ses actions avec le système d'interprétation du monde qu'il croit juste. Andler lui-même explique ainsi le fait étonnant que Herr, malgré sa grande connaissance des enjeux et des rapports de forces internationaux, n'ait pas prévu la guerre avec l'Allemagne : pour mieux prévoir la guerre, il aurait fallu ne pas faire de constructions idéologiques hégéliennes, ne pas croire autant que la raison travaille d'elle-même dans les choses<sup>138</sup>. C'est cet « extrémisme » intellectuel sans doute, cette « pureté morale » si souvent évoquée et qui le fit modeste jusqu'à négliger de laisser quoi que ce soit après lui, qui auront concouru à donner à cette personnalité, à ce personnage plutôt, une étoffe légendaire. Près de 70 ans après la fameuse lettre de 1905, lors de sa leçon terminale de 1973 au Collège de France, le germaniste Robert Minder rendait hommage à Herr en résumant de manière frappante et théâtrale la tragédie bibliothécaire :

« Dévoreur de livres, Barbe Bleue à sa manière, volant d'une maîtresse à l'autre : mais n'ouvrez les placards : les squelettes des ouvrages non écrits y gisent »<sup>139</sup>.

---

<sup>138</sup> Charles ANDLER, *op.cit.*, p. 251

<sup>139</sup> Leçon terminale du 19 mai 1973, « Etudes de civilisation germanique : Réflexions et perspectives », Chaire de langues et littératures d'origine germanique, *Collège de France*, p. 23, cité par Antoinette BLUM, *op.cit.*, p. 31

## **Sources**

### **Centre d'Histoire de Sciences Po – Archives Lucien Herr**

Ce fonds a été constitué grâce au don de Madame Lucien Herr à la Fondation nationale des sciences politiques en 1978. Les archives ont été triées et classées en dix cartons. Les six premiers (LH1 à LH6) contiennent les papiers de Lucien Herr, de la correspondance, des manuscrits, des notes. Trois cartons (LH7 à LH10) contiennent des documents rassemblés par Madame Lucien Herr depuis la mort de son mari (1926) jusqu'en 1979. On y trouve beaucoup d'articles, des condoléances, de la correspondance, et des papiers sur les cérémonies à la mémoire de Lucien Herr. Un carton d'iconographie (LH11) complète le fonds.

Ce fonds est le plus riche et le plus complet que nous avons pu consulter.

- LH1 : Vie de Lucien Herr
- LH2 : Activités diverses de Lucien Herr
- LH3 : Correspondance active et passive (1)
- LH4 : Correspondance active et passive (2)
- LH5 : Manuscrits, écrits et publications de Lucien Herr (1)
- LH6 : Manuscrits, écrits et publications de Lucien Herr (2)
- LH7 : Presse, discours, correspondance sur la mort de Lucien Herr (1)
- LH8 : Presse, discours, correspondance sur la mort de Lucien Herr (2)
- LH9 : Autour de quelques grands noms
- LH10 : Correspondance de Madame Herr
- LH11 : Iconographie

Le premier carton LH1 contient un dossier intitulé « Bibliothèque » (D6).

### **Archives nationales – Fonds de l'Ecole normale supérieure (série 61 AJ)**

A partir de 1971, L'Ecole normale supérieure a versé ses archives de direction, de gestion et de scolarité, contenant des papiers des directeurs, des dossiers d'étudiants, des copies de concours, aux Archives nationales.

Le carton 61AJ/157 (Administration générale – bibliothèque) correspond aux dates qui nous intéressent (1883-1928). Ce carton contient des dossiers sur :

- Les questions financières (1819-1938).
- Les questions de personnel, dont les questions de la succession de Lucien Herr (1926)
- Fonctionnement de la bibliothèque (règlements).
- Correspondance de Lucien Herr (avec le directeur de l'Ecole : 1921, 1924-1926)

Les Archives Nationales conservent également le dossier personnel de Herr, sous la cote AJ 16 1137. La consultation de ce dossier était soumise à dérogation. Le délai de communication nous a interdit de pouvoir consulter ces documents à temps.

## Bibliothèque de l'Ecole normale supérieure

La Bibliothèque de l'Ecole normale supérieure a conservé une grande partie de ses archives. Concernant la période normalienne de Lucien Herr et sa direction de la bibliothèque (1883-1926), on y trouve :

- les registres d'entrées de la bibliothèque de Lettres (1881-1894)
- les registres de prêt par emprunteurs (1813-1928)
- les répertoires par livres empruntés (1868-1928)
- les catalogues alphabétiques et topographiques

## Archives nationales – Fonds du Musée pédagogique (71AJ)

En 1980, les « collections historiques » du Musée pédagogique furent scindées en deux : les documents à caractère plus muséographique furent attribuées au Musée de l'Histoire de l'Education qui était transféré à Rouen, tandis que les documents à caractère plus archivistique furent dévolus aux Archives Nationales. Ce fonds couvre une période s'étendant de 1870 à 1968. Outre des documents très divers collectés par les responsables successifs du Musée, il comporte notamment :

- des archives du Musée pédagogique (très lacunaire)
- des travaux exécutés à la demande du Ministère de l'Instruction publique (enquêtes, tableaux statistiques, monographies scolaires, atlas de l'enseignement primaire en France en 1884).
- Des dossiers de travail de Ferdinand Buisson
- Des dossiers de travail de commissions chargées de préparer les réformes de l'enseignement
- Une collection de tracts rassemblés pendant les événements de mai 1968

Peu de cartons concernaient notre période. La majorité des documents sont des enquêtes qui datent des trois dernières décennies du 19<sup>ème</sup> siècle, ou des documents qui concernent la Seconde Guerre mondiale, ou les années 50. Notre attention s'est portée sur les dossiers 71 AJ 1 à 6, qui contiennent :

- des questions de personnel (1882-1927)
- des rapports, dont certains de la main de Herr (1909-1927)
- des questions de matériel (1904-1952)



# ***Bibliographie***

## Travaux de Lucien Herr

### Recueils de textes :

*Choix d'écrits. I, Politique*, Rieder, Paris, 1932

*Choix d'écrits. II, Philosophie, histoire, philologie*, Rieder, Paris, 1932

### Recensions d'ouvrages :

Revue critique d'histoire et de littérature, du mois d'avril 1888 au mois de mai 1893, rubrique « Bibliographie »

*Revue universitaire*, du mois de janvier 1893 au mois de juillet 1894, rubrique « Bibliographie »

## Travaux sur Lucien Herr

### Monographies

ANDLER, Charles : *La vie de Lucien Herr*, François Maspero, Paris, 1977

BLUM, Antoinette : *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr 1891-1926*, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris, 1992

LINDENBERG, Daniel, et MEYER Pierre-André : *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, Calmann-Lévy, Paris, 1977

PETITMENGIN, Pierre : *Lucien Herr et l'Ecole Normale Supérieure*, catalogue de l'exposition présentée à l'ENS du 15 au 30 juin 1977, Ecole Normale Supérieure, Paris, 1977

### Articles

ANDLER, Charles : « Lucien Herr », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 15 juillet 1926, p. 779-787

FRAISSE, Simone : « Lucien Herr journaliste 1890-1905 », *Le Mouvement social*, juillet-septembre 1975, n°92.

HAMEL, Maurice : « Lucien Herr et le Musée pédagogique », *L'Alsace française*, 1926, n°26

LINDENBERG, Daniel, « Lucien Herr, une nature dreyfusarde », *Mil neuf cent*, 1993, n°11, p. 31-32

SCHOYER, Georges P : “Lucien Herr, Librarian and Socialist”, *The Journal of Library History (1974-1987)*, 1975

VERLEY, Etienne, « Lucien Herr et le positivisme », *Romantisme*, 1978, n°21-22, p. 219-232

## Histoire politique et sociale

### Monographies

BLUM, Léon : *Mes souvenirs sur l’Affaire*, Gallimard, Paris, 1935

BOURGIN, Hubert : *De Jaurès à Léon Blum, l’Ecole normale et la politique*, Fayard, Paris, 1938

CHARLE, Christophe, et VERGER, Jacques : *Histoire des universités*, PUF, Paris, 2007

MERLE, Pierre : *Histoire de la démocratisation de l’enseignement*, PUF, Paris 2009

ORY, Pascal et SIRENELLI, Jean-François : *Les Intellectuels en France, de l’Affaire Dreyfus à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1992

PROST, Antoine : *Histoire de l’enseignement en France, 1800-1967*, Colin, Paris, 1970

WINOCK, Michel : *Le siècle des intellectuels*, Seuil, Paris, 1992

### Articles

JOHN SMITH, Robert, « L’atmosphère politique à l’ENS à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle », *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, avril juin 1973, n°20.

WINOCK, Michel, *Mélanges d’histoire sociale offerts à Jean Maitron*, Editions ouvrières, 1976

## Histoire de l’information et des bibliothèques

### Monographies

BERTRAND, Anne-Marie : *Les bibliothèques*, La Découverte, Paris, 2007

Centre National de la Documentation pédagogique : *Le Musée pédagogique d’hier à aujourd’hui 1879-1979*, INRP, Paris, 1979

FAYET-SCRIBE, Sylvie, *Histoire de la documentation en France, Culture, science et technologie de l’information 1895-1937*, CNRS, Paris, 2000

## Articles

DELMAS, Bruno : « Une fonction nouvelle : genèse et développement des centres de documentation », in Martine POULAIN (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, tome 4 : *Les bibliothèques au 20<sup>ème</sup> siècle 1914-1990*, Cercle de la Librairie, Paris, 2009

HEBRARD, Jean : « Les bibliothèques scolaires : l'impossible pari des bibliothèques circulantes », in Dominique VARRY (dir.) : *Histoire des bibliothèques françaises*, tome 3, *Les bibliothèques de la Révolution et du 19<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Cercle de la Librairie, 2009

SENTILHES, Armelle : « L'audio-visuel au service de l'enseignement : projections lumineuses et cinéma scolaire, 1880-1940 », *La Gazette des Archives*, 2<sup>ème</sup> trimestre 1996, n°173

VIDAL DE LA BLACHE, Paul, « La Bibliothèque de l'Ecole », *Le centenaire de l'ENS 1795-1895*, Ecole Normale Supérieure, Paris, 1895, p. 447-453

## Travaux d'étudiants

GAUTHIER, Christophe : *A l'école de la mémoire, La constitution d'un réseau de cinémathèques en milieu scolaire 1899- 1928*, Mémoire DCB, ENSSIB, 1997

KUNTZMANN, Nelly : *Des images pour le dire, des mots pour le voir. Prémisses de la culture audiovisuelle, éducation et bibliothèque, 1895-1940*, Mémoire DCB, ENSSIB, 1997

## Webographie

*Dossiers ressources en histoire de l'éducation*, disponibles sur le site de l'INRP  
« Les bibliothèques en France » :  
[http://www.inrp.fr/vst/Dossiers/Histoire/Bibliotheques/bib\\_france.htm](http://www.inrp.fr/vst/Dossiers/Histoire/Bibliotheques/bib_france.htm)

« Les manuels scolaires à l'INRP » :  
<http://www.inrp.fr/vst/Dossiers/Histoire/manuels.htm>



## ***Table des annexes***

<b>ANNEXE 1</b> .....	<b>74</b>
<b>ANNEXE 2</b> .....	<b>75</b>
<b>ANNEXE 3</b> .....	<b>78</b>
<b>ANNEXE 4</b> .....	<b>81</b>

## **Annexe 1**

### **LETTRE DE CANDIDATURE DE LUCIEN HERR AU POSTE DE BIBLIOTHECAIRE DE L'ECOLE (11 DECEMBRE 1887)**

Paris, mercredi 11 décembre 1887

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je suis malheureusement d'une timidité inouïe. Vous me demandiez hier, avec votre infinie bienveillance, ce que je désire, ce que je rêve. Ma visite n'avait d'autre objet que de vous le dire, et je ne vous l'ai pas dit.

Vous le savez déjà. Je vous l'ai écrit il y a plus de six mois. Tout mon rêve, toute mon ambition, c'est la bibliothèque de l'école. Lorsque je prenais date, comme prétendant, dans une lettre datée d'Allemagne, je n'ai point obtenu de vous de réponse sur ce point. Je n'ai pas osé insister. Il a fallu M. Boutroux, que j'ai entretenu de mes ambitions, pour m'encourager à vous en reparler.

C'est la seule chose que je désire, mais celle-là, je la rêve et je la désire depuis des années. Veuillez prendre ma demande en considération avec toute la bonté que vous n'avez cessé de me témoigner. Je vous le dis très naïvement, vous me feriez une peine infinie en opposant à ma demande un refus catégorique. Si l'espérance n'est pas permise pour un avenir prochain, laissez-la moi pour plus tard. J'attendrai, très patiemment.

J'ai peut-être quelques titres. M. Rébelliau pourrait vous dire que je connais bien la bibliothèque, et que je l'ai beaucoup pratiquée. Puis, comme je ne considérerais pas cette situation comme transitoire, mais bien comme définitive, du moins pour de longues années, j'accepterais d'avance d'entreprendre le long travail que serait le remaniement du catalogue – chose que je sais très nécessaire. Tout mon dévouement est, ou serait acquis d'avance.

Exigez-vous d'autres titres que ceux que je puis avoir ? Si vous voulez absolument que mes thèses soient faites pour le jour où la vacance serait déclarée, j'accepte l'engagement d'avance. Y a-t-il d'autres conditions que vous considériez comme nécessaires ? J'y souscris d'avance : je suis prêt à tout.

Vous sentez bien, Monsieur le directeur, combien je désire sérieusement la chose. Vous ne sauriez croire le prix que j'y attache. Voilà des mois et des années que je vis dans cette espérance. Je vous demande, au nom de toute votre bienveillance à mon égard, de ne pas me l'ôter d'un mot. Je vous demande de prendre ma démarche en considération, et de songer à mes intentions très sincères, vous le savez bien, de travail sérieux.

Je me recommande à vous, avec confiance ; mais vous ne sauriez imaginer l'état d'anxiété où je suis en attendant votre réponse.

Veuillez croire, Monsieur le directeur, à mes sentiments de reconnaissance et de respectueux dévouement.

*Signé : Lucien Herr*

*11, rue du Val de Grâce*

## **Annexe 2**

### **RAPPORT SUR L'ETAT DES FINANCES DE LA BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE (1890)**

Paris, le 22 novembre 1890

Monsieur le Directeur,

J'ai eu l'honneur de vous faire part, à la fin du premier trimestre de cette année, des inquiétudes que me donnait la comparaison entre les crédits ouverts à notre Bibliothèque et les chiffres des dépenses à prévoir, dépenses dont les unes étaient engagées antérieurement, et les autres, soit indispensables, soit très utiles. Je vous exposais alors que, d'une part, le crédit régulièrement attribué à la bibliothèque étant notoirement insuffisant, et, d'autre part, les reliquats du budget général de l'Ecole étant entraînés dans une progression rapidement descendante qui ne permet plus aucune illusion sur une reprise possible, il devenait impossible de faire face à un découvert croissant autrement que par une réduction dans les achats qui équivaldrait à un suicide ; je me permettais d'ajouter qu'il se trouverait difficilement quelqu'un qui voulût consentir à laisser périr entre ses mains une bibliothèque comme la nôtre, qui est chose unique.

Vous avez accueilli ces doléances désespérées avec bienveillance, et vous m'avez demandé de faire pour l'année l'expérience de l'économie poussée jusqu'à la laderie. Je l'ai poussée jusqu'au bout, sans faiblesse ; je me suis cuirassé contre les récriminations et les injures, qui, comme vous le savez, ne m'ont point manqué. Je vous soumetts aujourd'hui les résultats budgétaires de cette année de privations.

Les dépenses annuelles de la bibliothèque, dans ces dix dernières années, ont été constamment supérieures à 12.000 , et le plus souvent à 13.000 francs. Je ne parle point des années exceptionnelles, où l'on a pu aller jusqu'à 16.638, 65 francs ou jusqu'à 15.501, 50 francs. Je m'en tiens aux années moyennes. Lorsque les reliquats ont commencé à décroître, le budget ordinaire a été élevé de 5.600 à 8.000 francs. La somme totale des dépenses jugées nécessaires a pu ainsi rester la même.

L'exercice 1888 m'a donné des résultats identiques. Les reliquats ont permis de faire face à une dépense légèrement supérieure à 12.000 francs. Cette première expérience, et les données des années antérieures me traçaient les limites que je pouvais considérer comme fixées. L'exercice 1889 a démenti mon attente : le chiffre total des dépenses a été de 12.473, 45 ; la somme des ressources disponibles s'est trouvée n'être que de 10.823, 35. Le déficit, de 1650, 10 a dû être reporté sur l'exercice 1890, qui se trouvait ainsi gravement menacé.

J'étais prévenu que la somme des reliquats disponibles, qui avait si fort faibli l'an passé, devait subir cette année une nouvelle diminution qui la porterait aux approches de zéro. Les dépenses ont été restreintes au delà de toute restriction acceptable.

En voici la preuve. La somme des dépenses de l'année, en y comprenant l'évaluation approximative devant résulter, d'ici au 31 décembre, de renouvellements d'abonnements et des achats indispensables, sera d'environ 9.500 francs, ce qui constitue, en y ajoutant les 1.650 francs de découverts de l'exercice passé, une charge totale de 11.150 francs. La Bibliothèque a pour y faire face son crédit ordinaire de 8.000 francs. Si les reliquats sont nuls, nous nous trouverons en présence d'un déficit de 3.150 francs qui viendra obérer lourdement l'exercice 1891.



Le détail qui suit établira clairement qu'il était impossible de restreindre davantage les dépenses.

La reliure figure dans les dépenses de cette année pour un chiffre total d'environ 2.500 francs. La dépense moyenne des années précédentes en frais de reliure étant voisine de 3.900 francs. La réduction a été de 1.400 francs. Il était impossible d'aller plus loin sans compromettre l'existence des livres, tout au moins, sans s'exposer à en rendre l'usage ou impossible ou très difficile.

Les frais d'abonnements aux périodiques s'élèvent à un chiffre total supérieur à 3.000 francs. Sur ce point, il n'est point d'économie un peu sérieuse qui soit possible. Nous nous en tenons strictement aux périodiques qui sont des instruments d'information et de travail tout à fait nécessaires. Nous ne sommes point causes de l'augmentation excessive du nombre de revues utiles par quelque côté. Nous ne recevons pas un seul périodique qui soit de luxe.

2500 francs environ sont absorbés par des suites d'ouvrages auxquels nous avons souscrit, dont nous possédons les premiers volume, dont il n'est possible d'interrompre l'achat qu'à la condition de rompre nos engagements, et de désorganiser la bibliothèque. Aucune réduction ne paraît donc possible sur ce point.

Restent 1.500 francs environ consacrés à l'achat d'ouvrages nouveaux. La somme est dérisoire, et l'on n'a pu se tenir dans les limites de cette dépense excessivement réduite qu'en renonçant délibérément à enrichir la bibliothèque des ouvrages nouvellement parus qui la maintiendraient à son rang, et lui permettraient de rester l'instrument de travail de premier ordre qu'elle a été jusqu'à présent. L'on peut consentir à une pareille extrémité pour un an, à titre d'expérience ; quelques années de ce régime, et c'en serait fait de nous.

La situation est donc compromise au point d'être désespérée. En premier lieu, les économies ont été poussées jusqu'au delà des limites où elles sont possibles, et ce régime, s'il se prolongeait quelques années, entraînerait la ruine rapide de notre bibliothèque.

En second lieu, ce régime, qui est une extrémité qu'il n'est pas possible de dépasser, à supposer que l'on voulût s'y tenir durant quelques années, serait lui-même insuffisant, puisqu'il entraîne une dépense annuelle supérieure de 1.500 francs aux crédits réguliers, les seuls sur lesquels nous puissions dorénavant faire fond. Enfin, à supposer que l'on assurât l'existence de la bibliothèque pour les années à venir, nous sommes dès à présent écrasés sous le poids du déficit de plus de 3.000 francs qui nous attend au 31 décembre, et que nous ne parviendrons jamais à liquider, si l'on ne nous vient en aide.

Je me permets, Monsieur le Directeur, de tirer de ce tableau lamentable les conséquences pratiques qui pourraient être notre salut. D'une part, je ne crois pas qu'il soit possible, dans l'état actuel de la production littéraire et scientifique, de maintenir une bibliothèque au courant sans un crédit assuré d'au moins 12.000 francs (inférieur à la moyenne des dépenses des dix dernières années). D'autre part, je ne vois de remède aux embarras de notre situation actuelle que dans un crédit extraordinaire qui nous permette de liquider notre passif.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments de respect et de dévouement.

*Signé* : Lucien Herr.



## **Annexe 3**

### **RAPPORT SUR LA BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE (15 OCTOBRE 1902)**

Monsieur le Directeur,

La Bibliothèque de l'Ecole doit, à la date du 1<sup>er</sup> octobre, la somme de 19.500 francs, qui se décompose ainsi :

- Klincksieck : 14.000 francs
- Autres librairies : 4.500
- Relieurs : 1.000

Il faut prévoir, d'ici au 31 décembre, comme nouvelles dépenses engagées d'avance ou nécessaires (suites d'ouvrages, renouvellements d'abonnements aux périodiques, reliure) environ 2.500 francs, qui se décomposeront à peu près ainsi :

- Klincksieck : 1.000 francs
- Autres libraires : 1.000
- Reliure : 500

A la date du 31 décembre, la dette totale s'élèvera donc approximativement à la somme de 22.000 francs.

J'estime que, pour être juste, il faut défalquer de ce passif environ 1.000 francs, qui représentent des abonnements à des périodiques qui viennent à échéance dans la seconde moitié de l'année 1902, et qui sont donc en vérité une avance faite sur le budget de 1903, et devant, suivant l'usage constant, être inscrite au compte du budget 1903. La dette exacte serait donc d'environ 21.000 francs.

Pour faire face à ce passif, les ressources sont les suivantes :

- 3.437, 80 francs restant sur le crédit régulier ordinaire de 8.190 (sur lequel 4.572, 20 ont été payés)
- Le crédit extraordinaire accordé chaque année à la bibliothèque, et qui a été de 5.000 francs les années antérieures, de 6.000 francs en fin d'exercice 1901. Le total de l'actif sera donc, selon que le crédit extraordinaire sera de 6.000 ou de 5.000 francs, de 8.500 ou de 9.500 francs

Ainsi, en fin d'exercice 1902, la bibliothèque se trouve en présence d'un déficit de 11.500 ou de 12.500 francs, selon que le crédit extraordinaire accordé sera de 6.000 ou de 5.000 francs.

Je vous demande, Monsieur le Directeur, d'écouter les explications que je demande à vous présenter aussi brièvement que possible.

Les dépassements de crédits sont, en matière d'achat de livres, une pratique qui est usuelle, parce qu'elle est inévitable, et qu'il n'est pas possible d'établir des prévisions de dépenses rigoureusement exactes sur une matière aussi incertaine. Il était impossible, pour prendre un exemple, de prévoir qu'au cours des derniers mois il paraîtrait trois volumes coûteux des Corpus grec et latin, et plusieurs volumes coûteux des Monuments Germanica historica. Il est impossible de prévoir à date fixe quand paraîtront les très chers volumes de la Faune du Golfe de Naples, ou des Monuments antichi. Je ne pouvais prévoir au début de cette année qu'on mettrait en souscription dix ou douze volumes supplémentaires à l'Encyclopédie Britannica, et qu'il serait nécessaire de souscrire d'avance, et de payer d'avance une somme de 13 livres sterling pour des volumes dont le dernier ne paraîtra qu'au cours de 1903, – pour éviter d'être obligé de payer près du

double une fois la souscription close. Ces incertitudes défient toute prévision certaine. Ce sont des raisons de ce genre, une accumulation extraordinaire de suites d'ouvrages, qui expliquent que les fournitures de Klincksieck au cours des huit premiers mois de l'année, s'élèvent au total de près de 5.000 francs, alors que je me suis strictement imposé comme règle, depuis la fin de l'année 1901, de ne prendre guère chez lui que les suites d'ouvrages souscrits et acceptés d'avance, les renouvellements d'abonnements aux périodiques, et de réduire à peu près à rien les achats nouveaux proprement dits. Les dépassements de crédit étaient, pour une autre raison encore, l'état normal, lorsque la bibliothèque m'a été confiée. Vous vous souvenez qu'elle disposait alors de ressources dont le total variait d'année en année, et qui se composaient, pour une part, d'un crédit ordinaire, et pour le reste des excédents budgétaires de l'Ecole. Ces ressources, qui étaient allées jusqu'à 16.000 francs, oscillaient entre 13 et 15.000. Dès les premières années de mon entrée en service j'ai signalé la difficulté qu'il y avait à organiser les achats d'une manière prudente et exacte, alors qu'il restait, dans le total des budgets annuels, un élément aussi incertain. Tout compte fait, la prudence était peut-être la pire méthode, puisqu'elle conduisait à se trouver brusquement en présence d'un excédent qu'il fallait utiliser au plus vite en des achats globaux, alors que l'utilisation méthodique de cette même somme au cours de l'année entière était une ressource précieuse. On se trouvait ainsi amené, pour ainsi dire par sagesse, à escompter l'excédent maximum, et à l'employer en confiance, au mieux des intérêts de la bibliothèque – au risque de se trouver, en fin d'exercice, face à face avec un crédit total inférieur aux prévisions.

A mesure que les excédents budgétaires allèrent diminuant je signalai la très grosse difficulté qu'il y avait à faire face, avec un budget dont la décroissance était inquiétante, à des charges qui croissaient d'un mouvement incessant, et j'insistai, dans un rapport très détaillé, d'abord sur l'urgente nécessité, pour éviter les mécomptes, d'un budget certain et non susceptible de réductions imprévues, – et sur la presque impossibilité qu'il y avait à suffire, à moins de ressources régulières, d'au moins 14 ou 15.000 francs, à l'accroissement des charges normales et aux charges extraordinaires qui incombaient à la bibliothèque. Les charges normales croissantes, c'était l'accroissement normal de la production utile et de plus en plus nécessaire, en matière scientifique aussi bien qu'en matière d'histoire et de littérature ; mais les charges lourdes et inquiétantes, les charges extraordinaires, provenaient d'autres causes que je ne puis rappeler que sommairement, parce qu'y insister serait raconter toute l'histoire de l'Ecole depuis quinze ans. Je ne veux que rappeler les créations et les innovations qui firent indispensables la constitution ou l'accroissement rapide, presque immédiat, de catégories de livres qui n'existaient qu'à peine, ou étaient fort mal représentées. Ce fut d'abord l'organisation à l'Ecole de l'enseignement et de l'étude des sciences naturelles, qui obéra le budget en obligeant à un nombre considérable d'abonnements coûteux. Ce fut ensuite la création de sections de langues vivantes, qui, tout à fait dépourvues au début d'instruments de travail, durent être outillées très rapidement, en profitant d'occasions pour combler les lacunes trop graves, en constituant sans délai le premier stock indispensable de textes classiques et de livres d'études, etc...Ce fut ensuite le développement très rapide des études d'histoire contemporaine, qui rendit nécessaire l'acquisition rapide d'un assez grand nombre d'ouvrages entièrement absents de la bibliothèque. ce fut le développement continu des études géographiques, qui exigea l'enrichissement coûteux d'une section très pauvrement représentée lorsque je fus appelé à la bibliothèque. Et ce fut aussi – pour ne pas oublier un fait accidentel dont les conséquences furent assez lourdes pour la bibliothèque – le départ de M. Chuquet, qui nous retira, en partant, le service gratuit de périodiques dont le prix d'abonnement annuel était d'au moins un

millier de francs, et dont plus de la moitié étaient d'importance considérable, et furent désormais à la charge de notre budget.

Je n'ai pas cédé aveuglément aux demandes des professeurs ou des élèves, mais j'ai dû céder devant les urgences manifestes et les exigences incontestablement justes, et ces charges nouvelles, s'additionnant et s'accumulant, et venant s'ajouter au poids des charges normales, ont eu pour conséquence inévitable des dépassements de crédit. C'était, pour certaines sections, une sorte de frais de premier établissement, qu'il était évidemment injuste d'imputer à l'année où ils furent engagés, et qu'il était équitable de liquider en quelques années, par des sortes d'annuités. Je savais qu'une fois les lourds sacrifices nécessaires accomplis, il serait plus aisé de restreindre les achats, de les limiter strictement, et d'amortir graduellement la dette. En réalité, la charge qui pèse sur la bibliothèque était plus lourde il y a deux ans qu'elle n'est aujourd'hui, les dépenses des deux dernières années sont restées inférieures aux crédits annuels, et je suis certain qu'en trois ou quatre années la dette actuelle pourrait être aisément éteinte, si les allocations extraordinaires restaient égales à ce qu'elles ont été pour l'année 1901.

Je suis sûr de n'avoir agi ni légèrement, ni négligemment. J'ai dû, en même temps que je me préoccupais de ne pas laisser déchoir entre mes mains cette excellente et précieuse bibliothèque, céder aux lourdes et impérieuses exigences des nouveaux ordres d'études et de travaux entrepris à l'Ecole, et j'ai accepté consciemment la responsabilité d'une charge financière lourde, mais momentanée, et que peu d'années suffiraient à alléger. Je sais, et je savais qu'il eût été plus prudent de ma part de ne prendre aucune initiative, d'exécuter les achats requis par les professeurs dans les limites des ressources budgétaires, et de m'en tenir là. Si j'ai procédé autrement, c'est délibérément, c'est par dévouement passionné à l'œuvre qui m'était confiée. Pendant quinze années, la bibliothèque a été mon souci de chaque jour. Je n'ai pensé qu'à l'embellir et à enrichir chaque jour le très bel instrument que j'avais en mains. J'ai conscience d'avoir agi de mon mieux. Je n'ai procédé ni en bibliomane, ni en collectionneur maniaque, mais j'ai donné tous mes soins à ce que pour tous les travaux, aujourd'hui plus différenciés et plus variés que jamais, que l'on entreprend à l'Ecole, il y eût là les premiers, les meilleurs instruments indispensables. Je savais qu'il serait toujours impossible qu'on achevât un travail d'érudition spéciale avec nos seules ressources, mais je pensais qu'il devait être possible d'entreprendre et d'ébaucher, avec nos ressources, tout travail. J'ai fait ce que j'ai pu pour me mettre moi-même en mesure d'apprécier les instruments de travail nécessaires. Je ne veux point dire qu'aucune de mes acquisitions ne soit discutable, mais je puis dire qu'il n'en est aucune que j'aie faite à la légère, sans examen, sans étude, sans réflexion. L'estime où l'opinion unanime tient notre bibliothèque m'est un garant que les efforts n'ont pas été perdus. J'ai considéré cette bibliothèque comme un organisme vivant, qu'il fallait fortifier et développer avec méthode. J'ai toujours pensé qu'elle devait guider, éclairer, solliciter le travail, et non pas seulement le suivre. Les directions nouvelles du travail des élèves, l'élargissement de leur curiosité scientifique, les travaux d'histoire, en particulier d'histoire contemporaine, de philosophie, de géographie, de sociologie, qui sont dès à présent l'honneur de l'Ecole, tous ces travaux, il eût été impossible de les entreprendre même avec les ressources dont notre bibliothèque disposait il y a quinze ans, et j'y trouve en quelque sorte une reconnaissance et une récompense de mon effort.

J'aurais voulu vous dire moins précipitamment, moins confusément, moins faiblement, toutes ces choses que je sais vraies, et dont l'exposé reste, malgré moi, incomplet et imparfait. Je regrette de n'avoir pas mieux fait, et d'avoir été dominé par une émotion dont je ne suis pas le maître, – et je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

*Signé : Lucien Herr*

## **Annexe 4**

### **LETTRE DE LUCIEN HERR A CHARLES ANDLER (25 SEPTEMBRE 1905)**

(...)

« Il faut absolument que tu mettes à la disposition d'un grand public ce travail énorme d'orientation et de compréhension qui n'est pas fait uniquement pour tes étudiants...

C'est ce qui me désole le plus, dans ma vie manquée. Je sais bien les services que j'ai rendus, et je n'ai pas besoin d'être consolé, mais je sais aussi tout ce que j'ai, vraiment, appris, su et compris – au moins à ma manière – de choses, et combien il est absurde que la collectivité ne puisse pas profiter de ces longues années de travail, et que d'autres soient obligés de les refaire. Que sera ma vie, si j'arrive à la réorganiser, – et me laissera-t-elle le loisir et le goût de reprendre en mains, une à une, les choses que j'ai sues, et de les pousser davantage et de les fixer, – et parviendrai-je à en tirer quelque chose qui soit communicable et qui vaille d'être communiquée ? Je n'en sais rien, et j'en doute. Tu sais comment j'ai toujours travaillé, toujours sans continuité, par élans brisés par la vie pratique, par l'action, par les nécessités économiques de la vie, par les métiers. J'ai successivement abordé cent choses diverses, parfois par curiosité, mais le plus souvent pour donner une base plus solide à des convictions trop sentimentales, ou à des opinions philosophiques trop vagues et trop indécises. J'ai fait ce que j'ai pu pour fonder en raison le plus que j'ai pu mon système personnel de sentiments et de pensées. Sur chacun des sujets, gros ou petits, auxquels je touchais, par un besoin irrésistible, et par une curiosité vorace, je me suis vu chaque fois entraîné à pousser l'étude aussi loin que possible, à ne pas me contenter des choses toutes faites, à reprendre en mains les documents et à refaire le travail critique. J'ai, en cours de route, trouvé sur des points assez nombreux (notamment en patristique, en histoire religieuse, en celtisme), des choses qui ont été depuis découvertes par d'autres, pour mon plus grand plaisir ; mais je ne m'en suis jamais beaucoup soucié. J'ai fait diverses spécialités, mais je n'ai jamais été spécialiste, et je me suis toujours tenu pour satisfait lorsque j'ai eu compris (ou cru comprendre) l'ensemble ou le détail qui m'avait arrêté ou séduit, et j'ai toujours négligé ensuite le matériel et l'appareil qui m'avaient permis d'aller jusqu'au point auquel je désirais atteindre. C'est ce qui fait que j'ai, aujourd'hui, sur beaucoup de sujets, des idées arrêtées, que je sais exactes, ou que je sais démontrables, mais que je ne suis plus capable de prouver, que je ne saurais plus prouver que si je refaisais tout un long travail dont presque tous les éléments sont aujourd'hui disparus de ma mémoire, et n'ont guère laissé de trace dans mes notes.

Tu sais tout cela aussi bien que moi. Cela est vrai même des deux gros sujets auxquels j'avais, il y a vingt ans, rêvé de consacrer une partie de ma vie, l'histoire de l'hégélianisme, et l'histoire du platonisme. Que trouverai-je lorsque je remuerai vraiment toutes ces cendres depuis si longtemps éteintes et oubliées ? Sans doute bien peu de choses. – Et puis, mon esprit et mon cœur ne sont plus là, je ne m'intéresse plus assez aux choses qui sont purement spéculatives, je ne suis plus capable d'intérêt passionné que pour ce qui aboutit à de la pratique, à de l'élargissement intellectuel et social...

Adieu, embrasse les petits. Je t'envoie, pour ta femme et pour toi, toute ma vieille amitié dévouée.

Lucien Herr ».





